DE L'HOMME

ET

DE LA FEMME

Considérés physiquement

DANS L'ÉTAT DU MARIAGE:

Par M. DE LIGNAC.

Nouvelle Edition,

Revue et Augmentée par l'Auteur.

Avec Figures.

TOME I.





A LILLE.

M.DCC.LXXIII.

Avec Approbation et Privilege du Roi.



AVERTISSEMENT.

Cet Ouvrage a été fait dans l'espérance qu'il sera utile. On s'est étonné que l'objet qu'il embrasse, quoique déjà traité par un Médecin, n'ait pas encore été offert d'une maniere satisfaisante. En effet, ceux qui, avec quelques connoissances, lisent le Livre de VENETTE (a), *regardent son ouvrage comme éclairant le Lecteur sur quelques points, mais aussi lui donnant des notions fausses sur beaucoup d'autres. On peut dire que c'est moins la faute de l'Auteur, que celle du tems où il vivoit, parce que les nouvelles observations faites par d'habiles Médecins de nos jours, ont détruit plusieurs principes sur lesquels* VENETTE *appuyoit sa théorie.*

Cet Auteur a placé dans son ouvrage plusieurs faits reconnus aujourd'hui pour fabuleux, & qui néanmoins peuvent avoir des suites fâcheuses, lorsqu'ils sont exposés aux yeux des hommes peu instruits.

En parcourant son Livre avec attention, il est aisé de se convaincre de la futilité de plusieurs questions qu'il a examinées très-sérieusement.

On a donc cru rendre quelque service aux

(a) *La Génération de l'Homme, ou Tableau de l'Amour conjugal, considéré dans l'état du mariage,* par M. NICOLAS VENETTE, Docteur en Médecine.

hommes de tous les âges, en leur offrant un traité fait dans les mêmes vues, mais présenté différemment. Afin que l'on puisse juger de la forme de ce nouvel ouvrage, on expose ici la marche que l'on a suivie, & les motifs qui y ont déterminé l'Auteur. Ce n'est pas sans doute une petite difficulté que de porter un œil curieux dans la couche nuptiale, & d'en décrire les secrets sans offenser les oreilles chastes. On a fait tout ce qui a été possible pour rendre cet ouvrage utile & décent.

Après l'Introduction, dans laquelle on démontre la nécessité, vu les circonstances actuelles, d'un ouvrage sur le physique de l'Amour, on fait l'histoire des Tempéramens. *La plupart des hommes n'ont que des notions fausses sur leur constitution : pouvoit-on mieux commencer cet ouvrage que par un examen scrupuleux, à l'aide duquel chaque individu sache apprécier ses facultés physiques, relativement au mariage ?*

Le IIe. Chapitre contient des réflexions sur le tempérament, relatives au célibat. Il peut être regardé comme une suite du premier. En les réunissant, chaque homme saura s'il doit prendre une épouse, ou si sa constitution l'écarte des plaisirs du mariage.

Il étoit nécessaire que ces deux Chapitres fussent suivis de ceux dans lesquels on examine les remèdes que l'on croit capables de dompter l'Amour, & les moyens qui, au contraire, excitent cette passion. On avoit à combattre des

préjugés accrédités de tout tems, & auxquels VENETTE avoit donné un nouveau poids dans ſon ouvrage.

On s'eſt étendu dans le IIIe Chapitre, ſur les narcotiques, *l'*agnus-caſtus, *le* nénuphar, *le* camphre, *le* nitre, *que l'on a donnés comme capables d'anéantir, dans les hommes, juſqu'au ſentiment de l'Amour.*

Dans le IVe. on examine le ſcinc marin, *le* ſatyrion, *le* borax, *les* mouches cantharides, *l'*opium; *& enfin les ſubſtances que l'on croit capables d'exciter vivement l'homme au phyſique de l'Amour, & que l'on a nommées* aphrodiſiaques. *C'eſt d'après les obſervations des plus célébres Médecins, qu'on a parlé de ces ſubſtances, & qu'on a démontré les effets funeſtes qu'elles peuvent produire.*

*Au Chapitre Ve. on traite de l'*Impuiſſance. *On y entre dans le détail de ce qui peut la cauſer, & on indique les moyens qui peuvent la guérir, lorſqu'elle en eſt ſuſceptible. Ce Chapitre eſt intéreſſant par l'énumération des différentes cauſes qui peuvent rendre l'homme impuiſſant, & par des obſervations ſingulieres ſur cette maladie.*

Le Congrès *devoit ſuivre naturellement l'impuiſſance, c'eſt la matière du VIe. Chapitre. On y donne l'hiſtoire de cette ſinguliere coutume, & les moyens dont on s'eſt ſervi pour l'abolir.*

La Stérilité *fait l'objet du VIIe Chapitre. On*

a appliqué cette maladie aux deux ſexes, parce qu'en effet, l'homme ſans être impuiſſant, peut être ſtérile. En conſidérant cette maladie ſous ce nouveau point de vue, on a eu occaſion de s'étendre ſur tout ce qui pouvoit la produire, & ſur les moyens indiqués par les plus célebres Médecins, pour parvenir à ſeconder l'union des ſexes. On a même propôſé quelques moyens qui avoient échappé aux recherches des hommes qui juſqu'à préſent ont traité cet objet. On n'a pas négligé les obſervations des maîtres de l'art, relatives aux objets de ce Chapitre.

On peut dire que les détails contenus juſques-là, ſont l'hiſtoire de l'Amour dans la ſociété. Les différens tempéramens, *les* aphrodiſiaques, *les* anti-aphrodiſiaques, *l'*impuiſſance, *la* ſtérilité, *ne ſont pas dans la Nature. C'eſt au Chapitre ſuivant que commence l'hiſtoire de l'amour proprement dit, & qui traite du* Mariage, (*il ne ſeroit pas difficile de démontrer, par l'exemple même de beaucoup d'animaux, que l'union du mâle & de la femelle, pendant un certain temps, eſt dans la nature.)*

Le premier Chapitre de la ſeconde partie, expoſe les Coutumes de quelques nations dans la cérémonie du mariage.

Le IIe. Chapitre a pour objet les Influences du mariage ſur la ſanté. *Après avoir établi dans le premier Chapitre les douceurs qui réſultent de l'union des cœurs, on expoſe dans*

celui-ci combien l'union des sexes influe sur la santé, soit en bien, soit en mal. Des observations curieuses prouvent, que des hommes modérés dans leurs plaisirs, y ont trouvé des remédes à leurs indispositions, tandis que d'autres, en se livrant trop à la volupté, en ont été les victimes.

Les Chapitres IIIe & IVe traitent des Parties qui dans les Sexes servent à la génération. *Les détails anatomiques étoient absolument nécessaires pour mettre le Lecteur à portée d'entendre ce que l'on doit dire de la puberté, de la génération, des hermaphrodites, &c.*

La Puberté *est le sujet du Ve Chapitre. On ne pouvoit la traiter qu'après les détails anatomiques, parce que ce sont eux qui conduisent l'œil de l'observateur dans le labyrinthe des opérations de la Nature.*

La liqueur Séminale *dans les hommes, & le* flux périodique *dans les femmes, sont deux signes qui annoncent la puberté. On est entré dans des détails sur ces deux objets, qui font la matière du VIe Chapitre, parce qu'ils peuvent être considérés par leur importance, séparément des autres accessoires qui annoncent la puberté.*

La Génération, *ce mystere que la Nature voile à nos yeux, & sur lequel on n'a que des conjectures, est traitée au VIIe Chapitre. Il est triste de n'avoir que des hypothéses à donner sur un objet qui intéresse tant*

les Physiciens ; on a exposé rapidement quelques systêmes sur la génération, & les réflexions dont on les a accompagnées, feront voir le plus ou moins de confiance que l'on doit avoir en ces systêmes.

En renvoyant souvent le Lecteur au Livre de la Génération de l'Homme, *ou* Tableau de l'Amour Conjugal, *attribué* à NICOLAS VENETTE, *& dont le véritable Auteur est* M. CHARLES PATIN, *on a cru rendre justice aux excellens préceptes renfermés dans cet Ouvrage, & surtout dans la derniere édition faite à Paris en* 1764, *en* 2 vol. in-12, *avec Figures & Frontispices gravés en taille-douce, par les soins de* M. WANDERMONDE, *Docteur en Médecine, de la Faculté de Paris, qui y a ajouté de nouvelles Observations, aussi intéressantes qu'utiles pour le bien de l'humanité. On ne peut disconvenir que ce Livre, purgé des erreurs de son siecle, seroit infiniment au-dessus de celui-ci, par l'érudition profonde & les recherches curieuses qu'il renferme, & qui lui ont acquis l'immortalité.*





INTRODUCTION.

Le Plaiſir eſt le fils de l'Amour ;
Mais c'eſt un fils ingrat qui fait mourir ſon pere.
[*Pannard*].

C'EST avec douleur que j'attribue au plaiſir la plus grande partie des maux qui nous environnent. L'amour, qui devroit faire le bonheur des hommes, ſéme ſouvent d'épines le cours d'une vie languiſſante & malheureuſe, parce que nous voulons que le plaiſir nous accompagne ſans ceſſe. Il n'eſt plus chez la plupart des hommes un délaſſement de leurs travaux ; il leur devient un beſoin néceſſaire à chaque inſtant, & en même temps un travail au-deſſus de leurs forces. C'eſt en ſuivant pas à pas cette vérité, qu'on trouvera la cauſe ſenſible de la dégénération de l'eſpece humaine.

La Nature a toujours les mêmes attentions pour nous. Si les hommes ne ſont plus ce qu'ils devroient être, s'ils ne produiſent que des avortons chétifs, ſi l'eſpece dégénere enfin, ne nous en prenons qu'à nous-mêmes, à nos dereglemens, à notre intempérance. Un homme qui s'eſt livré avec fureur & enthouſiaſme à ce qu'on appelle la *jouiſſance*,

avant l'époque marquée par la Nature, donnera naiſſance à des enfans qui mourront preſque en naiſſant, ou qui, s'ils parcourent une partie de leur carriere, laiſſeront après eux des deſcendans foibles, maladifs, plus occupés du ſoin de ſoutenir leur fragile exiſtence, que de l'eſpoir de laiſſer une nombreuſe poſtérité.

Si nous obſervons la maſſe des individus qui forment quelques nations Européennes, quel ſpectacle impoſant! Les campagnes offrent de toutes parts de nombreux cultivateurs, dont les bras robuſtes arrachent à la terre ſes productions; entaſſés les uns ſur les autres, une quantité innombrable de citoyens habite les grandes villes, & ſon activité, ſoit pour le travail, ſoit pour le plaiſir, fait un ſpectacle enchanteur; une jeuneſſe courageuſe & bouillante, formée à l'art cruel de la guerre, ſacrifiant ſes jours pour ſervir la patrie.... Voilà l'idée que prendroit d'une nation, un homme tranſporté des déſerts de l'Afrique en Europe; ſi cet homme ne ſe laiſſe pas ſéduire par les apparences; ſi au premier coup d'œil il en ajoute un ſecond, plus réfléchi, plus philoſophique, hélas! qu'appercevra-t-il? La bonne opinion qu'il avoit priſe du peuple qu'il examine, s'évanouira à meſure qu'il aura ſçu décompoſer l'eſpece pour s'attacher à l'individu. Notre obſervateur verra dans les campagnes des hommes que la Nature avoit fait robuſtes,

mais qui dégénerent insensiblement. Ceux qui habitent les grandes villes, ne seront plus à ses yeux que des êtres infortunés, sur lesquels la Nature jette encore de tems en tems un regard tendre qu'ils ne veulent pas appercevoir. Il verra sortir de ces villes, des hommes efféminés, déjà vieux au printems de leur âge; il les verra traîner sous les drapeaux de Mars les infirmités qu'ils doivent à l'amour.

Interrogeons les Médecins; demandons-leur ce qu'ils pensent de l'état actuel de l'espece humaine, relativement à sa constitution physique. Tout dépérit, répondront-ils; une partie des hommes est languissante, parce que ces hommes sont efféminés, & qu'ils abandonnent volontairement leur tête aux vapeurs & aux maladies de l'imagination. Une autre partie est réellement malade, & elle seroit la plus à plaindre si ces maux n'avoient pour cause les désordres du libertinage.... Mais ceux qui ont le plus de droit à notre compassion, ce sont les hommes infirmes qui portent la peine de leurs peres.

Cette classe est plus nombreuse qu'on ne l'imagine: elle comprend non-seulement les tristes victimes d'un mal honteux, mais aussi ces enfans infortunés qui doivent leur naissance aux derniers efforts d'un tempérament épuisé. Elle comprend encore cette classe immense, les individus malheureux, dont les membres flétris & difformes, prouvent la lubricité de leur pere; cette lubricité

cruelle qui renverſe les ſtatuts de la Nature dans une fonction auſſi ſimple que reſpectable, pour jouir des plaiſirs de l'amour dans des circonſtances délicates, & ſans aucun ménagement pour la poſtérité.

D'après cet expoſé on ſentira aiſément combien il eſt eſſentiel à l'homme de poſſéder des connoiſſances ſur les devoirs primitifs & ſacrés qu'il doit rendre à ſa patrie.

L'éducation, cet objet intéreſſant qui occupe aujourd'hui tant d'hommes éloquens, devroit s'attacher pour le moins autant au phyſique qu'au moral, & ce n'eſt point par l'éducation des enfans qu'elle doit commencer, mais par celle des peres, ſi je peux m'exprimer ainſi. En vain vous vous attacherez à former un tempérament robuſte à votre fils, ſi vous n'y avez penſé même avant ſa conception. S'il eſt né foible & délicat, les ſoins que vous vous donnerez pour le rendre un peu agreſte influeront beaucoup ſur ſa conſtitution, mais ne la changeront pas entiérement. C'eſt à vous, hommes, qui voulez remplir les devoirs de la ſociété, qui voulez lui être utile en y ajoutant de nouveaux individus, c'eſt à vous, dis-je, à examiner ſi vous en êtes dignes, & vous le ſerez dès que vous en aurez un ardent deſir. Ne vous arrêtez pas à ces éclairs de tempérament qui s'élancent avec les premiers feux de la puberté..... Jeune homme, la Nature prépare en vous des germes pour la poſtérité, mais ne vous hâte

pas de les faire éclore. Imitez-là, cette Nature, qui prépare de nouveaux plaisirs à vos sens; les boutons tendres & délicats qui percent l'écorce d'un arbrisseau se montrent peu à peu : insensiblement ils s'épanouissent, les fleurs paroissent.... elles se flétrissent si une main sacrilége y touche, & les fruits qui devoient leur succéder?.... N'y pensez plus, jeune-homme, tout est perdu.

Vous, en qui l'habitude de jouir a rendu le plaisir nécessaire; vous à qui le libertinage & la débauche ont tenu lieu de la volupté, vieillard impuissant qui voulez encore jouir, ne faites plus accroire qu'une chaleur vive circule dans vos veines; n'épuisez pas les foibles ressources de la Pharmacie, pour réveiller des sens assoupis par des jouissances excessives & prématurées : ne consultez pas vos desirs, mais la Nature & vos forces; si vous pouvez être utile à la société, ce n'est point en lui donnant des hommes qui, dès le printems de leur âge, annonceront la vieillesse & la décrépitude.

Qu'on ne croie pas que je veuille bannir l'amour du cœur de la plupart des hommes, je desirerois au contraire que tous puissent en goûter les douceurs; mais en même tems mes vœux seroient remplis, si en exposant le tableau des vrais plaisirs, les seuls avoués par la Nature, je pouvois faire abhorrer les débauches dangereuses dont les suites sont si cruelles. Je gémis en jettant un coup d'œil sur cette

quantité nombreuse d'hommes libres, qui outragent la société en gardant un célibat volontaire, pour s'égarer dans un cercle de vaines spéculations.... Mais quels regards d'indignation ne doit-on pas jetter sur les hommes qui ne restent isolés au milieu de la société, que pour n'avoir aucun frein capable de retenir leurs passions ! Ils en sont punis plus avancés en âge; mais les maux dont ils sont accablés alors, vengent la nature sans réparer ses pertes.

Je me croirois heureux, si l'ouvrage que je présente aux hommes de tous les âges, pouvoit produire quelque bien en leur donnant des lumieres que n'avoient pas besoin nos ancêtres, mais qui, dans les circonstances actuelles, deviennent nécessaires.

On y verra les gradations que la Nature observe pour amener l'enfance à la puberté; & en considérant les précautions qu'elle a prise pour que ce changement ne fasse pas de trop fortes impressions sur les corps, il sera facile de conclure que la nature ne nous a pas destiné au mariage, dès l'instant que nous nous en croyons capables. Si les jeunes gens peuvent s'attacher à cette vérité, l'espece humaine aura fait un pas vers la perfection.

La religion, les loix mêmes, nous obligent de regarder comme illicites les plaisirs que les hommes se procurent lorsqu'ils ne sont pas autorisés par le mariage; mais sans avoir

besoin de ce que la religion & les loix prescrivent à cet égard, les lumieres de la raison devroient suffire pour nous guider. Quels contrastes que les plaisirs purs d'un homme vivant au sein de sa famille, heureux par lui-même, heureux par sa femme & ses enfans, opposés aux jouissances imparfaites & dangereuses du célibataire.

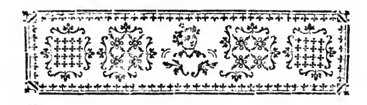
Lorsque l'homme & la femme s'unissent par le lien sacré, respecté parmi presque toutes les nations de la terre, (excepté parmi celles qui sont civilisées), le but de cette union est de donner le jour à des enfans. Cette fonction auguste n'est souvent pas facile à remplir : les hommes de l'art savent qu'il se trouve des obstacles, quelquefois invincibles, qui s'opposent à la génération; mais ce n'est point assez. Il résulteroit un grand bien, si chacun, avant de prendre les liens de l'Hymen, sçavoit à quoi s'en tenir sur son tempérament; & c'est ce qu'on a tâché de développer d'une maniere à la portée de tous les hommes, qui verront aussi les moyens avoués par la Religion & la Nature, pour rectifier plusieurs défauts, formant autant d'obstacles à la jouissance, & par conséquent à la génération.

Si je n'écrivois que pour les hommes éclaires, je n'aurois pas pris la peine de parler des superstitions qui désolent des époux, en troublant leurs plaisirs : ces phantômes de l'ima-

gination ont encore quelque crédit chez le peuple, & il eſt eſſentiel de les combattre.

Il ſeroit inutile que je cherchaſſe à me juſtifier aux yeux de quelques ames timides, d'avoir traité le ſujet préſent. En éclairant les hommes, & leur découvrant les précipices autour deſquels ils marchent continuellement, il falloit au moins leur faire entrevoir le chemin de l'Amour Conjugal. Je ne dis point à mes lecteurs, abandonnez le plaiſir, renoncez aux charmes qui font le bonheur de l'humanité, mais mon but eſt de les détacher inſenſiblement de ce que l'ardeur des paſſions leur fait prendre pour le plaiſir. C'eſt dans ces vues que j'ai traité non-ſeulement de l'homme & de la femme dans l'état du mariage, mais auſſi conſidérés dans le célibat; on ſe doute bien qu'il y a des choſes importantes à dire à ce ſujet. Puiſſent mes réflexions être utiles à l'humanité!





DE L'HOMME
ET
DE LA FEMME.

CHAPITRE PREMIER.

Des Tempéramens.

LES Livres ſacrés nous étonnent quelquefois, par les paſſages où ils nous donnent une idée de la multiplication de nos premiers peres : quelle fécondité, que celle des enfans de JACOB en Egypte ! Je crois qu'alors la Médecine, [car cette ſcience commença avec le monde], ne connoiſſoit pas ces diviſions & ces variétés infinies de tempéramens, que le luxe, la molleſſe, la débauche ont introduit parmi nous.

Cette diſpoſition particuliere du corps, produite par la combinaiſon des principes dont il eſt compoſé, & qu'on nomme tempérament, influe beaucoup ſur les fonctions de

l'ame & du corps, & on eſt perſuadé que dans le phyſique de l'amour, le tempérament joue le principale rôle. De-là, on eſt convenu que tel homme ou telle femme d'un tempérament délicat, étoient peu propres à la génération; tandis que d'autres, par une nuance de couleur plus ſombre, des yeux plus animés, un extérieur plus vif, font croire que ſemblables à ces hommes vigoureux qui ont peuplé la terre, ils pourroient réparer les déſordres d'un nouveau déluge. Ces aſſertions générales, que l'on tire à l'inſpection des hommes, ſont aſſez ſouvent démenties par des cas particuliers; & c'eſt ce qu'il eſt eſſentiel de démontrer, dans un ouvrage qui traite de l'amour avoué par l'hymen, & non de l'amour conſidéré comme une paſſion ardente, impétueuſe, qui n'ayant d'autre but que le plaiſir, le cherche dans des jouiſſances *égoïſtes*, ſur leſquelles l'Hymen n'oſe jetter les yeux.

Parmi le grand nombre d'explications que nous ont donné les anciens & les modernes ſur ce qui conſtitue le tempérament, il eſt aſſez difficile d'en ſaiſir une qui ſatisfaſſe entierement. Voici celle qu'en donne un illuſtre Médecin *a*).

« Les parties ſolides, dit-il, ont une force » élaſtique, par laquelle elles tendent à ſe » reſſerrer ou à ſe raccourcir lorſqu'elles ſouf-

(*a*) M. QUESNAY.

» frent quelques extensions; nos vaisseaux » dilatés par le sang qu'ils reçoivent dans le » moment de la diastole (*a*), tendent, indé- » pendamment de leur action organique, à » se contracter par le ressort de leur action » organique, forment une double force qui » agit dans la contraction des vaisseaux. Plus » la force élastique des parois des vaisseaux » est considérable, plus elle s'oppose à la di- » latation, & plus elle contribue à la contrac- » tion des vaisseaux. On doit être fort atten- » tif à ce ressort, car il contribue beaucoup, » selon qu'il a plus ou moins de trait, & selon » qu'il est plus ou moins excité, à varier & » & à modifier le jeu des vaisseaux. On peut » remarquer facilement ces différents effets » du ressort dans un arc; car un arc plus ou » moins roide, plus ou moins grand, plus ou » moins tendu, varie beaucoup le jet de la » flêche, indépendamment même de la force » plus ou moins grande de celui qui met son » ressort en action. Ainsi les effets des vais- » seaux ne doivent pas être les mêmes dans » ceux qui ont des vaisseaux fort amples, que » dans ceux qui les ont serrés: dans ceux dont » les parois des vaisseaux sont fermes ou roi- » des, que dans ceux où elles sont molles & » fort amples: dans ceux où les parois ont » beaucoup d'élasticicité, que dans ceux où

(*a*) On nomme ainsi l'état du cœur, lorsque ses cavités sont dilatées; la sistole est au contraire la contraction des parois qui forment ces mêmes cavités.

» elles en ont peu : dans ceux où l'action de
» ces parois est forte, que dans ceux où elle
» est foible ».

De toutes ces variétés, qui sont si remarquables dans les hommes, M. QUESNAY fait venir les différens tempéramens qui apportent tant de diversité dans les facultés méchaniques, animales & intellectuelles. Mais en admettant le sentiment de l'illustre Médecin que je viens de citer, il ne faut pas croire qu'il faille renoncer totalement aux humeurs, qui, selon les anciens & la plupart des modernes, constituent les variétés des tempéramens : les solides n'acquièrent la force ou la foiblesse, la roideur ou la mollesse, le plus ou moins d'élasticité, &c. que par l'effet que produisent sur eux les fluides qui les mettent en action. Ainsi on retrouvera toujours dans les hommes sanguins un tempérament chaud & humide ; ceux chez qui la bile domine, seront chauds & secs ; les pituiteux ou phlegmatiques seront froids & humides, & ceux que les anciens nommoient mélancoliques, seront d'un tempérament froid & sec. De la différence de ces tempéramens naît une plus ou moins grande aptitude aux plaisirs, & il seroit facile d'en faire l'évaluation, si ces quatre principaux tempéramens ne donnoient, par leur combinaison, naissance à des subdivisions, que les Médecins, même les plus expérimentés, ont beaucoup de peine à saisir dans plusieurs circonstances.

Bornons nos obſervations aux quatre principaux tempéramens, les ſeuls qu'on puiſſe ſuivre avec aſſez d'exactitude, & en écartant ce qu'il y a d'étranger à notre objet, donnons une idée des facultés que chacun de ces tempéramens a pour remplir le grand but de la Nature, celui de la multiplication des eſpeces.

Du Tempérament ſanguin.

Un corps ferme & vigoureux, une phyſionomie animée, les yeux ordinairement bleus, des chairs qui ne ſont ni trop fermes ni trop molles, la peau ſouple & unie, une couleur vermeille, de l'embonpoint, des cheveux blonds ou châtains, des membres ſouples & agiles, peu propres aux travaux pénibles, des veines bleues, amples & tendues, dans leſquelles le ſang circule avec facilité, ſont les ſignes qui annoncent l'homme ſanguin.

Celui qui eſt de ce tempérament, a dans toute l'habitude du corps une chaleur douce, & des deſirs ardens qui annoncent ſon goût pour les plaiſirs, où le portent encore une gaieté naturelle, une imagination féconde, & beaucoup de penchant pour la ſociété. Il exerce toute ſes fonctions avec une facilité admirable, & la tranſpiration ſur-tout ſe fait aiſément. L'homme ſanguin, porté à l'enjouement, & dont la ſenſibilité, la douceur, la vivacité, l'affabilité forment le caractere, doit être entraîné ſans ceſſe vers les plaiſirs de l'amour, & ceux de la table. Sa bonne

constitution physique influe sur le moral, & il fait les charmes de la société par son imagination brillante, la vivacité de son jugement, la rapidité & l'enjouement de sa conversation.

Doué de talens aussi séducteurs, l'homme sanguin ne paroîtroit-il pas devoir exclure des mysteres de l'amour, les hommes qui n'ont pas le bonheur de réunir autant d'avantages? Il aime avec beaucoup de délicatesse; ce n'est point toujours la soif ardente des plaisirs qui le porte à les rechercher; le cœur agit en lui aussi vivement que l'instinct. Plus sensible à une passion délicate qu'aux plaisirs destructeurs de la débauche, il devroit donc régner seul dans le cœur des femmes qui savent unir la décence aux charmes de la société. Mais les *titillations* voluptueuses qui agitent l'homme sanguin, le rendent peu redoutable auprès des femmes qui savent se défendre; il veut, comme César, voir & vaincre en un instant. Par la même raison qu'il est plus propre à faire des connoissances que des amis, il trouve plutôt à satisfaire ses desirs dans l'ivresse d'une passion rapide & souvent sans conséquence, qu'au milieu des plaisirs mystérieux d'un amour cimenté par des rapports & des liaisons qui ne s'accordent pas toujours avec sa vivacité, son indiscrétion & son inconstance.

On peut juger d'après cette esquisse, que l'homme sanguin est sensible en amour, mais

étourdi; qu'il n'aime pas la résistance; qu'il s'emporte aisément & se calme de même; que semblable au papillon, il voltige sur la premiere fleur quis'offre à sa vue, mais qu'il s'y arrête peu. Le vif éclat de la rose peut bien fixer un instant le papillon au milieu de sa course; mais si jalouse des autres fleurs, elle veut le retenir, il faut qu'elle ouvre son sein aux caresses de ce petit inconstant; elle jouit du bonheur de le voir palpiter par l'excès du plaisir, elle le partage.... L'agitation & les transports de son amant paroissent lui jurer la tendresse la plus vive & la plus durable.... Fleur charmante! employez tout pour captiver celui qui cherche à s'échapper. Une douce langueur est déjà répandue sur ses sens, bientôt l'ennui y succédera.... Vous voulez le retenir? Il n'est plus tems! plus beau qu'il n'a jamais été, il agite doucement ses aîles & cherche à se dégager. Il n'a point épuisé tout son amour, il vole avec empressement vers une autre fleur, pour lui faire partager ses plaisirs. Mais ne craignez pas d'être méprisée; il est inconstant, mais il est bon. Peut-être va-t-il venir renouer ses engagemens; ne vous refusez pas à de nouvelles caresses; il est aussi facile à rebuter qu'il est inconstant.

On peut aisément reconnoître l'homme sanguin dans le papillon dont je viens de décrire le manége amoureux. Telle est sa maniere de se conduire en amour: il n'a pas,

pour les plaisirs, cette force *athletique*, dont la Nature a doué les hommes d'un tempérament bilieux; mais réunissant ce que l'amour a de plus doux, ses jouissances ne sont point troublées par la jalousie, cette passion funeste qui précède quelquefois la fureur dans les hommes bilieux. Il est inconstant! Voilà son crime, qui deviendra plus tard son supplice. La bonté de sa constitution n'est pas un titre pour vivre long-temps; la vivacité, la sensibilité, & sur-tout l'inconstance, qui lui sont propres, (de-là naissent des desirs toujours nouveaux, & qu'il peut souvent satisfaire), abrégent sensiblement ses jours.

Des hommes aussi aimables pour la sociéte que ceux dont je parle, ne devroient-ils pas s'efforcer de conserver jusqu'au bout de leur carriere, les qualités du corps & de l'esprit qui les font chérir? La douceur, l'affabilité, la gaieté qui constituent leur caractere, les rendroient précieux dans l'état du mariage, si leur inconstance n'y jettoit que trop souvent la discorde. Les complaisances, les tendres caresses d'une épouse, ne pourroient-elles pas adoucir ce penchant, qui porte un homme à chercher des faveurs dont l'hymen rougit? Je me représente avec satisfaction une femme aimable, qui, ayant ramené son époux au milieu de sa famille, par des attentions délicates, qui, si j'ose dire, ont dompté le tempérament, jouit de son bonheur, dont elle connoît toute l'étendue.

Du

Du Témpérament bilieux.

Si l'on en excepte une taille avantageuſe, & un gros embonpoint, que n'a pas ordinairement l'homme bilieux, tout en lui annonce la force. Ses os ſont gros & ſolides, ſes muſcles bien marqués, ſes chairs compactes; ſa peau aride & ſéche, eſt d'un rouge foncé, brune, olivâtre & quelquefois noire; les poils qui la couvrent & les cheveux, ſont preſque toujours noirs & crépus; ſon pouls eſt grand, vigoureux, bruſque; il a les veines groſſes, ſaillantes, le ſang bouillant, la bouche grande, les lèvres deſſéchées, l'haleine chaude & forte, les yeux noirs& perçans.

Les hommes de ce tempérament ſont les plus amoureux; toutes leurs paſſions ſont fortes & vives, parce qu'ils n'ont pas la gaieté & l'enjouement des perſonnes ſanguines. Leur colere, dit un écrivain moderne (*a*), eſt celle D'ACHILLE, leur haine celle de CORIOLAN, leur amour tient de la manie; & cette paſſion, à laquelle un tempérament preſque inépuiſable les porte ſans ceſſe, devient pour eux une affaire capitale. L'homme bilieux veut être aimé ſeul, parce que différent de l'homme ſanguin, il aime, ſinon avec conſtance, du moins avec une paſſion extraordinaire, & qu'il eſt le plus vigoureux des hom-

(*a*) M. CLERC. *Hiſtoire Naturelle de l'homme, conſidéré dans l'état de maladie.* Vol. I.

mes. Il conserve long-tems cette force supérieure ; il n'attend même pas qu'elle soit épuisée pour devenir jaloux, injuste & cruel. Chez les nations policées, ces vices, en quelque sorte, brisés par la douceur des liaisons, n'acquierent pas ce degré excessif qui empoisonne les plaisirs & conduit au crime. C'est chez les nations dont les individus sont presque tous du tempérament bilieux, que ces horreurs s'annoncent sous l'aspect de la grandeur & du pouvoir despotique.

L'amour dans la Turquie, en Afrique, en Asie, est un tyran qui déchire les cœurs; les plaisirs dont jouissent les hommes barbares qui habitent ces contrées, sont affoiblis par l'autorité : [il n'en faut pas en amour !] les femmes qui servent à leurs jouissances, sont des esclaves enfermées, punies souvent de mort sur le soupçon d'une infidélité; les gardiens dépositaires de leur vertu, ont été mutilés pour être assuré de leur continence.... Et les tyrans qui commandent cette foule d'esclaves, jouissent du vrai bonheur!... Gardons-nous de le croire.

.... Quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,
D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné,
De ne voir en des yeux dont on sent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes,
Et de ne posséder, dans sa funeste ardeur,
Qu'une esclave tremblante, à qui l'on fait horreur (*a*) !

(*a*) VOLTAIRE. *Orphelin de la Chine.* Acte III. Scène 4.

Si la félicité naît de l'amour, c'est lorsqu'il est dégagé de toute contrainte.... Le maître absolu, qui n'a qu'à vouloir pour être obéi, & dont les esclaves reçoivent, au milieu du trouble & de la crainte, des caresses qu'empoisonne l'esclavage, ne connoît pas l'amour. L'homme qui dédaigne ou méprise les plaisirs d'une union assortie, & cherche par caprice, plus souvent encore par ambition, des plaisirs en échange des richesses, ne connoît pas non plus l'amour, — Eh ! que m'importe ! dira-t-il, je connois le plaisir. —Vous !... *Les hommes achetés valent moitié moins pour la gloire, & les femmes même pour le plaisir.* (a).

Les talens supérieurs que les hommes bilieux ont pour la jouissance des plaisirs, ne sont pas infructueux ; ils sont de tous les hommes les plus propres à la fécondité, sur-tout s'ils s'unissent à une femme sanguine (*b*). Celle-ci, plus modérée dans ses transports, remplit avec plus d'exactitude le vœu de la Nature. Mais si l'on parvient jamais à concevoir qu'il faut des rapports & des convenances physiques dans le mariage, on se gardera bien d'unir un homme bilieux, avec une femme du même tempérament, je veux dire, avec la plus amoureuse de toutes les femmes. Ne dit-on pas communément dans un pro-

(*a*) *L'ami des hommes.*

(*b*) Cette regle souffre quelques exceptions, & on les verra lorsque je traiterai de la *stérilité.*

verbe trivial, mais vrai, que le trop de vivacité s'oppose à la génération ? Et néanmoins les hommes agissent comme s'ils n'en croyoient rien. On a malheureusement oublié, que c'est d'une union bien assortie que naissent des enfans bien faits & bien constitués. Que l'on unisse un homme & une femme du tempérament dont il s'agit ici, je ne dirai pas que leurs plaisirs n'auront rien de piquant; mais est-ce seulement pour jouir que les sens s'épanchent dans le sein de la volupté ? Les transports dans cette union se suivent rapidement ; une flamme dévorante allume sans cesse les feux de l'amour ; la force de l'imagination, aidée par celle d'un tempérament robuste, éleve le couple heureux.... Heureux ? Il ne le sera pas toujours; je vois une vieillesse prématurée engourdir, dessécher les sources du plaisir.... Je vois alors les époux infortunés, rappeller la volupté qui les fuit, & pour combler leur infortune, ils sont privés du plaisir suprême de rendre à la Nature les caresses qu'ils ont prodiguées à l'Amour. Epoux malheureux ! vous étendez vainement les bras, vous ne pouvez presser contre votre sein des enfans qui auroient fait la consolation, les délices de la vieillesse qui vous glace.

Du Tempérament mélancolique.

On chercheroit presque toujours inutilement la constitution mélancolique parmi les enfans & parmi les vieillards : elle se mani-

feste avec toute sa force à vingt ou trente ans, & les mélancoliques ne vivent guere plus de cinquante ans. Ce tempérament peut être considéré comme acquisitif & dépendant des variations qui éloignent l'homme de sa constitution primitive. On ne le trouve guere dans les campagnes ; les villes peu considérables n'en fournissent pas beaucoup d'exemples, mais malheureusement pour le monde physique, on en rencontre à chaque pas, dans les grandes cités, où les hommes pressés étroitement les uns contre les autres, semblent se disputer l'air qu'ils respirent.

Si dans une capitale, j'observe avec attention, [non pas dans les places ni dans les promenades publiques, car les hommes mélancoliques fuient la société] si j'observe, dis-je, les hommes qui s'offrent à ma vue, j'en verrai beaucoup de ce tempérament. Ils sont aisé à reconnoître. Leur stature est grande ou moyenne, leurs cheveux sont bruns ou noirs, leur visage est allongé, leurs yeux, grands & langoureux dans la jeunesse, deviennent sombres dans un âge plus avancé ; leurs joues séches, avalées, sont recouvertes d'une peau rude, brûlée, noirâtre & quelquefois jaune. Leur corps est grêlé, leurs jambes & leurs cuisses menues, leurs bras & leurs doigts effilés. Les hommes de ce tempérament sont laids de visage, quoiqu'ils aient été beaux dans leur enfance : peut-être ils ne nous paroissent tels, dans l'âge mûr, que par la mai-

greur, des regards un peu farouches, & la couleur de la peau.

Les femmes du tempérament mélancolique, different essentiellement des hommes de cette constitution : leur peau, quoique séche, est beaucoup plus belle ; leur démarche nonchalante a été prise par quelques personnes pour de la grace & de la majesté. BALZAC disoit en considérant une nation où le tempérament mélancolique est dominant : *On croiroit que ce sont des reines qui ont épousé leurs esclaves.*

L'homme mélancolique est un dangereux séducteur auprès des femmes, parce qu'il posséde au suprême degré l'art de faire illusion par son éloquence. Il a le ton persuasif, & réussit presque toujours par le sublime de son imagination. Il ne la dirige pas continuellement vers les plaisirs; elle est trop vive, trop exaltée, pour être tendue avec uniformité : les actions héroïques, les conquêtes, les entreprises qui paroissent surpasser les forces humaines, sont de son ressort; mais aussi par un contraste singulier, les ambitieux, les hérésiarques, &c. ont été des mélancoliques.

Ces hommes ne dirigent donc leur imagination vers l'amour, que dans les intervalles que leur laissent des projets, qui à leurs yeux sont d'une grande importance : mais si cette passion les occupe sérieusement, ils abandonnent alors les idées qui y seroient disparates, pour ne s'occuper que de l'objet qui les

enflamme; ils deviennent plus que jamais ſombres, difficiles, rêveurs, inquiets, craintifs, méfiants, timides, jaloux, furieux... On ſait par des exemples horribles, juſqu'à quel point le mélancolique amoureux & irrité peut pouſſer le déſeſpoir.

Que n'eſt-il poſſible d'anéantir par gradations, l'impétuoſité de cette conſtitution malheureuſe ! Elle n'eſt pas dans la nature, puiſqu'elle ſe trouve rarement dans les lieux où les hommes ſont plus rapprochés d'elle. Il faut donc regarder plutôt ce tempérament comme une maladie d'acquiſition, comme un vice héréditaire, que comme un tempérament propre à l'individu. Dans la ſuite de cet Ouvrage, on trouvera les moyens les plus propres à amortir, à dompter, s'il eſt poſſible, cette conſtitution, qui mérite à beaucoup d'égards qu'on faſſe des efforts contre elle, & qui n'a pu devenir héréditaire, que par l'abus des plaiſirs, l'abattement & l'épuiſement qui en ſont comme une ſuite néceſſaire (*a*).

Le feu de l'imagination des mélancoliques ne ſuffit pas pour les rendre *habiles* à la propagation de l'eſpece; il faut auſſi que les fonctions naturelles, [ſur-tout les ſecrétions] ſe faſſent ſans trop d'irrégularité, & c'eſt ce qui

(*a*) Au chapitre de *l'Impuiſſance* & à celui de la *ſtérilité*, j'ai expoſé les moyens que l'on pouvoit employer pour adoucir les effets du tempérament mélancolique : on y trouvera également ce qui convient aux perſonnes dont la conſtitution eſt bilieuſe, ou ſanguine, ou phlegmatique.

ſe trouve aſſez rare dans les hommes de ce tempérament. Tout paroît être en déſordre dans leur économie animale. Le mouvement du cœur & des arteres eſt inégal ; preſque toujours affamés, ils ſont très-peu attentifs ſur la quantité d'aliment qui leur convient ; aujourd'hui trop, demain pas aſſez, ils n'ont pas d'autre régime ; auſſi leur déjections, la tranſpiration inſenſible, les ſueurs (*a*), ſont dans une irrégularité d'abondance, & de ſuppreſſion continuelle. On ſent aiſément combien ce déſordre doit influer ſur la poſtérité.

Le mélancolique doit-il donc garder un célibat ſcrupuleux ? Il ſeroit peut-être à ſouhaiter que cela fût poſſible, mais l'expérience démontre le contraire.

J'ai obſervé que les mélancoliques, lorſqu'ils étoient célibataires, devenoient ſujets à beaucoup de maladies longues & cruelles. On verra dans le chapitre qui traite de la puberté, de triſtes effets de la mélancolie. On peut donc permettre le mariage aux perſonnes de ce tempérament ; mais il faut bien ſe garder de le faire contracter entre deux perſonnes qui aient la même conſtitution. Les enfans qui ſeroient les fruits d'une union auſſi mal aſſortie, ſe reſſentiroient tôt ou tard des

(*a*) M. CLERC, que j'ai cité plus haut, dit que le mélancolique a plutôt des ſueurs d'*expreſſions*, qu'une tranſpiration véritable.

vices physiques & moraux des auteurs de leur existence. Donnez à un homme mélancolique une femme du tempérament sanguin, ou à un homme de cette derniere constitution, une femme mélancolique, si celle-ci veut absolument se marier. La différence des caracteres, si elle ne s'évanouit pas peu à peu, diminuera sensiblement; celui des époux qui aura la constitution sanguine, & par conséquent l'humeur enjouée, le caractere liant, l'imagination riante, employera ces heureux talens pour répandre la gaieté dans sa famille; il corrigera le *sombre* du mélancolique; ses enfans lui devront le bonheur, & la patrie, des citoyens utiles.

Du Tempérament phlegmatique ou pituiteux (a).

Si je considere l'homme phlegmatique, tout annonce en lui la nature défaillante: quelques apparences trompeuses ne m'en imposeront pas sur sa foiblesse. Il a la taille avantageuse, parce que les fibres abreuvées par une sérosité abondante, ont pu s'étendre &

(a) Par homme phlegmatique ou pituiteux, il ne faut pas entendre toujours l'homme qui dit avec phlegme ce qu'on appelle des *bons mots* dans la société. Ceux-ci sont très-différens au physique & au moral; on en trouve de ces phlegmatiques dans les autres tempéramens comme dans celui-ci. J'ai vu un gros homme sanguin, très-fort, & sur-tout très-vif, qui, dans une maladie aigue, me répétoit sans cesse qu'il étoit phlegmatique, qu'on le lui avoit dit cent fois, & qu'il falloit le conduire en conséquence.

s'allonger. Ses chairs sont lâches, molles, couvertes de graisse, par la même raison. Elles sont blanches, garnies d'une petite quantité de poils blonds & fins. Ses cheveux sont blonds ou châtains; son visage rond, pâle, est souvent bouffi. Ses yeux bleux & grands devroient animer sa physionomie, & lui donner de l'expression; mais ils sont éteints, leur regard est humble & languissant. Des levres pâles & décorées, des vaisseaux très-fins, dans lesquels circule lentement un fluide dont les principes paroissent désunis; enfin un corps foible, incapable de supporter des travaux fatiguans. Tel est le portrait de l'homme pituiteux.

Le moral correspond au physique, & certainement c'est un bonheur. Des sensations vives, une imagination ardente, porteroient le trouble dans la machine, & détruiroient des organes trop foibles pour y résister. Le pituiteux ne connoît guere ces passions fortes qui émeuvent, excitent, soulevent, enflamment nos esprits. Il reçoit volontiers l'impression qu'on lui donne, mais elle l'échauffe rarement. Ce défaut de sensibilité & d'activité lui rend l'imagination froide, la mémoire débile, &c. mais son caractere, doux, affable, paisible, en un mot, son indolence ne le rend point à charge à la société.... Il l'est peut-être à la Nature, car elle n'a point répandu les hommes sur la terre avec le germe de la mélancolie, & de la pituite.... Déprava-

tion des mœurs ! luxe ! molleſſe ! voilà votre ouvrage (*a*) !

Le pituiteux, trop foible pour tirer la ſubſiſtance du ſein de la terre ; trop foible pour oſer entreprendre de ſervir ſa patrie les armes à la main ; mauvais laboureur, mauvais ſoldat, pourra-t-il être bon époux !...

CHAPITRE II.

Réflexions ſur le Tempérament, relatives au Célibat.

Et toi dans la Nature égaré, ſolitaire,
Ton être à l'univers ne tient par aucuns nœuds,
Dans ton ame glacée, & triſtement auſtère,
Tu ſens un vuide affreux (*b*).

UN ami de l'humanité a toujours des ſouhaits à faire ; il appartient ſeul à celui en qui réſide le pouvoir, de les réaliſer. Si j'étois puiſſant, je ferois une loi, non contre le célibat, mais j'oppoſerois des barrieres au zele indiſcret & deſtructeur qui pouſſe les peres & les meres à y deſtiner leurs enfans, ſans avoir au préalable étudié & fait en quelque

(*a*) Trop de nourriture, ſur-tout d'alimens viſqueux, &c. d'alimens tels que nos célébres cuiſiniers ſavent ſi bien les tourner contre nous ; l'uſage immodéré du vin, des liqueurs, le trop de repos, le ſommeil trop long, &c. ſont les cauſes ordinaires de l'abondance de la pituite.

(*b*) M. THOMAS. *Les devoirs de la Société*, Ode.

sorte constater la force ou la foiblesse de leur tempérament.

Je me garderois bien de livrer aux horreurs de la solitude, l'homme sanguin, fait pour orner la société par son esprit, & l'augmenter par ses talens physiques. Je croirois à chaque instant, voir la Nature me reprocher une action barbare. Quoique l'homme bilieux paroisse être dévoué à la retraite, également comme le mélancolique, les dispositions, le penchant souvent irrésistible qui les porte vers les femmes, leur rendroit la retraite un séjour de tristesse, source de plusieurs maladies. Les passions qui commençoient à germer, se développent, s'accroissent, s'étendent avec force dans la solitude; elles minent peu à peu l'économie animale, & accélerent les infirmités d'une vieillesse hâtive.

Le savant Commentateur d'OCELLUS LUCANUS (*a*), nous a tracé le plan d'un tribunal dont les fonctions seroient d'examiner les alliances qui pourroient être utiles ou nuisibles au public. OCELLUS lui-même, veut qu'on évite les mariages imparfaits; il appelle ainsi ceux qui se contractent entre des personnes d'un tempérament foible, ou dans un âge trop tendre... Que ne pourroit-on pas espérer pour la perfection de l'espece humaine, si aux objets intéressans qui seroient du ressort de ce

(*a*) OCELLUS LUCANUS, *en Grec & en François*, &c. &c. Par M. le Marquis d'ARGENS, Berlin 1762.

tribunal, on y ajoutoit le droit de connoître la véritable vocation des personnes qui se destinent au célibat ?

« L'homme dont nous venons de faire le » portrait, dit VÉNETTE, en parlant de l'hom- » me bilieux, est d'un tempérament si chaud » & si amoureux, qu'il auroit beau avoir la » vertu des personnes les plus saintes, sa na- » ture lui donnera toujours une pente à l'a- » mour des femmes : on auroit plutôt éteint » un grand feu avec une goutte d'eau, & l'on » obligeroit plutôt un fleuve rapide à remon- » ter vers sa source, que de corriger l'incli- » nation de cet homme.... Les Rois & le vin » sont bien puissans, mais à dire le vrai, la » femme l'est encore plus; & il faudroit que » Dieu fît un miracle, si on vouloit que cet » homme-là corrigeât son humeur amou- » reuse (*a*). »

Si VÉNETTE dépeint une jeune fille lascive, ses expressions, que je me garderai bien de rapporter ici, sont encore plus fortes.

Pere barbare ! crois-tu par de perfides caresses, ou des menaces emportées, dompter le penchant, le tempérament, la Nature même ? Non, ne t'y trompe pas ; tu appelles en vain à ton secours les ressources de la médecine : tu opposes de foibles obstacles aux vues de la Nature, qui commande à tous, avec cette

(*a*) *Tableau de l'Amour Conjugal*, 1re part. chap. IV. art. 1.

énergie dont toi-même tu sentis la force. Les barrieres posées entre tes enfans & le monde, ne détruiront pas entierement le germe des passions, si tu le leur a transmis au moment de leur formation. Du moins, si la fureur d'immoler des victimes te force à la satisfaire, choisis celles que la société aura moins à regretter. Si, aux signes caractéristiques d'une constitution froide, tu remarques un éloignement très-décidé pour ce lien si doux, ce lien général, qui uni l'homme & la femme parmi les glaces du nord, & dans les climats brûlés, sous la Zone Torride; si enfin, ton fils ou ta fille redoutent, par des motifs tirés seuls de leur constitution physique, l'état du mariage, ne les force pas à l'embrasser; que retirés du monde, ils jouissent en paix de cette douce quiétude, que trouvent dans la retraite les personnes que les passions ne peuvent émouvoir.

Mais, qu'il est indispensable de savoir constater cet état d'inertie, ce silence absolu des passions! Il faut connoître les ressources de la Nature, pour savoir jusqu'à quel point un tempérament inactif en apparence, peut se développer. Des parens, qui décident & qui font tout plier aux préjugés, ne voient, ou du moins feignent de ne voir, que ce qui s'accorde avec leurs vues..... On s'en rapporte encore à un Directeur! Eh! peut-il pénétrer toujours les motifs d'une retraite que l'on se croit nécessaire? Peut-il, doit-il même en-

trer dans un examen pour lequel il n'a point les connoiſſances requiſes? Un Médecin habile y eſt ſouvent embarraſſé.

J'ai vu, & je me le rappelle avec attendriſſement, un monaſtere, à la tête duquel étoit une de ces femmes vertueuſes, qui ne croient pas adoucir leur joug en le faiſant partager, conſulter un Médecin ſur les jeunes perſonnes qui ſe deſtinoient à la vie religieuſe. Tandis que de ſon côté elle étudioit le caractere des novices, l'habile homme qui méritoit ſa confiance, & dont la probité égaloit les lumieres, s'attachoit à en découvrir la conſtitution dominante. Ce ne fut jamais infructueuſement que ces deux perſonnes s'occuperent du ſoin de ſéparer du monde, ou d'y réunir les jeunes filles qu'on preſentoit au monaſtere (*a*).

Que n'agit-on de même dans chaque maiſon religieuſe! Des maladies funeſtes n'y répandroient pas ſi ſouvent le trouble & le déſordre. Mille exemples prouvent ſans réplique, que le tempérament contraint, étouffé pendant quelque tems, ne peut jamais être

(*a*) Dans la plus grande partie des Couvens, on étudie plus le moral que le phyſique, & c'eſt preſque toujours l'oppoſé de ce qu'il faudroit faire. Les méditations, les longues lectures, les jeûnes rigoureux, enfin tous les moyens qu'on employe pour s'aſſurer de la vocation, doivent néceſſairement la donner, du moins pour quelque tems, mais ſi on altere la ſévérité de la regle, la Nature reprend bien-tôt ſes droits; le reſſort des organes affoiblis, reprend ſon élaſticité, & de-là aux troubles des paſſions, il n'y a plus qu'un pas à faire.

anéanti, quoiqu'il soit possible d'en adoucir la trop grande vigueur. « Pourquoi, s'écrie » un Naturaliste célèbre, pourquoi les passions qui ont leur source dans le tempérament, sont-elles si difficiles à maîtriser ? » Elles tiennent fortement à la machine, & » par la machine à l'ame. Les passions se nourrissent donc, croissent & se fortifient, » comme les fibres qui en sont le siége. Connoissez donc votre tempérament; s'il est vicieux, vous le corrigerez, non en vous efforçant de le détruire; *vous détruiriez la machine elle-même*, &c. (a). »

Ne sait-on pas que des efforts que l'on fait pour amortir la passion qui fait le sujet de cet ouvrage, [je parle sur-tout des effets physiques] il résulte des catastrophes qui effrayent la Nature ? On en verra des exemples lorsque je traiterai de la Puberté; & la situation de l'Hermite, qui après avoir sacrifié à son bonheur les parties qui le troubloient, & qui néanmoins n'en fut gueres plus heureux, prouve la force du tempérament contre les ressources de l'art. En ouvrant les livres où est consignée la vie des hommes que la religion révere, n'a-t-on pas lieu d'être surpris ?.. Quoi ! des Anachorettes, éloignés les uns des autres, les forces du corps presque anéanties sous le poids des devoirs qu'ils s'imposoient;

(a) *Contemplation de la Nature*, par M. BONNET, 5e. part. chap. V. page 97.

des

des hommes morts à la terre, étoient, malgré l'auſtérité de leur vie, tourmentés par les aiguillons de la volupté? Croit-on que les hommes de notre ſiecle auront plus de forces que ces hommes divins? Gardons-nous de le croire; c'eſt bien ici le cas de dire :

L'homme eſt trop foible, hélas! pour dompter
la Nature (*a*).

Que les Médecins nous parlent avec franchiſe, ils nous apprendront ce que peut l'art ſur un tempérament robuſte. Eh! de quels moyens n'eſt-on pas obligé de ſe ſervir pour ſoulager les malheureuſes victimes d'une paſſion ardente! M. Tiſſot (*b*) rapporte qu'il a

(*a*) Le fait ſuivant en eſt une preuve. Un ſoldat que l'on pendit il y a 30 ou 40 ans, à Montpellier, eut le malheur un jour de ne pouvoir détourner ſon imagination des deſirs amoureux qui le tranſporterent. Il paſſoit par cette Ville; il y rencontra entr'autre une fille qui portoit tranquillement ſur la tête une cruche remplie d'eau. Cette vue fit ſur lui l'effet le plus prompt & le plus violent. Elle l'enflamma à l'inſtant de la plus ardente paſſion. Une fureur érotique le ſaiſit, il n'y peut réſiſter. Il renverſe la fille, il l'embraſſe, il la ſerre entre ſes bras, & ſans égard à l'heure, au tems, au lieu, ſe met à portée de ſatisfaire brutalement, les deſirs qui l'agitent. On eſt étonné de ſa hardieſſe; le peuple accourt, on ſe jette ſur lui, on le maltraite; mais rien n'arrête ſes deſſeins, même au milieu des coups qui pleuvent ſur lui. *Anecdotes de Médecine.* Seconde édition, Anecd. CXCI.

(*b*) *L'Onaniſme, Diſſertation ſur les maladies produites par la maſturbation.* Par M. TISSOT, Docteur en Médecine, &c. troiſieme édition. Lauſanne, 1764. Cet Ouvrage, un des meilleurs qui ait paru depuis long-tems, doit être regardé comme néceſſaire dans l'éducation; il eſt devenu en Allemagne un livre claſſique, & il eſt à ſouhaiter qu'il le devienne par tout.

vu à Montpellier une veuve très-robuste, âgée de près de quarante ans, qui avoit joui très-souvent, pendant long temps, du physique de l'amour, & qui en étant privé depuis quelques années, tomboit dans des accès hystériques dont on ne peut peindre l'état affreux. Elle perdoit l'usage des sens; aucun remede ne pouvoit adoucir ni diminuer la fréquence des accès. On ne pouvoit les faire finir que par de fortes frictions des parties génitales : ce moyen étoit suivi d'un tremblement convulsif; la Nature dirigeoit ses efforts vers les parties irritées, & la malade recouvroit l'usage de ses sens, dès qu'une crise salutaire, [si je peux m'exprimer ainsi], avoit remis le calme dans des organes aussi impétueux. Cette observation prouve évidemment ce que dit St. Augustin : que quand on s'abandonne trop mollement aux plaisirs, ces plaisirs deviennent coutume, & cette coutume néceffité. Mais quelquefois aussi ces accidens surviennent à de jeunes personnes que l'usage des plaisirs n'a pu corrompre, & dont l'imagination n'a jamais été enflammée par le moral de l'amour. L'on en verra un exemple lorsque je traiterai de la Puberté. Zacutus Lusitanus, parle d'une fille qui tomboit dans un état affreux, & pour laquelle tous les remedes étoient inutiles. Cet habile praticien eut recours à un pessaire âcre, qui produisit le même effet que dans la femme dont parle M. Tissot, & la malade fut guérie

dans l'inſtant. HOFFMAN, [& cet obſervation vient ici fort à propos] nous a conſervé l'hiſtoire d'une Religieuſe qu'on ne pouvoit tirer du paroxyſme hiſtérique, qu'en ayant recours à des moyens ſur leſquels je dois paſſer légérement.... Il eſt triſte d'entrer dans un certain détail ſur les ſecours qui peuvent ſoulager un tempérament irrité, lorſque ces ſecours, quoique néceſſaires, ſont un outrage fait à la Nature.

Tandis que quelques hommes attaquent le célibat monaſtique avec des armes téméraires, dont ils s'efforcent de toucher juſqu'aux dogmes ſacrés de la Religion, les Médecins en reſpectent ce que l'état peut avoir de bon en lui-même, ne s'attachant qu'aux abus qui s'y trouvent. Ils ſavent, comme je l'ai déjà dit, qu'il y a des tempéramens indomptables, & c'eſt pour les perſonnes de cette conſtitution, qu'ils ont fait voir les maladies qui pouvoient faire naître le célibat. Ils n'ont point conſidéré cet état relativement à la population, ils ont ſeulement approfondi les déſavantages phyſiques qui en réſultoient pour chaque individu.

Le Docteur JACQUES a donné une thèſe dans laquelle il cite beaucoup de maladies produites par la privation des plaiſirs vénériens (*a*). Le Docteur RENEAUME a traité le

(*a*) *An ex negato veneris uſu morbi?* 1722.
Cette thèſe, traduite par M. de la METTRIE, ſe trouve dans les œuvres de ce Médecin.

même sujet dans une thèse sur la *virginité claustrale* (*a*). M. ZINDEL a publié une dissertation, dans laquelle il a rassemblé des observations frappantes sur les maladies que peuvent produire une trop grande chasteté. M. DE SAUVAGES a traité les dangers de la privation des plaisirs de l'amour, pour les femmes dont le tempérament est incompatible avec la continence. Elles sont, selon cet habile Médecin, d'autant plus les victimes de leur feu, qu'elles cherchent à le cacher plus soigneusement, & elles tombent dans la tristesse, l'insomnie, le dégoût, la maigreur, &c. Il ajoute une observation qui fournit peut-être, dit M. TISSOT, l'exemple de la plus rude épreuve à laquelle le temperament combattu ait jamais été exposé. C'est celle d'une jeune fille qui, dévorée par son feu, & conservant son ame pure avec une force étonnante, étoit sujette à des pollutions, même dans le tems qu'elle gémissoit de son malheur aux pieds d'un confesseur décrépit & dégoûtant.

Avec quel chagrin je me vois obligé de faire passer sous les yeux du lecteur, des observations aussi affligeantes! Il est néanmoins nécessaire qu'elles soient mises au grand jour. Puissent elles éclairer les hommes sur un sujet aussi important, & d'où dépend souvent le bonheur de leur ve.

(*a*) Cette thèse est encore indiquée par M. de la METTRIE

CHAPITRE III.

Des remedes que l'on croit capables de dompter l'Amour.

« EN quelque lieu que vive un homme » lascif, dit VENETTE, il est toujours embar- » rassé de son tempérament amoureux. La » vertu ne peut rien où l'amour agi natu- » rellement, & la religion même a trop peu » de pouvoir sur son ame, pour retenir ses » premiers mouvemens, & pour vaincre sa » complexion, qui lui fournit à toute heure » des objets dont son imagination est échauf- » fée ». (*a*) Après avoir parlé ainsi, est-il étonnant que ce Médecin ne marque que peu de confiance dans les remedes qu'on emploie pour dompter le tempérament? Il en accorde néanmoins trop à quelques-uns, parce qu'il en a parlé selon les Anciens, qui jugeoient très-souvent un remede d'après des idées superstitieuses, plutôt que par l'analyse & les vraies propriétés.

(*a*) *La génération de l'homme*, &c. deuxieme partie, chap. V. Art. 4.

Pour appuyer ce passage de VENETTE, on peut lire le chap. XXX du livre 10 de St. AUGUSTIN. On y verra que le jeûne, les macérations, &c. ne pouvoient s'opposer à ce que les choses réelles, qui frappoient les yeux de St. AUGUSTIN, ne fissent en lui de vives impressions pendant le sommeil.... *Tant l'illusion de ces vains phantômes*, dit-il, *a de pouvoir sur mon corps & sur mon esprit pendant le sommeil!*

Si je demande s'il y a des moyens efficaces pour dompter l'amour, on me répond en nommant une foule de remedes, & l'on vante ſur-tout la puiſſance merveilleuſe de l'*agnus-caſtus*, ſi répandue dans les lieux conſacrés à la continence. Nous verrons ſi l'efficacité de cet arbriſſeau eſt auſſi ſûre qu'on le prétend, mais quand cela ſeroit, faudroit-il l'employer tout-à-coup pour dompter une conſtitution que l'on ne peut changer ſubitement ſans y introduire des maladies graves ?

Le tempérament peut varier quelquefois par des cauſes dépendantes du climat, du régime, des occupations, &c. mais il faut du tems pour que cela s'exécute. Le tempérament des habitans de la Grece a paſſé en France ; on le retrouve chez les Suédois, qu'on appelle par cette raiſon les François du Nord ; avant cinquante ans, ſelon M. Clerc, ce même tempérament deviendra celui des Ruſſes. Les Pariſiens d'autres fois étoient ſérieux, peut-être triſtes... J'aime le Pariſien, diſoit l'Empereur Julien, parce qu'il eſt ſérieux & grave comme moi. Voilà des tempéramens Nationnaux entiérement changés ; je n'oſe décider ſi c'eſt à leur avantage à tous égards ; mais qu'il a fallu de tems pour opérer ces métamorphoſes ! C'eſt l'ouvrage des ſiecles, & non celui des rafraichiſſans, des calmans ! Lorſque je conſidere les efforts que font les maîtres d'éducation, pour briſer ſubitement le tempérament de leurs

éleves qu'on destine au célibat, je crois voir des enfans jetter des grains de sable dans un torrent rapide, dans l'espérance d'en arrêter le cours ; je crois voir ces mêmes enfans s'efforcer d'enlever à la terre, avec des mains foibles, un chêne majestueux qui a vu naître leur pere. Ils ne pourront seulement troubler l'eau, ni ébranler le colosse qu'ils attaquent.

Il n'en est pas de même des remedes qu'on emploie pour dompter la constitution de l'homme ; ils ne l'anéantiront pas, mais ils feront des ravages affreux. Ne changeons rien avec précipitation, a dit le pere de la Médecine, où il en résultera des maladies auxquelles il sera difficile de remédier.

Pourquoi ? C'est parce que l'homme naît avec une constitution primitive qu'il faut adoucir si elle s'oppose à son bonheur, mais par degré, sans rien irriter, sans employer des moyens qui, sans remplir les vues que l'on a, troublent l'économie animale, en jettant la langueur, la foiblesse, dans les fonctions naturelles ; l'épaississement, la stagnation dans les humeurs ; l'obstruction dans les visceres ; l'imbécillité dans les fonctions de l'ame.

Les moyens que l'on employe ordinairement pour diminuer l'ardeur qui porte aux plaisirs de l'amour, sont les narcotiques, remedes qui engourdissent & jettent celui auquel on les administre, dans la stupéfaction ou stupidité. On croit qu'en procurant un

ſommeil léthargique, on ôte aux organes qui filtrent & préparent la liqueur prolifique, leurs qualités. On a raiſon, mais on devroit ſe rappeller auſſi, que les ſomnifères agiſſent également ſur toutes les fonctions animales, & même ſur celles de l'eſprit. Les Grecs ont nommé ces remedes *hypnotiques*, & les ont regardés, ainſi que les narcotiques, comme des remedes dont la vapeur ſubtile, nuiſible, & *ennemie de la Nature*, diminue ou empêche entierement le mouvement & le ſentiment des parties ſolides. Ils regardoient comme poiſons, des ſubſtances qui en diminuant la circulation, ſupprimoient les ſecrétions, ôtoient l'appétit, faiſoient perdre la mémoire, procuroient à la vérité le ſommeil, mais excitoient des ſonges triſtes, remplis de viſions effrayantes. Il n'y a rien, ſelon Fréderic Hoffman, de plus capable dans la Nature de rendre promptement hébêté & ſtupide un homme de bon ſens & d'eſprit, que l'uſage des narcotiques. C'eſt une expérience certaine & inconteſtable, dit encore Hoffman, que les anodins pris en trop grande quantité par les enfans, leur font contracter une ſtupeur d'eſprit & de mémoire, qui dure très-long-tems (*a*).

On ne fait pas toujours uſage des narcotiques & des ſomnifères, tels que ceux que

(*a*) Voyez le *Dictionnaire univerſel de Médecine*, &c. à l'article *Narcotica*.

fourniſſent

fourniſſent la mandragore, la *bella-dona*, le *ſtramonium*, la pomme d'amour, la juſquiame, & pluſieurs autres que la témérité & l'ignorance ont fait employer ſans connoiſſance & ſans diſcernement. On a plus ſouvent recours à d'autres compoſitions dans leſquelles on fait entrer l'opium, & qui par-là ſeulement peuvent devenir funeſtes.

L'opium ! moyen terrible de procurer du repos à un corps agité : remede que les Médecins ne peuvent employer avec trop de circonſpection, & qui faiſoit trembler GALIEN chaquefois qu'il avoit à l'adminiſtrer (*a*).

Si j'avois encore beſoin du ſuffrage des anciens SCRIBONIUS LARGUS, CELSE, AETIUS, DIOSCORIDE, PLUTARQUE, &c. me fourniroient des armes contre ces remedes funeſtes, qui ont tant d'influence ſur le corps & ſur l'eſprit, lorſqu'ils ſont adminiſtrés mal-à-propos.

(*a*) L'Opium, ſi l'on en croit beaucoup d'Ecrivains, agit bien différemment ſur tous les hommes. On fait l'uſage immodéré qu'en font les Egyptiens, les Turcs, & on dit que l'opium eſt pour eux un *aphrodiſiaque* qui augmente la joie & le courage, en procurant une ſorte d'ivreſſe particuliere. Nous verrons ailleurs que ces peuples, & ſur-tout les Chinois, en tirent parti pour s'exciter à l'amour. WEDELIUS aſſure dans ſon traité *de Opio*, que l'opium cauſe aux perſonnes d'un tempérament chaud, des pollutions nocturnes & un priapiſme continuel. Il eſt donc contraire, même pour remplir l'objet que l'on a, lorſqu'on le fait prendre pour appaiſer la fougue des deſirs vénériens. Nous examinerons au reſte, en parlant des remedes que l'on croit propres à exciter à l'amour, ce que l'on dit des effets merveilleux de l'opium, & ce qu'il faut en croire.

Le *vitex*, ou l'*agnus-castus*, doit la réputation dont il jouit, à l'usage qu'en faisoient les anciens. DIOSCORIDE (*a*) nous apprend que les dames d'Athènes s'en servoient aux cérémonies que l'on faisoit en l'honneur de CÉRÈS. Elles dressoient avec les branches & les feuilles de cet arbrisseau, les lits auxquels elles donnoient leur virginité à garder, parce que c'étoit une opinion répandue parmi elles, que l'odeur de l'*agnus-castus* combattoit les pensées amoureuses, & écartoit les songes lascifs. Cette confiance dans l'*agnus-castus* a passé jusqu'à nous, & on fait usage dans les Monasteres, intérieurement & extérieurement, des semences & des feuilles de cet arbre merveilleux. Quant à l'application des branches en forme de ceinture, je ne vois pas qu'il y ait aucun mal; elles rempliroient même les vues que l'on se propose, si le proverbe qui dit *intention fait tout*, étoit fondé sur la vérité. L'usage que l'on fait de la graine intérieurement, est peut-être moins indifférent.

Elle a, si l'on en croit ceux qui vantent ses miracles, la propriété d'anéantir les desirs, en tuant, pour ainsi dire, le corps & l'esprit. Heureusement pour le bien de l'humanité, les vertus extraordinaires de cette graine ne sont pas mieux avérées que celles des branches.

(*a*) *Commentaire de* MATTHIOLE, *sur le* 1er *Livre de* DIOSCORIDE. Chap. CXVI.

M. Chomel, Médecin du Roi, de l'Académie des Siences, convient que la semence de l'*agnus-castus*, dont on a fait une émulsion avec l'eau de Nénuphar, est utile pour calmer les accès de la passion hystérique, mais il est fort éloigné de croire que ce remede soit capable de réprimer les mouvemens impétueux de la chair. Un Pasteur, d'une piété consommée, & d'un zele apostolique, dit-il, [en parlant de M. Chomel, Curé de Saint Vincent de Lyon], a fait beaucoup valoir dans ses lettres, & dans son *Dictionnaire Economique*, un remede qu'il composoit & qu'il gardoit comme un secret infaillible pour conserver la chasteté : je défére beaucoup à son témoignage; mais je n'ai pas encore d'assez sûres expériences de ce remede, pour l'établir comme un spécifique, capable de procurer une vertu si difficile à pratiquer sans le secours d'une grace surnaturelle [a] Eh! que seroit-ce d'une plante qui auroit la propriété d'empêcher non-seulement les desirs, mais encore de s'opposer à la création, à la filtration de cette liqueur précieuse, qui annonce la force, la santé, & à laquelle on les doit peut-être. Non, la Nature n'a pas mis sur la terre une plante qui pût placer l'homme de beaucoup au-dessous de la brute; la Nature n'a pas dicté les loix des mysteres de Cérès; elle n'a pas mis

[a] *Abrégé de l'Histoire des Plantes usuelles*, &c. troisieme édition, vol 1.

dans la main d'un tyran, le glaive cruel qui doit priver l'homme de la moitié de son existence; elle n'a pas non plus accordé à l'*agnus-castus* des vertus qui feroient si funestes à l'humanité!

On place aussi le *Nénuphar* [a] au rang des moyens capables d'appaiser les desirs amoureux. PLINE dit [b] que ceux qui en prendront pendant douze jours, se trouveront incapables de contribuer à la propagation de l'espece; & que si l'on en use l'espace de quarante jours, on ne sentira plus les aiguillons de l'amour. Il seroit inutile de rapporter les raisons données par les anciens, pour prouver l'efficacité de cette plante, & comment la froideur jointe à la sécheresse fait tarir les sources de la génération.

Ce que j'ai dit de l'*agnus-castus*, doit décider sur les merveilles du nénuphar. Il y a néanmoins une réflexion à faire sur l'usage de cette plante. On assure que les Turcs en font macérer les fleurs dans l'eau, s'en frottent les narines, & boivent beaucoup de cette infusion. Ces hommes robustes, qui mettent leur félicité présente & à venir dans la jouissance du physique de l'amour, ne se serviroient pas

[a] Il y a deux especes de *Nénuphar* ou *lis d'étang*: celui dont il est question, est le *Nénuphar blanc.* (*Nymphæa alba.*) On l'employe comme humectant & rafraîchissant; il est aussi narcotique, & par conséquent propre a calmer le trop grand mouvement des humeurs.

[b] *Histoire du Monde.* Livre XXV. Chap. 7.

de cette plante, s'ils avoient observé qu'elle fût capable d'altérer & diminuer sensiblement leurs plaisirs.

L'observation suivante prouvera moins la vertu du *nénuphar*, que le pouvoir de l'imagination dans un homme simple & crédule.

Un artisan ayant un panaris, fut dans un de ces hôpitaux où l'indigence trouve des secours, pour y demander quelques emplâtres en grande réputation dans le pays. La *Sœur* qui avoit le département de la pharmacie, fut obligée d'entendre quelques propos libres que lui tint un jeune homme qui accompagnoit le malade. On s'en plaignit au Chirurgien de la maison qui se trouvoit dans la salle; celui ci dissimula, retint les deux hommes, & sous prétexte de charité, leur fit proposer une *pitanse*; ce qu'ils accepterent volontiers. Le repas fait, il dit gravement en s'adressant à l'égrillard; mon ami, tu peux à présent fréquenter cette maison, sans que tes discours y soient un sujet de scandale; je viens de te faire prendre de quoi t'ôter, même jusqu'aux desirs Le jeune homme ne parut pas faire beaucoup d'attention à cette menace; mais l'ayant rapportée à ses camarades, ceux-ci lui troublerent tellement l'imagination, en lui persuadant qu'on lui avoit donné le *nénuphar*, que ce malheureux commença à se croire incapable de s'unir à une assez jolie fille qu'il devoit épouser quelques tems après. Il le devint en effet, & ce ne fut que peu à

peu, & en se servant *d'un homme à secret* [a], qu'on parvient à lui donner une sorte de confiance en ses facultés.

Si l'on omettoit de parler du *camphre* [b], quelques personnes pourroient croire que l'on a craint d'attaquer les vertus merveilleuses par lesquelles cette substance s'oppose à l'amour. En effet, les anciens ont été très-persuadé de son efficacité dans ces circonstances; & parmi les modernes, quelques-uns y ont encore une certaine confiance. Dans le siecle passé, au rapport de SCALIGER, on regardoit le camphre comme un réfrigérant; on le faisoit sentir & mâcher aux Moines pour éteindre la concupiscence (c).

---

[a] Cet homme étoit un maréchal, qui jouissoit de la réputation de sorcier. Il donna d'abord à son malade quelques potions *échauffantes*, qui ne firent effet que lorsqu'il lui eut persuadé que le Diable prenoit beaucoup de part à sa situation.

[b] Le camphre est une résine qui découle du tronc & des grosses branches d'une espece de laurier fort commun au Japon. Les Hollandois nous apportent cette substance toute brute, & en forment chez eux des masses qu'ils distribuent ensuite en France, &c.

[c] Il falloit avoir beaucoup de crédulité pour s'imaginer que le camphre pût produire des effets aussi marqués. L'attouchement du camphre n'est pas néanmoins indifférent. BARTHOLIN, dans ses observations, nous parle d'un Apothicaire qui perdit le sens de l'odorat, pour avoir souvent manié cette drogue. Elle est employée avec succès par les Médecins dans plusieurs circonstances. Les Arabes l'ont introduit dans la matiere médicale, & RASES, AVICENNE, SÉBA, MESUÉ, BOERHAAVE, HOFFMAN, LEMERI, SYDENHAM, &c. ont employé cette substance dans une infinité de maladies qui exigeoient un remede calmant, sédatif, antiputride & résolutif.

Camphora per nares castrat odore mares.

Nous avons encore la même observation à faire qu'à l'égard du *nénuphar*: les Indiens mêlent le camphre avec des substances âcres & aromatiques, & en forment des trochisques qu'ils mâchent plusieurs fois le jour. L'usage journalier qu'en font ces hommes avides de plaisirs, ne doit pas faire regarder le camphre comme capable d'appaiser la violence des desirs amoureux. On peut encore ajouter ce que dit VENETTE : que les hommes employés à la purification du camphre, à Venise & à Amsterdam, sont très-amoureux & très-féconds. C'est donc mal-à-propos que quelques Auteurs l'ont nommé *ligatura & vinculum veneris*, puisque WEDELIUS & d'autres Médecins, ont observé que cette substance est d'une efficacité singuliere pour augmenter le mouvement du sang, & qu'administrée, lorsque les humeurs sont dans une trop grande fermentation, elle ne fait qu'augmenter l'insomnie, la chaleur & la soif.

Il ne faut pas croire que le camphre soit un remede qu'on peut donner à tout le monde indifféremment. L'usage que l'on en fait exténue, amaigrit les personnes graces & qui ont beaucoup de sérosité. Il peut bien, selon STENZELIUS, rendre impuissans ceux qui manquent de sucs gélatineux, & qui sont privés du véhicule nécessaire pour la secrétion de la semence, [c'est-à-dire, qu'il

peut rendre inhabiles à la génération ceux qui n'en sont pas capables]; mais il n'a point la vertu de prévenir la sécrétion du fluide animal, ni d'empêcher l'érection de la verge, d'où dépend la génération.

Enfin de quelque efficacité que soit le camphre, lorsqu'il est ordonné par les Médecins [a], il peut devenir funeste lorsqu'il est employé par l'ignorance & le fanatisme. Il devient funeste à ceux qui ont le cerveau ou l'estomach affoibli, il l'est sur-tout aux gens d'étude qui menent une vie sédentaire, & aux femmes d'une complexion délicate: il remédie aux vapeurs hystériques de celles dont la constitution est forte, mais il cause ces accidens aux personnes dont le systême nerveux est dans un état de foiblesse; son odeur suffit quelquefois pour les occasionner.

On me dispensera volontiers de suivre ici tous les moyens que nous ont indiqués les anciens pour réprimer l'amour. On doit regarder les cures surprenantes qu'ils faisoient par les *anti-aphrodisiaques*, comme autant de fables, à moins que l'on ne convienne, avec quelques Auteurs, que nous ne possédons

---

[a] Un Médecin de Nuremberg avoit une si grande confiance en l'huile de camphre, qu'il se faisoit fort de guérir de la peste quelques personnes que ce fût, avec quelques goûtes de cette huile. HENISIUS, Médecin de Vérone, découvrit une huile anti-pestilentielle, tirée du camphre, qui produisit des effets si extraordinaires pendant tout le tems que la peste régna à Vérone, qu'on lui érigea une colonne triomphale pour éterniser les services qu'il rendit à l'Etat.

plus l'*agnus-castus* des anciens, le camphre de l'Isle Bornéo, tant vanté, le véritable testicule de chien ou *orchis*, &c. Il ne faut donc pas croire à la lettre, tout ce qu'avance DIOSCORIDE & son commentateur, ou il faut regarder la graine de laitue, le pourpier, la rue, la graine de chanvre, la racine du glayeul, la ciguë, la menthe, les fleurs du rosier jaune, celles du grenadier, &c. comme capables d'opérer des prodiges.

Mais il s'en faut beaucoup qu'on doive y ajouter foi. Quelle confiance doit-on à MATTHIOLE, lorsqu'il dit qu'étant à Venise, il vit un homme condamné à être pendu, auquel toutes les portes furent ouvertes, les serrures rompues par l'attouchement d'une plante avec quelques *signacles* ? Lorsqu'il avance qu'une espece d'aconit fait mourir les femmes, si on les touche avec cette plante à une certaine partie que l'on me dispensera de nommer ? Lorsqu'il parle de l'herbe nommée *scythica*, *qui est grandement estimée, parce qu'en la tenant en la bouche, on ne sent ne faim, ne soif* ? Quelle confiance doit on avoir dans un homme qui assure qu'une plante a la vertu de ressusciter les morts ? *Par la même* herbe, dit-il, THILO *tué par un dragon, il reçut vie* (*a*). Après avoir lu ces absurdités, je

(*a*) Voyez la *Dédicace des Œuvres de* DIOSCORIDE à MAXIMILIEN II, *Empereur des Romains, aux Electeurs & aux autres Princes de toute l'Allemagne, par P. A.* MATTHIOLE.

ne croirai pas que, si un homme trouve le testicule de chien (*cynosorchis* des Grecs), & qu'il mange la plus grosse des deux bulbes qui compose la racine de cette plante, il engendrera des mâles; & que, si une femme fait usage de la plus petite, elle aura des femelles. Je ne croirai pas non plus, que la premiere de ces bulbes ait eu le pouvoir de procurer à un Indien robuste, soixante & dix fois de suite, l'extase de la jouissance, tandis que l'usage de la plus petite est capable, selon le même Auteur, d'éteindre subitement l'ardeur vénérienne (*a*).

Quoiqu'en aient écrit les anciens, on peut raisonnablement douter que de leur tems même, on ait eu la plus grande confiance aux remedes que nous venons d'indiquer. Je tire cette induction des moyens surnaturels & superstitieux auxquels on avoit recours. On a beau répéter que de tous tems le peuple a couru après le merveilleux; ce même peuple n'a recours aux prétendus sorciers pour être guéri de la fièvre, qu'après qu'elle a résisté à la petite centaurée ou au quinquina. Ainsi les Amulettes, les Bracelets, les Anneaux enchantés, les Talismans, les Plantes sacrées d'HERMÈS, enfans de l'ignorance & de la su-

(*a*) *Commentaire* de MATTHIOLE sur le IIIe. Livre de DIOSCORIDE.

J'aurai occasion de parler de l'*orchis*, en traitant des remedes que l'on donne pour exciter à l'Amour, & nous verrons alors ce que l'on doit croire de ses vertus tant exaltées.

perstition, ont dû leur naissance au peu d'efficacité des moyens naturels qu'on employoit pour conserver la santé, ou guérir ceux qui l'avoient perdue. Toutes les nations se sont empressées de trouver des moyens pour conserver la chasteté à ceux qui en avoient fait vœu; & s'appercevant que ni les remedes en qui ils avoient eu confiance jusqu'alors, ni les punitions terribles que la loi infligeoit, n'étoient pas toujours capables de dompter la Nature, ils eurent recours aux moyens qu'ils crurent surnaturels. Quelques peuples admirent trente-six Dieux, d'autres trente-six Démons, habitans de l'air, qui s'étoient partagés l'empire du corps humain, divisé en autant de parties, dont chacune avoit pour protecteur une divinité qui portoit le même nom, & que l'on invoquoit pour la partie souffrante sur laquelle elle avoit pouvoir. Il ne faut pas douter que celles qui avoient tant de relation avec la chasteté, ne fussent confiées aussi à la garde de quelque intelligence surnaturelle.

Cette façon d'agir a toujours été la marche de l'esprit humain, lorsque les ténébres de l'ignorance obscurcissoient la raison. Lorsque l'on a reconnu l'impuissance de la Médecine dans certaines circonstances, on a eu recours à la magie. L'inefficacité des moyens naturels qu'on croyoit capables d'éteindre l'amour ou de l'exciter, a fait recourir aux prétendus noueurs d'éguillettes, ou aux phil-

tres dont ont tant parlé les Anciens, & surtout les Poëtes.

Mais, pour revenir à mon objet, s'il fut un anti-aphrodisiaque puissant, c'est, si l'on en croit quelques Auteurs, le *nitre*, si célebre chez les Anciens pour procurer la fécondité. Long-tems avant PLATON, on avoit composé des livres exprès, pour étaler le mérite de ce sel: les modernes lui ont attribué, avec un enthousiasme merveilleux, la faculté de coopérer à la réproduction de tout ce qui existe dans la Nature (a). Les Anglois surtout, & parmi eux le Chancelier BACON, ont fait tous leurs efforts pour placer le nitre dans toutes les opérations de la Nature. BACON assure, dans l'ouvrage qu'il a intitulé *Historia vitæ & mortis*, qu'un scrupule de nitre étoit capable de prolonger la vie. Le Chevalier DIGBY affirme la même chose. Ce sel exalté, (b), dit-il, *dans son discours sur la végétation*, & mis en mouvement par les naissan-

(a) On peut mettre au rang des principaux Apologistes du nitre, PLINE, VALECIUS, PARACELSE, VIGENERE, RAYMOND-LULLE, PALISSY, GLAUBER, M. DE LA CHAMBRE, & beaucoup d'autres. On peut voir dans les *Curiosités de la Nature & de l'Art sur la végétation*, par l'Abbé de VALLEMONT, ce que les anciens Philosophes & plusieurs modernes ont écrit sur le nitre; l'enthousiasme de quelques-uns amusera le Lecteur.

(b) Il faut adopter le nitre comme répandu dans toute la Nature, & circulant sans cesse d'un regne à l'autre. BOYLE disoit du nitre, qu'il n'y avoit pas dans l'univers de *sel plus catholique*, c'est-à-dire, plus universellement répandu dans le monde élémentaire.

tes chaleurs du printems, se mêle dans le suc des plantes & dans le sang des animaux, & sollicite les unes & les autres à la multiplication de leurs especes. De-là viennent cette joie & ce rajeunissement charmant; que le printems fait briller sur toute la Nature.... Et ce même nitre, bien préparé pour l'usage de l'homme, répareroit de tems en tems le dépérissement que causent les années, & lui procureroit ce précieux rajeunissement que l'Ecriture-Sainte reconnoît dans l'Aigle... *Renovabitur aquila juventus tua* (*a*).

Voilà donc le nitre reconnu par les plus célébres Philosophes, pour un puissant moyen d'augmenter la population, de conserver la santé, de rappeller les plaisirs dans des organes qui n'en paroissent plus susceptibles. C'étoit pour remplir ces vues, que Milord BACON, en faisant l'apologie du nitre, étoit parvenu à le rendre chez les Anglois, d'un usage si familier, qu'on l'employoit dans presque toutes les maladies. On le prenoit même dans la meilleure santé, comme un préservatif. Avec de bonnes intentions, il n'est pas toujours possible de satisfaire tout le monde; voici un fait, qui, s'il est bien vrai, le prouvera. On nous dit (*b*) que les femmes

(*a*) Voyez l'ouvrage de l'Abbé DE VALLEMONT, prem. part. chap. VI.

(*b*) Voyez les *Anecdotes de Médecine*, &c. deuxieme part. CXXXIIe. observation.

proſcrivirent bientôt ce remede. Elles trouverent que leurs maris étoient moins portés à ſatisfaire leurs deſirs, depuis que l'uſage du nitre étoit devenu général. Elles s'en prirent au Chancelier qui l'avoit répandu. Elles crierent à la ſorcellerie, au maléfice, &c. &c. On a ſouvent fait beaucoup de bruit pour des objets de moindre importance; ainſi, je trouve les plaintes des Angloiſes fondées ſur de bonnes raiſons. Il ne faut donc plus chercher ailleurs un réfrigérant que l'on peut employer ſans courir aucun danger : le nitre fera ce que n'a pu le ſupplice affreux auquel étoient condamnées les veſtales qui ſuccomboient ſous le poids de la chaſteté. Mais on me permettra quelques obſervations. Le Chancelier BACON n'avoit accrédité le nitre qu'après avoir fait beaucoup d'expériences ; ce zélé citoyen ne l'auroit pas répandu avec tant de de feu, s'il ſe fût apperçu de l'atteinte cruelle qu'il portoit à la multiplication de l'eſpece. Le nitre eſt un puiſſant remede, dans les cas où il faut s'oppoſer à une diſpoſition inflammatoire du ſang ; ce ſel eſt d'une nature ſi particuliere, qu'il n'y a rien dans la Nature, ſelon Fédéric HOFFMAN, à quoi on le puiſſe comparer : mis ſur la langue, il la refroidit ; pris intérieurement, il produit le même effet ſur tout le corps ; & diſſout dans de l'eau, il en augmente la fraîcheur. Par ces qualités, il peut bien appaiſer un peu la trop grande efferveſcence des liqueurs, dans un homme

que la force de la jeunesse & les feux de l'amour portent avec violence vers la volupté ; mais ce sel a-t-il la vertu d'agir sur un époux qui suit pas à pas l'impulsion de son tempérament (*a*) ? A-t-il la faculté d'assoupir les organes du plaisir, au point que les femmes aient été en droit de charger de malédictions le célebre Baron de Verulam ? au point de faire crier au maléfice ? Je ne le crois pas ; & si, comme on l'assure, les femmes ont fait beaucoup de bruit, j'aime mieux croire qu'elles crient quelquesfois pour peu de chose, que de me persuader que l'usage du nitre, que l'on admet dans tous les corps sublunaires, & qui y joue un si grand rôle, ait la funeste vertu de tuer les individus que chaque homme doit à la postérité. D'ailleurs, BACON ne conseilloit-il l'usage du nitre qu'aux hommes seulement ? Si les femmes en prenoient, avoit il la faculté d'exciter les sens dans un sexe, tandis qu'il rendoit l'autre insensible ? Ne croyons pas aveuglément toutes les anec-

(*a*) M. TISSOT conseille, à la vérité, pour rendre les pollutions nocturnes moins fréquentes, une dragme de nitre dissoute dans une bouteille d'eau ; mais cet habile Médecin observe en même temps, qu'il a vu un malade dont on vouloit calmer les signes de puissance les moins équivoques, auquel le nitre étoit contraire, puisqu'au lieu de détruire les symptômes de la maladie, il les augmentoit. J'attribuai, dit-il, cet effet à deux causes ; l'une, c'est qu'il avoit les nerfs tres-foibles. & dans ces tempéramens, le nitre agit comme irritant ; l'autre, c'est qu'il augmentoit considérablement les urines, la vessie se remplissoit plus promptement pendant la nuit, & l'on sait que la tension de la vessie est une des causes déterminantes des pollutions.

dotes qui se trouvent dans l'histoire des Sciences & des Arts. Il ne faut pas que, parce qu'elles ont pour objet une Nation entiere, nous y ajoutions plus de foi. On hasarde une plaisanterie, & personne ne s'attache à la détruire, parce qu'elle réjouit & qu'elle prête à la malignité.

Il en est du nitre, comme de l'opium & du camphre; tandis qu'on le conseille comme refrigérant, nous voyons des Nations qui s'en servent pour s'exciter à l'amour, ou du moins à la génération. Seneque attribue la fécondité des femmes de l'Egypte aux eaux du Nil. S'il faut en croire Pline, les femmes du bord de ce fleuve ont quelquefois sept enfans d'une couche. Théophraste, Libavius, & d'autres Auteurs, attribuent cette merveilleuse fécondité, aux particules nitreuses dissoutes dans les eaux du Nil.

Il résulte donc de ce que je viens d'avancer, qu'il n'y a pas absolument un remede qu'on puisse administrer avec la certitude de dompter l'amour, ou du moins, le penchant irrésistible qui nous porte vers la jouissance. C'est une affaire de tempérament que la Médecine ne peut affoiblir au point d'en être victorieuse; & dans les hommes qui paroissent dès leur enfance enclins au libertinage, il faut des efforts surnaturels pour adoucir les passions amoureuses. Les précautions qu'il y auroit à prendre en élevant la jeunesse, tiennent à de grands principes, qui

pourroient devenir dangereux dans les mains du peuple, & qui nuisant à l'accroissement & au développement de chaque individu, causeroient la dégénération de l'espece dans la postérité.

M. Tissot a vivement senti de quelle importance il seroit pour l'éducation, de trouver les moyens les plus sûrs & les moins dangereux, de préserver la jeunesse des violens desirs qui la portent à des excès, d'où naissent des maladies affreuses. Personne, je crois, n'est plus en état que cet habile Professeur de donner aux Nations (*a*) un traité sur cette matiere. M. Iselin, Secrétaire d'Etat à Basle, écrivit à M. Tissot pour l'exciter à ce travail. « Je ne doute pas, dit cet » homme respectable, dans sa lettre, je ne » doute pas qu'il n'y ait une diéte qui favo» rise particuliérement la continence; je crois » qu'un ouvrage qui nous l'enseigneroit, joint » à la description des maladies produites par » l'impureté, vaudroit les meilleurs traités » de morale sur cette matiere ». Il a sans doute bien raison, ajoute M. Tissot (*b*); rien ne seroit plus important que cette addition, au traité de l'Onanisme que desire M. Iselin; mais rien de plus difficile en la séparant des autres parties de l'éducation, non-

(*a*) Le succès des Ouvrages de M. Tissot, les traductions que l'on en a faites, chez plusieurs Nations, m'autorisent à parler ainsi.

(*a*) Voyez l'*Onanisme*, art. III. sect. X.

ſeulement médicinale, mais morale. Pour traiter cet article à part, ſi l'on vouloit le traiter bien, il faudroit établir un grand nombre de principes... Ainſi, il vaut mieux renvoyer ce traité à faire partie d'un plus conſidérable, ſur les moyens de former un bon tempérament, & de donner aux jeunes gens une ſanté ferme ; matiere qui, quoique traitée par d'habiles gens, n'eſt pas encore épuiſée, tant s'en faut, & ſur laquelle il y a une foule de choſe extrêmement importantantes à ajouter, auſſi bien que ſur les maladies de cet âge. Ainſi, malgre moi, ajoute M. TISSOT, je ne toucherai point ici cet article.

La terminaiſon du paſſage que l'on vient de citer, fait entrevoir que nous avons lieu d'attendre un nouvel ouvrage de M. TISSOT, concernant l'education phyſique, & les maladies des enfans. Puiſſe ce célebre Praticien, ne pas nous faire attendre loug-tems un ouvrage que la réputation de l'Auteur nous fait deſirer avec la plus vive impatience ! On y trouvera ſans doute les préceptes les plus ſages, qui ſortant des principes généraux, & de la réunion du phyſique au moral, donneront le meilleur plan d'éducation, relativement aux ſoins qu'il faut prendre pour prévenir les paſſions & ſur-tout l'amour.

L'oiſiveté, l'inaction, le trop long ſéjour au lit, un lit trop mol, une diéte ſucculente, aromatique, ſalée, vineuſe, les amis ſuſpects, les ouvrages licencieux, étant des

causes assez ordinaires de l'émotion du tempérament, on ne peut les éviter avec trop de soin.

Les exemples que nous avons sous les yeux, & ceux que nous a transmis l'histoire, suffisent pour prouver que les hommes oisifs & dans l'inaction, sont, je ne dis pas les plus robustes, mais les plus voluptueux des hommes. Or, c'est la force des individus qui établit celle des empires; & il est aisé de s'en convaincre en jettant un coup d'œil sur l'origine, l'accroissement & la décadence des Etats.

L'homme oisif doit avoir l'imagination plus vive en amour, que celui qui exerce son corps aux travaux. Le premier, appellant sans cesse le plaisir, le sollicite avec violence; ses desirs, qui à peine ont le tems d'éclore, veulent être satisfaits; mais tourné sans cesse vers la volupté, l'imagination a dissipé avant la jouissance, la source des délices que la Nature réserve à l'Amour. L'homme au contraire, qui fortifie son corps par l'exercice, connoît le plaisir dans toute son étendue, parce qu'il ne s'y livre qu'au moment où l'amour même le sollicite; au lieu que l'homme inactif, voulant sacrifier continuellement à la volupté, devient incapable d'en goûter toute l'ivresse. Les plaisirs du premier, sont à ceux du second en raison de sa force. Son corps est gras, mais il est mou, foible, languissant; au lieu que l'autre ayant moins de

graiſſe, eſt beaucoup plus muſculeux, a les membres plus ſolides, & doit par conſéquent porter avec aiſance un poids que celui dont la vie eſt ſans exercice ébranlera à peine. Les hommes qui languiſſent dans le repos & la molleſſe, ſont toujours dirigés vers le même objet, le plaiſir; mais la foibleſſe de leur conſtitution n'y pouvant ſuffire, ils s'en créent de factices, des plaiſirs qu'ils peuvent goûter par le ſecours de l'imagination; ainſi, leurs entretiens, leurs lectures, leurs alimens, tout en eux y eſt relatif. On peut donc aſſurer que de l'oiſiveté, naît le tempérament lubrique, puiſqu'elle fait naître les deſirs, & qu'elle met en uſage tous les moyens que ſuggerent l'imagination déréglée, dans un homme abandonné à la pareſſe (*a*).

On ſentira aiſément, que l'oiſiveté dans un homme qui peut ſe procurer tout le ſuperflu, que l'on appelle commodités de la vie, en deviendra d'autant plus dangereuſe pour la continence: ainſi, je ne dirai rien ici des cauſes que j'ai indiquées plus haut, comme portant l'homme à l'excès des plaiſirs. Il faut les éviter avec ſoin, & c'eſt en obſervant

(*a*) Pour faire voir combien les modifications que nous avons ajoutées à notre tempérament primitif y cauſent quelquefois de changement, j'obſerverai que l'indifférence pour le phyſique de l'amour, doit quelquefois ſon origine à l'oiſiveté. On a vu des femmes ſtériles devenir fécondes après s'être fait un devoir de s'exercer le corps par des travaux, des promenades proportionnées à leurs forces; mais je dois traiter cet objet en parlant des cauſes de la ſtérilité.

avec exactitude les loix de la diete, opposée à l'amour (*a*), qu'on parviendra, je ne dirai point à dompter entiérement les fougues d'un tempérament érotique, mais à en calmer les accès... La Nature animée, ne se prête à aucune violence; tout se fait avec ordre dans son sein; les hommes qui veulent hâter, retarder, ou même anéantir en eux ses opérations, sortent de la classe des êtres qu'elle protége.

CHAPITRE IV.

Des Aphrodisiaques, ou remedes qui excitent au physique de l'Amour.

J'AI fait voir, si je ne me trompe, le peu de confiance que l'on doit avoir dans les moyens employés pour ôter à l'homme, en quelque sorte, la sensation de son existence. Les substances dont je vais parler sont au moins aussi accréditées que les anti-aphrodisiaques, &

(*a*) Cette diéte consiste moins à user de certains alimens, qu'à se priver de ceux que j'ai indiqués en général. Ceux qui sont travaillés fortement par leur imagination pendant la nuit, doivent se dispenser de souper, ou du moins ne faire usage à ce repas que des viandes les moins succulentes, & d'alimens tirés des végétaux. On doit en proscrire le vin, les liqueurs, en un mot, tout ce qui peut donner pour le moment une certaine rigidité aux fibres, & par conséquent augmenter le mouvement des fluides. C'est augmenter le mal que de boire beaucoup avant que de se coucher, même des liqueurs rafraichissantes; on en a vu la raison ailleurs.

néanmoins si j'avois une confiance aveugle à accorder aux remedes de l'une de ces deux classes, ce seroit aux réfrigérans, parce qu'il est, selon moi, beaucoup plus facile d'anéantir que de créer, & qu'il y a cent moyens d'ôter à l'homme ses forces, mais tres-peu d'efficaces pour les lui restituer. Lorsque je dis qu'il est plus aisé d'anéantir que de créer, je n'entends pas que cette assertion soit générale : je sai que la création, ou plutôt la reproduction, le développement des êtres, coûte très-peu à la Nature, & que leur anéantissement absolu seroit peut-être ce qu'il y auroit de plus nouveau dans l'Univers. Il n'est question ici que de l'état accidentel de l'homme, soumis aux réfrigérans & aux aphrodisiaques. Si on le suppose d'un tempérament porté à l'amour, on pourra interrompre par l'usage des narcotiques violens, la secrétion de la liqueur séminale ; [on a vu plus haut ce qui en résulteroit, & dans ma supposition, je fais abstraction de la santé, & même de la vie.] Il me suffit de démontrer qu'il est possible d'anéantir, ou du moins de rendre sans action, les germes de fécondité qui sont en nous. Il n'en est pas de même de la possibilité de multiplier ces germes ; on ne peut pas dire que l'opium, par exemple, porte dans notre substance une partie des mollécules qui doivent concourir à la génération ; il ne peut donc augmenter les germes contenus dans nos vaisseaux, ainsi que je l'examinerai ail-

leurs. C'eſt aux alimens à réparer nos forces, & à introduire peu à peu dans nous des germes de fécondité, qui doivent ſubir beaucoup de préparation avant que d'être prolifiques. Enfin, les moyens d'affoiblir agiſſent promptement, & ceux qu'on emploie pour fortifier, agiſſent avec une lenteur qui manifeſte aſſez les difficultés qu'ils éprouvent.

Si je tâche de diminuer la trop grande confiance que l'on a aux moyens d'exciter à l'amour, c'eſt moins, & on le verra par la ſuite, pour chagriner des époux impuiſſans ou ſtériles, que pour détromper les jeunes gens qui conſument leurs beaux jours dans l'excès des plaiſirs, ſous prétexte que l'art leur reſtituera les forces qu'ils ont prodiguées à la débauche, lorſque le feu qu'allume la Nature ſera éteint pour eux.

On verra dans le chapitre qui traite de la *Puberté*, & dans celui des influences du mariage ſur la ſanté, de quelle utilité eſt cette liqueur ſéminale dans l'économie animale, & que des maladies affreuſes ſont les ſuites funeſtes de la débauche. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit ailleurs; & pour me renfermer dans mon objet, j'examinerai s'il eſt poſſible d'ajouter foi aux obſervations qui ſemblent prouver les vertus ſurnaturelles de quelques remedes donnés comme aphrodiſiaques.

Que l'on conſidere la ſemence ſous tel point de vue que l'on veut; que cette liqueur

contienne toutes les parties du fœtus sous le nom de molécules organiques, ou qu'elle soit seulement destinée à féconder l'œuf de la femme, il sera toujours vrai, que, même dans ce dernier cas, la semence est un fluide impregné d'esprits vivifians, consideré par HIPPOCRATE comme la partie la plus importante de nos humeurs. On verra ailleurs que les Philosophes ont regardé cette liqueur comme la partie la plus pure, la plus perfectionnée de nos alimens, la fleur du sang, une portion du cerveau, une parcelle de l'ame & du corps, suivant EPICURE, &c. Croira-t-on, après l'accord des Médecins de tous les siecles, à regarder ainsi la liqueur prolifique, croira-t-on, dis-je, qu'elle se trouvera en quantité prodigieuse dans un homme, parce qu'il aura fait usage de quelque recette imaginée par l'impuissance de jouir, & accréditée par le charlatanisme? Si l'on se rappelle un instant, que tout ce qui sert à l'accroissement des corps, à la réparation des pertes qu'ils font continuellement; en un mot, que ce qui entretient notre existence est extrait des alimens (*a*), on sentira qu'un homme qui en prend beaucoup sera plus vigoureux qu'un autre, si les digestions se font avec facilité, & si les glandes qui doivent séparer du chyle les humeurs

(*a*) Je ne parle ici que de l'existence purement matérielle, de l'existence qui nous est commune avec tous les animaux.

essentielles

eſſentielles à la vie ſont en bon état. Mais ce qui ne paroîtra guere poſſible à l'homme inſtruit, c'eſt qu'indépendamment des alimens, il y ait certains remédes capables de faire un HERCULE d'un ADONIS ; qu'il ſe trouve dans la médecine des moyens de porter dans la maſſe des humeurs, une abondance extraordinaire de ces précieux germes de fécondité. Quand cela ſeroit, tout ne ſeroit pas fini pour remplir les vues du Voluptueux, il faudroit encore que les organes deſtinés à ſéparer cette humeur, puſſent ſuffire à des ſecrétions auſſi abondantes ; il faudroit encore que les eſprits, qui donnent le mouvement aux muſcles ſans leſquels la jouiſſance ne peut avoir lieu, tinſſent toujours les muſcles érecteurs, les muſcles éjaculateurs en action..... On me répondra peut-être que l'eſpece de fievre, de tranſport qu'occaſionnent les aphrodiſiaques ſuffit pour remplir ces conditions.... Je n'ai rien à objecter à cette réponſe ; nous ſommes hors de la Nature, je dois traiter mon objet ſans trop m'écarter d'elle ; j'ai à parler de la jouiſſance qu'elle avoue, & ne dois pas entrer dans des détails ſur les convulſions & ſur l'épilepſie (*a*).

(*a*) Les jouiſſances forcées & exceſſives ſont voiſines de cette cruelle maladie, & elle n'en eſt que trop ſouvent la ſuite. Un remede prétendu aphrodiſiaque monte l'imagination de l'homme qui en a fait uſage ; il s'excite, il multiplie ſes geſtes, ſes efforts, pour me ſervir des expreſſions d'un célébre

L'Auteur du *Tableau de l'Amour conjugal* a parlé avec assez d'étendue des remedes qui excitent l'homme à embrasser ardemment une femme (*a*). L'article qu'il a destiné pour cette matiere, devient, malgré les protestations préliminaires de l'Auteur, un poison pour la jeunesse. On a plusieurs observations d'hommes qui ont essayé, ou sur eux, ou sur d'autres, de suivre les avis que donne VENETTE pour s'exciter à l'amour, & sans qu'il en soit résulté rien qui ait satisfait leurs desirs : des maladies graves en ont été les suites funestes. On sent donc qu'il est de la derniere importance de détruire des idées aussi dangereuses.

Venette parle du *scinc-marin*, qu'il appelle petit *crocodille terrestre*, & dit que la chair d'autour de ses reins mise en poudre, & bue dans du vin doux, du poids d'un écu d'or, fait des merveilles pour exciter un homme à l'Amour; aussi, continue-t-il, l'a-t-on fait entrer dans la composition qui irrite nos parties secrettes, & qui fait aimer éperdument. Il dit encore que nous ne connoissons presque pas en France cet animal. Mais VENETTE se trompe ; les paysans d'Egypte portent de ces lézards au Caire; d'où, par Alexandrie, on les transporte à Venise & à

Naturaliste, sans multiplier ses plaisirs ; mais les suites en sont funestes, comme on le verra ailleurs.

(*a*) 2e. Partie, chapitre V, art. 4.

Marſeille, pour les diſperſer dans toutes les pharmacopées de l'Europe. Ce lézard, en Egypte & en Arabie, ſe nourrit de plantes aromatiques. Les Arabes s'en ſervent pour s'exciter à l'Amour, & c'eſt un ſecret que les Egyptiens ne négligent pas, mais, ſelon les *Actes d'Upſal*, (année 1750) que les Européens mépriſent. Cette indifférence des Européens pour un moyen que l'on aſſure capable de tant multiplier les plaiſirs, ne me donne pas une grande idée de ſon efficacité ; ou bien les Arabes ne deviennent ſi redoutables en Amour, après avoir uſé du *ſcinc*, que parce qu'il les met dans un état approchant de la manie, & alors les Européens en peuvent rejetter l'uſage par cette raiſon. Quoi qu'il en ſoit, on nous parle du *ſcinc* comme capable de réſiſter au venin, & d'augmenter la ſemence, mais les Auteurs ne ſont pas d'accord ſur la partie de cet animal dont il faut faire uſage.

Venette, comme nous avons dit, recommande la chair qui eſt autour des reins, & en cela il a ſuivi Dioscoride ; Galien dit, au contraire, que ce ſont les reins même dont il faut faire uſage ; Pline veut qu'on emploie la dépouille & les pattes ; M. Lemeri dit, que pluſieurs préferent les reins des *ſcincs* à tout le reſte du corps, mais qu'ils ſont également bons par-tout. Il en fixe la doſe au poids d'une dragme (24 grains, ce qui eſt beaucoup plus ſage que

celle que preſcrit VENETTE.) Toutes ces variétés en un point ſur lequel il ſeroit ſi facile de s'accorder, doivent néceſſairement faire naître des doutes ſur les vertus du *ſcinc*; & malgré les égards que l'on doit aux anciens, on peut croire que les merveilles qu'ils ont avancées ſur ce lézard, ſe réduiſent à peu de choſe. Je crois qu'il vaut mieux le regarder comme un remède contre lequel on doit être en garde (*a*), que d'en faire uſage dans l'eſpérance de multiplier nos plaiſirs.

Le *chervi*, plante potagère dont les racines ſont d'un uſage commun dans les cuiſines, paſſe auſſi pour capable d'exciter à l'Amour. Les hiſtoriens aſſurent que TIBERE, le plus laſcif des Empereurs, en exigeoit des Allemands une certaine quantité en forme de tribut, pour ſe rendre vigoureux avec ſes femmes; & VENETTE rapporte, d'après le récit des matelots qui viennent du ſeptentrion, qu'en Suède, les femmes en font prendre à leurs maris, quand elles les trouvent trop lâches à l'action de l'Amour.

Si la racine du chervi n'eſt pas un puiſ-

(*a*) Sa qualité anti-vénéneuſe l'a fait entrer dans le fameux *Mithridate*; & ſa vertu aphrodiſiaque dans l'électuaire *Diaſatyrion*: mais les Médecins éclairés ſavent juſqu'à quel point on doit donner ſa confiance à ces fameuſes recettes tant vantées par les anciens. MATHIOLE dit même qu'il eſt dangereux de ſe ſervir d'une eſpece de ſcinc que l'on trouve aux environs de Veniſe, & que l'on emploie au défaut de ceux que l'on nous apporte d'Egypte.

ſant aphrodiſiaque, elle eſt néanmoins propre à exciter à l'Amour, ainſi que tous les autres alimens flatueux ; & c'eſt par cette derniere qualité qu'elle peut quelquefois nuire à l'économie animale, ſi on en uſe avec excès. Il faut donc néceſſairement beaucoup rabattre de la confiance qu'avoient les anciens dans le chervi, pour exciter abondamment la liqueur prolifique ; ſans cela, cette plante n'auroit pas été recommandée par Boerhaave comme ſalutaire dans la *phthiſie*, la conſomption, & toutes les maladies de la poitrine, dont on ſait que la cure ne s'accorde pas avec l'idée & les deſirs de la jouiſſance (*a*).

C'eſt ſur la plante nommée *ſatyrion*, dont les Botaniſtes ont diſtingué quatorze eſpèces qu'ils ont nommées *orchis*, que ceux qui ont beſoin de remèdes aphrodiſiaques fondent leur eſpérance. En effet, de quels ſecours ne devient pas une plante qui peut occaſionner des prodiges, ſi l'on en croit ſes apologiſtes ? On ſe rappelle cet Indien dont j'ai parlé, qui avoua que par le moyen d'une plante dont il étoit le porteur, & qu'Androphile Roi des Indes envoyoit à Antiochus, il avoit eu aſſez de vigueur pour

(*a*) M. Lémeri, dans ſon *Traité des Drogues*, donne la racine du chervi comme vulnéraire, apéritive, & capable d'exciter la ſemence : il ne dit rien de cette derniere qualité dans ſon *Traité des Alimens*, à l'article où il eſt queſtion de cette plante.

fournir à soixante & dix embrassemens (*a*).

Cette plante qu'on a nommé l'*herbe de Théophraste*, a beaucoup embarrassé les Botanistes anciens & modernes, & enfin plusieurs d'entr'eux ont cru que ce ne pouvoit être qu'une espèce d'*orchis*. MATTHIOLE paroît en convenir; mais comme il a observé que les personnes qui usoient de la racine du *satyrion* ne paroissoient pas beaucoup plus *émues à luxure*, il conclut que nous avons perdu le vrai satyrion des anciens. Une autre raison qu'allégue ce Commentateur du peu d'efficacité du satyrion, (& cette raison paroîtra bien ridicule), c'est, dit-il, que cela peut arriver par l'ignorance des Médecins qui ordonnent toutes les deux racines ensemble, l'une corrompant la vertu de l'autre. Quoi qu'il en soit, nos Botanistes qui dans les vertus attribuées aux plantes se copient les uns les autres, recommandent presque tous l'usage du satyrion pour exciter à l'Amour. Quelques-uns prétendent que toutes les espèces sont également bonnes pour remplir leur objet; d'autres conseillent de s'attacher particulièrement aux espèces

(*a*) Au rapport de THÉOPHRASTE, cette herbe avoit une *grandissime vertu d'échauffer à paillardise* : car non-seulement l'on en mangeoit; mais si l'on en faisoit une application aux parties génitales, *on accomplissoit l'acte vénérien douze fois..... Autant de fois que l'on vouloit*, &c. Quant aux femmes, si elles en mangeoient, *encore plus chaudes devenoient que les hommes*, &c. Voyez MATTHIOLE, sur DIOSCORIDE, Liv. III. Chap. CXXVII.

qui ſont les plus bulbeuſes ; enfin, parmi celles-ci, on recommande le *ſatyrion mâle à feuilles étroites* (*a*) & le *ſatyrion à larges feuilles* (*b*).

Les Turcs ont auſſi leur *ſatyrion* (*c*), qui croît ſur les montagnes de Burſia, près de Conſtantinople, & dont ils font uſage pour réparer leurs forces & ſe provoquer à l'acte vénérien. C'eſt ſur-tout de l'orchis accrédité en France depuis environ dix ans, ſous le nom de *ſalop* ou *ſalep* (*d*), que les Turcs & les Perſans font la plus grande conſommation. Cette plante croît ſur les confins de la Perſe & de la Chine ; on prépare ſa racine en la faiſant ſécher au ſoleil après lui avoir fait ſubir l'ébullition ; après cette préparation, elle a perdu ſa peau & eſt devenue tranſparente : c'eſt ainſi que les Orientaux la gardent pour s'en ſervir & pour en faire un objet de commerce. Lorſque les racines du ſalop ſont ainſi préparées, on peut les réduire en poudre auſſi fine que l'on veut : on en fait une bouillie efficace pour réparer

(*a*) *Teſticule de chien.* Cette eſpece eſt le ſatyrion commun des herboriſtes, qu'on trouve aiſément dans les boſquets & les prés. Sa racine eſt compoſée de deux tubercules arrondis, charnus, gros comme des noix muſcades, dont l'un eſt plein & dur, l'autre ridé & fongueux ; &c.

(*b*) *Grand teſticule de chien.* Les bulbes de cet orchis ſont plus gros que dans le précédent. On le trouve dans les environs de Paris & dans beaucoup d'autres lieux.

(*c*) *Orchis fœmina procerior, majore floro.* TOURNEFORT.

(*d*) *Salem Turcarum.*

les forces perdues, ou par une maladie, ou par un grand âge. Les Chinois & les Perses, dit ALBERT SEBA, font un très-grand cas de cette racine, à laquelle ils attribuent la vertu aphrodisiaque : ils lui reconnoissent encore d'autres vertus confirmées par l'expérience ; c'est pourquoi lorsqu'ils entreprennent un long voyage, ils en portent toujours avec eux comme un médicament spécifique contre toutes sortes de maladies & de langueurs (*a*), il faut croire que c'est avec cet orchis que l'on compose une liqueur gluante, en usage dans les cabarets de Perse, & qui, au rapport de VENETTE, échauffe beaucoup. Le salop, que l'on administre en France aux malades, est le même que celui de Perse ; & s'il ne répond pas, comme aphrodisiaque, aux qualités qu'on lui attribue dans les pays chauds, il faut convenir, ou que ces racines perdent pendant le transport presque toute leur vertu, ou, ce qui me paroît plus probable, que les voyageurs nous en imposent souvent. Je ne regarde pas néanmoins la racine du salop comme inutile, lorsqu'il s'agit de réparer les forces : on sait qu'elle convient aux phtysiques, & qu'elle peut être d'un grand secours dans les dyssenteries, les coliques bilieuses, &c. mais il y a loin delà à une plante capable de faire opérer des pro-

(*a*) V. *le Journal de Médecine*, tom. XI. pag. 264.

diges en Amour, tel qu'on nous annonce le ſatyrion.

Pour détruire le préjugé général qu'on a ſur les orchis ou ſatyrions, il ſuffira de remonter à ſon origine. VENETTE dit, que cette plante (le ſatyrion) doit ſon nom à ſes effets; elle nous rend, dit-il, ſemblables à des ſatyres, & voilà d'où elle tient ſon nom. M. LEMERI dit que le nom d'orchis vient du Grec & ſignifie *appeto*, (je deſire), parce que l'uſage de la racine de cette plante excite les deſirs lubriques. Il s'enſuivroit de ces étymologies, que le teſticule de chien fut employé d'abord, & qu'enſuite on lui donna un nom analogue à ſes vertus; mais voici une autorité qui réfute ce ſentiment. M. CHOMEL, que j'ai déja cité en parlant de l'*agnus-caſtus*, prétend que l'orchis eſt une de ces plantes dont on a conjecturé, dans des temps de ténèbres, les propriétés ſur la figure extérieure de leurs parties; parce que la racine de cette plante, dit-il, reſſemble aux teſticules, on a jugé qu'elle pourroit être utile à la génération. Si (*a*) cet Académicien a quelque confiance au fameux électuaire *de ſatyrio*, qu'on donne pour réveiller les eſprits & rétablir les forces épuiſées, il ne la doit pas à l'orchis; les ingrédiens âcres, dit-il, comme la ſemence de roquette, le poivre, le gingembre, les aro-

(*a*) *Hiſtoire des plantes uſuelles, tom. premier.*

mates spiritueux, &c. qui forment cette composition, en font plutôt la vertu, que les racines de la plante dont il s'agit (*a*).

Après avoir regardé comme fabuleuses les propriétés surnaturelles de l'orchis, on me dispensera d'entrer dans aucun détail sur les autres plantes auxquelles on attribue les mêmes vertus. Ces plantes sont toutes exotiques; & la plûpart des Auteurs ne s'accordent ni sur leur nom, ni dans les descriptions qu'ils en donnent. Si on veut se donner la peine de débrouiller ce cahos, on verra que ces plantes sont presque toutes des poisons auxquels quelques nations ont su s'accoutumer; & que s'il résulte de leur usage une plus grande force pour les plaisirs de l'Amour, on la doit à l'espèce d'ivresse & de folie que ces plaisirs procurent à ceux qui en font usage, comme nous le verrons en parlant de l'opium.

« Le *borax* raffiné, est, dit Venette, au » nombre des remèdes qui excitent puissamment à l'Amour. Il est une espèce de » sel, dont usent aujourd'hui nos Orfévres, » pour faire fondre plus aisément l'or qu'ils

(*a*) Themison rapporte que plusieurs personnes moururent en Crète d'un *Satyriasis*, qui avoit pour cause un mauvais régime & un usage trop fréquent du *Satyrion*. On voit par cette observation que l'électuaire *de satyrio* peut devenir dangereux, non pas par l'orchis, mais à cause des autres drogues qui entrent dans sa composition, & qui sont capables d'enflammer le sang, en lui communiquant trop d'activité.

» mettent en œuvre. Il pénètre toutes les » parties de notre corps, il en ouvre tous » les vaisseaux, & par la ténuité de la subs» tance, il conduit aux parties génitales tout » ce qui est capable en nous de servir de » matière à la semence. Il a tant de vertu, » ainsi que l'expérience me l'a souvent fait » connoître, continue VENETTE, que si l'on » en donne à une femme qui ne peut accou» cher, un ou deux scrupules dans quelque » liqueur convenable, l'on en verra bientôt » les effets surprenans. Il se porte d'abord » aux parties naturelles, & y produit tout » ce que l'on peut attendre d'un remède » qui a été tenu fort long-tems pour un » secret. On ne doit donc pas appréhender » d'en user par la bouche, continue notre » Auteur. L'usage n'en est point dangereux; » & si quelques Médecins ont écrit qu'il étoit » un poison, ils ont confondu la *chrysocolle* » des Grecs avec le *borax* des Arabes, l'un » & l'autre servant à faire fondre l'or plus » aisément..... Si des Médecins (*a*) s'en sont » heureusement servis dans les maladies des » femmes, nous ne devons point en avoir » de l'horreur; & si MERCURIAL nous assure » qu'il agit si puissamment pour les parties » naturelles de l'un & de l'autre sexe, qu'il » jette même les hommes dans le *priapisme*,

(*a*) FALLOPE, DELOBEL, RODRIGUEZ A CASTRO, & MERCURIAL.

» si l'on en use avec excès, nous pouvons *hardiment* nous en servir avec modération ».

J'ai donné en entier ce passage, afin qu'on juge mieux qu'il étoit nécessaire de le réfuter.

On n'est pas d'accord sur l'origine du borax: quelques personnes ont cru que cette substance qui ressemble à l'alun, n'étoit qu'une production de l'art; d'autres ont pensé que nous devions ce sel à la Nature: quoi qu'il en soit, on l'apporte des Indes Orientales en Europe; il a alors besoin d'une légère purification que lui donnent les Hollandois & les Vénitiens. On le distribue ensuite dans toutes les parties de l'Europe (*a*).

On a été très-long-tems à travailler sur le borax, & par conséquent il n'y avoit guères que des hommes hardis qui pussent l'employer intérieurement. Il (*b*) y avoit un

(*a*) On prétend que cette purification est un secret que possèdent les Vénitiens & les Hollandois exclusivement; mais M. GEOFFROY, dans un mémoire sur le Borax, observe que sa purification n'est pas un secret propre aux Hollandois, puisque, dit cet habile Chymiste, il y a un particulier dans le Faubourg St. Antoine, [à Paris], qui a raffiné le borax, & qui en a livré aux marchands d'aussi beau & d'aussi pur que celui de Hollande. Cette citation peut paroître étrangere à mon objet; mais ayant vu, sur-tout dans plusieurs ouvrages modernes, que les Hollandois possédoient seuls la maniere de perfectionner le borax, j'ai cru devoir rappeller ce passage de M. GEOFFROY: Il est onéreux pour le commerce en général, d'être persuadé que telle ou telle Nation est propriétaire d'un secret qui n'en est plus un.

(*b*) Les Chymistes ont été long-tems dans l'indolence au sujet du borax; ils l'employoient dans leurs opérations, sans

préjugé assez fort contre cette substance que plusieurs confondoient avec la *chrysocolle* des anciens, que l'on tiroit des mines de cuivre, & qui passoit pour un poison. Or, un homme qui fait le dangereux voyage de l'Egypte, pour aller voir des pyramides, ne manque pas de raconter des merveilles qu'il n'a pas vues; il en est de même de celui qui affronte un remède que l'on ne connoît pas encore. Tout devient merveilleux alors, & ceux qui prirent le borax, crurent apparemment n'avoir rien de mieux à dire sur ses vertus, que la faculté si recherchée dans tous les tems de multiplier les plaisirs amoureux.

En examinant avec attention les différens procédés des Chymistes modernes, pour découvrir la nature du borax, on ne peut pas décider hardiment sur ses vertus. Je ne rapporterai pas ici ce qu'ont dit d'habiles Chymistes (*a*) du sel sédatif découvert par M. HOMBERG en travaillant sur le borax. Un

même avoir étudié sa nature, & ce n'est que depuis que l'on s'est appliqué à soumettre cette substance aux épreuves chymiques. Il ne faut pas appliquer à notre borax, ce que PLINE, DIOSCORIDE, AVICENNES, ARISTOTE & d'autres en ont dit. Aux descriptions que nous ont laissées ces Auteurs, on reconnoît la *Chrysocole* des anciens, & quelquefois le *natron* des Egyptiens : suivant une ancienne composition de MYREPSUS, Auteur Grec, le borax est une pierre; le borax d'ARISTOTE étoit un excellent remède pour les yeux; ALBERT-LE-GRAND nomme borax une pierre que l'on trouve, dit-il, dans la tête du crapeau, &c.

(*a*) MM. LEMERY, ROUELLE, BOURDELIN & BARON,

fait connu des Médecins, c'eſt que le ſel volatil narcotique du vitriol, ou ſel ſédatif de M. HOMBERG, dont on a tant vanté la vertu calmante, ne remplit pas bien exactement les vues que l'on a dans les maladies pour leſquelles il eſt recommandé. Il en eſt de même du borax, d'où le ſel d'HOMBERG eſt tiré; on trouve ſes vertus décrites, amplifiées, dans tous les ouvrages où il eſt queſtion de cette ſubſtance, & les bons Praticiens ne paroiſſent pas en faire un grand cas. Il eſt vrai qu'on l'ordonne quelquefois pour faciliter l'expulſion du fœtus, mais les aiguillons du borax ne paroiſſent point aſſez forts pour procurer un ſecours prompt dans un accouchement laborieux, à moins qu'on ne les reléve par quelques autres ingrédiens plus énergiques (*a*).

Puiſque le borax jouit, par l'enthouſiaſme de quelques Auteurs, d'une réputation qui lui eſt refuſée par l'expérience, il eſt donc inutile de tant exalter ſes vertus merveilleuſes en Amour. Si quelques hommes ont été atteints du priapiſme pour en avoir fait uſage, c'eſt qu'ils s'en étoient ſervis préparé avec des ſubſtances âcres, échauffantes, qui

(*a*) On peut dire que le borax ne fait guere plus dans la fameuſe poudre emmenagogue de FULLER, & dans celle de MYNSICHT, que le ſatyrion dans l'électuaire *de ſatyrio*. Ces poudres ſont aiguiſées avec la mirrhe, le ſafran, l'huile de canelle, la ſabine, &c. comme l'électuaire de *ſatyrio* l'eſt par les ſubſtances dont nous avons parlé plus haut.

avoient occaſionné cet accident. Des Auteurs prétendent que quelques grains de borax pris dans un œuf poché, ſuffiſent pour rendre un homme robuſte dans les plaiſirs. Cette obſervation ſuffiroit pour prouver la vertu du borax ſi recommandé par VENETTE ; mais l'expérience, car c'eſt ici où elle doit ſervir de guide, prouve qu'à la vérité, cette ſubſtance agit dans les hommes qui n'ont beſoin que d'un œuf poché pour être excités à l'Amour ; mais qu'elle laiſſe dans leur engourdiſſement ordinaire ceux que les alimens chauds ou venteux ne peuvent émouvoir.

On a beaucoup parlé des *mouches cantharides* comme d'un puiſſant aphrodiſiaque, & quelques hommes, en voulant en faire uſage, ont reconnu combien ces inſectes ſont un poiſon corroſif & redoutable. Il porte ſes effets à la veſſie, & y cauſe des ravages affreux : il n'eſt donc pas étonnant que ce poiſon, lorſqu'il commence à opérer, excite, par ſes pointes redoutables, une irritation violente dans les parties de la génération, Mais il ne faut pas le regarder comme portant l'homme aux plaiſirs, & lui fourniſſant les moyens inépuiſables d'y ſacrifier. VENETTE dit, que les mouches cantharides ont tant de pouvoir ſur la veſſie, & ſur les parties génitales de l'un & l'autre ſexe, que ſi l'on en prend deux ou trois grains, l'on en reſſent de telles *ardeurs*, que l'on en eſt enſuite malade. Il donne

l'observation d'un de ses amis, qui mangea, le soir de ses noces, d'une pâte de poire dans laquelle son rival avoit mis des cantharides. La nuit étant venue, le marié caressa tellement sa femme, qu'elle en fut incommodée; mais ses délices, continue notre Auteur, se changèrent bientôt en tristesse, lorsque cet homme, vers le milieu de la nuit, se sentant extrêmement échauffé, avec une grande difficulté d'uriner, s'apperçut qu'il rendoit du sang par la verge.... Ce malade, malgré tous les soins que l'on eut de lui, ne put guérir qu'avec bien de la peine.

Nous n'examinerons pas ici si le venin de la cantharide a son siége dans la tête, dans les pattes, ou s'il réside dans toutes les parties de l'animal; nous n'examinerons pas non plus, comment & pourquoi il affecte la membrane de la vessie, de préférence à celles qu'il rencontre avant de parvenir à cette membrane : le tems que je mettrois à ces discussions sera mieux employé à donner quelques observations capables de convaincre mes Lecteurs, que la cantharide est un poison qui doit être entièrement proscrit des médicamens internes (*a*).

(*a*) La *Pharmacopée* de Paris a banni de son recueil l'usage des cantharides prises intérieurement, & un ancien réglement de police défend aux apothicaires d'en vendre à qui que ce soit, à moins qu'ils ne connoissent bien l'acheteur, & qu'ils ne soient sûrs que c'est pour employer ces mouches extérieurement.

On

On lit dans les œuvres d'Ambroise Paré, qu'une courtisanne ayant invité un jeune homme à souper, lui présenta des ragoûts qu'on avoit saupoudrés avec de la poudre de cantharides, & que ce malheureux fut attaqué d'un priapisme, & d'une perte de sang par l'anus, qui lui causa la mort malgré tous les remèdes qu'on lui donna.

Les Ephémérides d'Allemagne nous disent, qu'un Charlatan, ayant donné à un homme de distinction, des cantharides, comme un remède propre pour exciter à l'Amour, ce remède mit au tombeau celui qui l'avoit pris, onze jours après qu'il en eût fait usage, & après avoir souffert des douleurs longues & cruelles.

Une personne, pour avoir pris du tabac dans lequel on avoit mis un peu de la poudre de cantharides, fut sur le champ attaqué d'un mal de tête violent, & d'un pissement de sang très-dangereux.

Wedelius dit avoir connu un homme, qui, ayant pris, pour s'exciter à l'Amour, une infusion de cantharides dans du chocolat, fut attaqué d'une dysurie insupportable, & d'une ardeur violente dans la verge, dont il ne put guérir qu'en buvant beaucoup de lait nouveau.

Un Médecin, voulant éprouver l'effet d'un électuaire aphrodisiaque, dans lequel il entroit des cantharides, en prit la grosseur d'une châtaigne. Il paya cher sa curiosité.

Des accidens affreux le conduisirent aux portes du tombeau; il ne se rétablit que par l'usage qu'il fit des remèdes indiqués en pareil cas, & qui malheureusement ne réussissent pas toujours (*a*).

Il est aisé de voir par ces observations, que l'usage intérieur des cantharides doit être entièrement proscrit de la Médecine, & avec beaucoup plus de raison, des formules populaires dictées par l'ignorance, la témérité, & accréditées par l'imposture. On citeroit en vain l'autorité de quelques anciens qui employoient intérieurement les cantharides; la plûpart ont été très-prudens sur leur usage même extérieur: & ARETÉE, le premier qui ait appliqué des cantharides sur la peau de la tête comme vessicatoire, ordonnoit au malade de prendre du lait pendant trois jours avant l'application du topique, afin de prévenir le dommage qu'il pourroit causer à la vessie. On (*b*) sait qu'il n'est pas nécessaire de donner les cantharides intérieurement pour qu'elles affectent cette partie délicate, l'application en forme de

(*a*) *Dictionnaire de Médecine* art. *Cantharide*. Suite de la *matiere médicale*. Vol. 1. &c.

(*b*) AXETÉE applipuoir les cantharides pour guérir l'épilepsie, ainsi il pouvoit prendre son son tems & préparer ses malades. Ces précautions ne peuvent pas être mise en usage aujourd'hui à chaque application, qui se fait très-communément daus les maladies aigues, comme dans certaines fievres malignes, dans l'apoplexie, la léthargie, où le succès du remede dépend presque toujours de la célérité avec laquelle on l'emploie.

veſſicatoires a ſouvent ſuffi pour exciter des accidens graves; & les Médecins ſavent les précautions qu'ils sont obligés de prendre pour les prévenir ou les calmer (*a*).

On a recommandé auſſi l'uſage de la chair de *Lion* pour exciter à l'Amour; VENETTE n'a aucune confiance en cet aphrodiſiaque, parce que l'expérience, dit-il, a fait connoître que cette chair étoit ennemie des hommes; un Médecin, ajoute-t-il, en ayant donné trois gros au CALIFO VATICUS, pour l'exciter à aimer, il le tua, au lieu de le guérir. Après ce que j'ai dit plus haut, on ne me ſoupçonnera pas d'attribuer à la chair de Lion, la vertu de préparer un homme à la jouiſſance exceſſive des plaiſirs, mais je ne la crois pas non plus aſſez pernicieuſe pour devenir un poiſon lorſqu'elle eſt employée comme aliment. Elle eſt d'un goût déſagréable & fort. Malgré cela, les Négres & les Indiens, qui ne la trouvent pas mauvaiſe, en font uſage lorſqu'ils peuvent s'en procurer, ſans qu'il en paroiſſe réſulter au-

(*a*) Les remedes capables de réprimer la violence des cantharides, lorſqu'on a eu le malheur d'en uſer intérieurement, ou même que leur application a des ſuites fâcheuſes, ſont les huiles d'olives & d'amandes douces, ou le lait pris en grande abondance; on y joint encore les émulſions faites avec les amandes douces, les ſemences froides, & le ſyrop de diacode, ou une ptiſanne faite avec la racine de guimauve & la graine de lin; les injections adouciſſantes dans la veſſie, le demi-bain d'eau tiede, ſont encore propres à envelopper, à adoucir, à émouvoir le ſel cauſtique des canthatides.

cun accident. On (*a*) lui attribue, au contraire, la vertu de fortifier le cerveau, & de dissiper les vapeurs. Il (*b*) ne faut donc pas croire que trois gros de cette chair aient pu faire mourir ce VATICUS, si le Médecins qui la lui avoit fait prendre, n'y eût mêlé quelqu'autre ingrédient capable d'occasionner une suite aussi funeste.

Il est peu d'animal qui ait joui d'une aussi grande réputation que le *Cerf* dans la matière médicale, puisque si l'on en croit quelques Auteurs, ce quadrupède est une médecine, un préservatif universel. PLINE (*c*) observe que le Cerf n'est jamais attaqué de la fièvre. Aussi, l'usage de la chair de Cerf prévient il cette maladie. Je connois, dit ce Naturaliste, des Princesses qui ont vécu long-tems, sans être jamais attaquées de la fièvre, par l'usage journalier qu'elles faisoient de la chair de Cerf à leurs repas. (*d*) Presque tous les anciens ont regardé les parties du Cerf comme efficaces contre le venin; les modernes en ont excepté la queue,

---

(*a*) Voyez *Histoire Naturelle* de M. DE BUFFON, tom XVIII de l'in-12.

(*b*) Voyez le *Dictionnaire des Animaux*, à l'article *Lion. L'Histoire Naturelle des Animaux*, par M. ARNAUD DE NOBLEVILLE, &c. tom. V. *Les Voyages* de LABAT, &c.

(*c*) Liv. VIII. chap. 32.

(*d*) PLINE observe que, pour qu'elle fasse cet effet, il est nécessaire que l'animal n'ait été tué que par une seule blessure. Plusieurs Auteurs ont fait voir l'absurdité de PLINE à ce sujet.

qui eſt ſelon eux un poiſon aſſez violent. CARDAN aſſure que les larmes épaiſſies du Cerf ſont un préſervatif efficace, ſi on les porte ſur ſoi. AGRICOLA dit la même choſe des dents de l'animal. Et un Philoſophe de la ſecte de PLATON (*a*) aſſure qu'il ſuffit de ſe couvrir de la peau de Cerf, pour n'avoir rien à redouter d'aucune eſpèce de poiſons. On ſait les vertus miraculeuſes attribués à ce qu'on nomme improprement, *os de cœur de Cerf*: on ſait auſſi que cette ſubſtance cartilagineuſe eſt recommandée dans les maladies du cœur. On ne ſera pas ſurpris actuellement, lorſque je dirai qu'on attribue au *penis* du Cerf la vertu de fournir à l'homme en abondance la liqueur précieuſe, ſource de ſes plaiſirs amoureux. Il n'eſt pas de mon objet de parcourir toutes les parties du Cerf recommandées pour la cure des maladies, examinons ſeulement ſur quoi ſont fondées les vertus que l'on attribue à quelques-unes de ſes parties relativement à l'Amour.

XENOPHON nous dit que ſi l'on oint les teſticules & les parties naturelles de l'homme avec la poudre de queue de Cerf calcinée & broyée avec du vin, l'on excite en lui les deſirs amoureux, que l'on peut calmer, s'il ſont exceſſifs, en oignant ces mêmes

(*a*) *Sextus.*

parties avec de l'huile. On a recommandé cet aphrodisiaque depuis XENOPHON, & il y a apparence qu'il n'est guère en réputation aujourd'hui, parce qu'on en a reconnu le peu d'efficacité. Je crois découvrir la raison qui a fait regarder la queue du Cerf comme un stimulant fameux par les anciens. On a cru long-tems, (c'est-à-dire, jusqu'à ce que la zootomie ou dissection des animaux ait éclairé la physique), que la queue du Cerf étoit le réceptacle de la bile ; que l'abondance, l'âcreté de cette liqueur causoit la lubricité ; & que le Cerf étant transporté par une fureur érotique pendant le *rut*, il étoit le plus lubrique des animaux ; donc la bile de ce quadrupède, appliquée sur les parties naturelles d'un autre animal, devoit irriter ces parties. Ce raisonnement tombe de lui-même aujourd'hui, parce que l'on sait, qu'à la vérité, le Cerf est privé de la vésicule du fiel, mais que sa queue, qui ne differe de celle des autres animaux que par la longueur, ne contient pas plus d'humeur bilieuse que toute autre partie de son corps. Au reste, l'application de la queue du Cerf, telle qu'elle est recommandée par les anciens, a peut-être produit de bons effets dans des hommes d'un tempérament froid, & voici comment cela a pu se faire. Les vertèbres qui composent cette extrémité de l'épine, n'étant pas entièrement calcinées, doivent, lors de la friction, émouvoir, irriter les

fibres, & par-là, causer cette sorte de rigidité nécessaire pour l'érection; tandis que le vin, par sa qualité irritante, contribue au même effet. Cette explication fait évanouir tout le merveilleux que l'on attribuoit à la queue de cerf, puisque toute autre substance peut remplir la même indication, & que de simples frictions doivent produire la même chose.

Parmi les vertus exagérées & même faussement attribuées au penis du cerf, on a sur-tout vanté, comme nous l'avons vu, celle qu'il a d'exciter à l'amour. On observe, qu'il faut nécessairement que l'animal ait été tué dans le tems du coït, car par ce moyen, selon Etmuller, il excite beaucoup mieux la secrétion de la semence, quand on en donne une drachme en poudre dans un œuf poché ou dans de bon vin. On voit aisément qu'il en est de cet aphrodisiaque comme de celui dans lequel entre le borax; il doit opérer sur les tempéramens qui n'ont besoin que d'un œuf pour être ému, ou que le vin porte à l'amour; le penis de cerf n'a d'autres vertus que celles d'être un dessicatif absorbant lorsqu'il est donné en poudre, & un mucilagineux, lorsqu'on l'emploie en décoction. Si les anciens lui ont attribué d'autres vertus, elles sont imaginaires, & tirées sur des raisons d'analogie qui doivent être proscrites dans un siecle éclairé.

Il me reste à parler de l'*opium*, dont on

vante l'efficacité avec un enthousiasme qui peut devenir funeste. L'observation donnée par VENETTE, & dont il est lui-même le sujet, est une amorce dangereuse pour la jeunesse; elle l'est d'autant plus, que l'Auteur y ajoute des circonstances qui doivent faire envisager l'opium, comme un moyen capable de procurer une sorte de volupté contemplative, peut-être préférable, pour certains caractères, à celle qui résulte de l'union des sexes. On me permettra de transcrire en entier le passage de VENETTE, auquel je répondrai à mesure que le sujet l'exigera.

« Peut-être me blâmera-t-on, dit ce Mé» decin, de ce que je place ici avec les re» mèdes qui excitent à l'amour, l'*opium*, que » toute l'antiquité a cru être froid au qua» trieme degré, & tuer les hommes par l'ex» cès de cette qualité ».

Oui, certainement, M. VENETTE, vous êtes blâmable, non parce que vous placez au rang des aphrodisiaques une substance que l'on a cru froide au quatrieme degré; (cette échelle de chaud & de froid est une autre affaire,) mais parce que dans un ouvrage qui est entre les mains de tout le monde, vous osez nommer comme favorable à l'amour un poison redoutable, qui ne cesse de l'être, qu'employé par les plus habiles Médecins.

« Bien loin, dira-t-on, de nous enflammer » auprès d'une femme, il nous cause le som-

meil

» meil & nous rend ftupides, au lieu de » nous rendre amoureux. Mais fi nous fai- » fons réflexion qu'il eft amer & âpre à la » bouche, qu'il s'enflamme au feu, & que » les Orientaux en ufent pour être vaillans » à la guerre & auprès des femmes, nous » ferons fans doute d'un autre fentiment.

» Quand l'Empereur des Turcs leve une » armée, les foldats fe garniffent d'opium, » pour s'en fervir comme nos matelots de » tabac, fi nous en croyons Bellon ».

Ce n'eft pas feulement en tems de guerre que les Turcs, (non pas tous, nous verrons plus bas qu'il y a des exceptions), font ufage de l'opium; lorfqu'ils y font une fois accoutumés, & qu'ils ont pouffé l'habitude jufqu'à en prendre une dofe confidérable, (elle va fouvent à un gros par jour, 72 grains) ils éprouvent des accidens fâcheux s'ils s'en abftiennent tout d'un coup. Ainfi, il n'eft pas néceffaire qu'un homme en Turquie doive aller au combat, ou coucher avec fes femmes, pour fe déterminer à prendre de l'opium, il y eft forcé, il s'en eft fait une habitude. Il ne peut s'en priver; de même que parmi nous, un buveur ne peut renoncer au vin ou aux liqueurs fortes.

« Une petite dofe prife par la bouche » excite des vapeurs qui montent au cer- » veau, troublent bénignement l'imagina- » tion, comme fait le vin; mais une dofe » exceffive fait entierement évaporer notre

» chaleur naturelle, & dissipe tout à fait » nos esprits, comme le saffran, si nous en » prenons beaucoup ».

Qui prescrira cette légere dose qui doit seulement réjouir l'imagination? Un morceau d'opium, mis dans la cavité d'une dent gâtée, causa la mort à l'homme qui fit cet essai! On en introduisit dans l'oreille d'un Espagnol, tourmenté par une insomnie cruelle: il dort, à son réveil on le trouve fou, stupide, imbécille, il meurt (*a*). GALIEN rapporte qu'un gladiateur mourut à l'occasion d'une emplâtre d'opium que son adversaire lui appliqua sur la tête. Une personne dormit profondément l'espace de 24 heures après en avoir pris un demi-grain; ne seroit-elle pas morte s'il y en eût eu un grain?

Le premier qui fit connoître l'opium, enrichit la médecine d'un moyen efficace de calmer l'agitation trop violente des esprits, d'appaiser les douleurs; mais qu'il est nécessaire que cette substance ne soit employée que par un Médecin prudent!

Le *saffran* étoit fréquemment en usage chez les anciens dans les alimens, & pour servir d'éguillon à la volupté. On s'en sert encore communément en Pologne, en Courlande, & les Espagnols & les Italiens croient se préserver de beaucoup de maladies par l'usage du saffran. BACON, dans l'ouvrage

---

(*a*) *Anecdotes de Méd. prem. part.* Anecd. CII.

que nous avons cité en parlant du nitre, avance positivement que la pratique qu'ont les Irlandois de teindre de saffran leurs chemises (*a*), ne contribue pas peu à prolonger la vie ; & que les Anglois doivent une partie de leur vivacité au grand usage qu'ils font du saffran dans leurs mets. Cet Auteur, dans un autre ouvrage, conseille de mêler le saffran dans les remèdes par lesquels on se propose de retarder les tristes effets de la vieillesse ; car le saffran, dit-il, dirige son action vers le cœur, guérit ses palpitations, chasse la mélancolie, fortifie le cerveau, jette de la gaieté dans l'esprit (*b*). Enfin, le célèbre BOERHAAVE le regarde comme un moteur puissant & énergique des esprits animaux ; parce qu'il est, dit cet Auteur, aromatique, stimulant & échauffant, & par conséquent discussif, résolutif, apéritif & fortifiant. Je regarde donc, avec VENETTE, le saffran comme un moyen, non pas d'exciter puissamment à l'amour, mais de répandre dans toute la machine une sorte d'aisance, qui, jointe à la gaieté qu'il donne (*c*),

---

(*a*) SCALIGER dit que cette coutume est établie en Irlande aussi-bien qu'en Ecosse, & que le peuple grossier emploie ainsi le saffran, afin de pouvoir porter du linge pendant six semaines & plus, sans avoir rien à craindre de la mal-propreté.

(*b*) HOFFMAN, LISTER, BONTIUS & d'autres Médecins, ont fait l'éloge du saffran.

(*c*) On a beaucoup exagéré les vertus du saffran à ce sujet. SCHULZIUS dit que si l'on approche du nez d'un enfant une bouteille vuide d'essence de saffran, aussi-tôt il se mettra à

dispose aux plaisirs, y conduit même par une pente douce ; & accélere, sans faire trop d'impression sur les organes de la volupté, les momens d'ivresse qu'elle nous procure. C'est par la finesse de ses parties que le saffran pénetre nos vaisseaux, & qu'il produit les bons effets qu'on lui attribue, & que l'expérience confirme tous les jours. Parmi beaucoup d'observations que je pourrois rapporter, pour démontrer cette vertu pénétrante, je n'en citerai qu'une, parce qu'elle a plus d'affinité avec l'objet que je traite. Un jeune homme de vingt-deux ans, après avoir fait usage d'alimens dans lesquels on avoit mêlé du saffran, rendit une liqueur prolifique, qui avoit pris toute la teinte jaune de cette substance *(a)*.

Il résulte de ce que je viens de dire, que le saffran peut être d'un secours efficace dans beaucoup de circonstances ; mais il ne faut pas en abuser, parce qu'étant pris souvent ou en trop grande quantité, il devient comme narcotique, un poison dangereux contre lequel la médecine a cherché des antidotes *(b)*. Selon DIOSCORIDE, trois drach-

rire. Un Auteur assure que si l'on frotte un anneau avec le saffran, & que l'on passe cet anneau dans l'un des doigts de la main gauche, le cœur en sera sur le champ réjoui.

[a] *Éphéméride des curieux de la Nature*. Déc. 3 ann. 6 obs. 273. On pourroit ajouter à cela des observations constatées, qui prouvent que le saffran a teint, dans le ventre de la mere, des enfans qui ont apporté cette couleur en venant au monde. Voyez les *Éphémérides*, Déc. 1. ann. 1. obs. 60.

[b] BOERHAAVE prescrit les vomitifs acqueux, huileux,



mes ſuffiſent pour donner la mort; je crois que cette doſe eſt exceſſive, & qu'elle ſeroit en moindre quantité, qu'il en réſulteroit le même effet. Le domeſtique d'un Marchand qui avoit coutume de ſe coucher & de dormir auprès d'une grande quantité de ſaffran, en mourut après avoir eſſuyé pluſieurs accidens (*a*). *Amatus* LUSITANUS rapporte pluſieurs obſervations qui prouvent le danger auquel on s'expoſe en faiſant un uſage immodéré du ſaffran, ſur leſquels je ne m'arrêterai pas. Il ſuffit de dire, qu'on peut donner le ſaffran depuis douze grains juſqu'à un ſcrupule, ou vingt-quatre grains; qu'il ne faut jamais paſſer cette doſe ſans l'avis d'un Médecin, & que le ſaffran, qui peut faire de grands ravages, même en petite quantité, lorſqu'on n'y eſt pas accoutumé, ne convient pas aux perſonnes pléthoriques, aux jeunes gens d'un tempérament bilieux, & dont les humeurs ſont faciles à irriter.

« Les Orientaux, qui aiment continuel-» lement l'excès de l'amour, continue VE-» NETTE, ont l'imagination inceſſamment » embarraſſée d'objets laſcifs; & lorſqu'ils » ont pris un peu d'opium, auquel ils ſont » accoutumés, elle s'échauffe alors & ſe » trouble plus qu'auparavant; & comme ils

acidulés, & dont le miel eſt un des ingrédiens. Il faut prendre ces antidotes à grandes doſes, & y revenir ſouvent.

(*a*) Dict. de Méd. à l'art. *Crocus*.

» ressentent des démangeaisons & des cha-
» touillemens par tout le corps, & princi-
» palement à leurs parties naturelles, je ne
» m'étonne pas s'ils sont si étourdis à la
» guerre & si lascifs avec les femmes ».

D'après ce que j'ai dit des tempéramens, on n'aura pas de peine à découvrir le principe dominant qui porte les Orientaux au physique de l'amour, vers lequel les dirige encore avec force la vie efféminée que ménent la plûpart d'entr'eux. Sans cesse au milieu de plusieurs femmes, dont le bonheur dépend de l'art avec lequel elles savent plaire à leurs maîtres, il n'est pas surprenant que ceux-ci aient recours aux moyens qu'ils croient capables de les plonger dans l'excès des plaisirs.

Ces efforts, pour parvenir à la suprême félicité en amour, se retrouvent chez toutes les nations. Un Musulman qui prend l'opium pour être plus vigoureux dans les plaisirs que lui offre son serrail, ne m'étonne pas davantage qu'un riche sybarite, qui dans d'autres climats, se prépare à la jouissance par la vue des peintures lascives que la volupté a placées dans ses appartemens, par la lecture des ouvrages obscènes que la débauche a dictés, & par les autres moyens inventés par la soif de jouir & l'impuissance d'y satisfaire.... Non, ces tentatives ne m'étonnent pas, parce que je sais de quoi l'homme est capable pour servir ses passions ; mais je sais aussi que la Nature a

donné à tous les hommes, (j'en écarte quelques exceptions accidentelles) les moyens de goûter la volupté, & que ces facultés ne peuvent être augmentées selon la violence & l'immensité de nos desirs. Les Turcs, on ne peut le nier, sont forts & robustes; cette nation passe même pour la plus vigoureuse aujourd'hui, entre celles que nous connoissons; ils doivent donc déja une partie de leur puissance physique à la bonté de leur constitution. L'imagination exaltée, qu'ils doivent à l'influence de leur climat, les porte encore vers les plaisirs, sur-tout si l'on fait réflexion que dans un pays d'où sont exclus les arts & les sciences, les hommes doivent être nécessairement plus portés vers les plaisirs sensuels. Voilà assez de motifs pour établir la réputation érotique des Turcs sans avoir recours à l'opium.

Il nous manque certainement une bonne histoire des Turcs, & à son défaut nous ne pouvons nous élever, avec de bonnes preuves, contre ce que les Historiens & les Naturalistes, (ceux-ci suivent plus exactement qu'il ne faudroit les premiers,) répètent tous, les uns après les autres. Voici cependant ce que nous apprend un Médecin estimable qui a étudié les mœurs des Musulmans, & qui les observant sans préjugés, doit plutôt mériter la confiance du public, que les narrateurs qui se copient servilement. M. Russel, dans l'*Histoire Naturelle*

de la ville d'Alep, &c. (*a*) nous assure qu'à l'égard de l'opium, l'usage n'en est pas à beaucoup près si commun qu'on le croit généralement en Europe; ceux qui en prennent, dit-il, sont regardés comme des débauchés & meurent fort jeunes, dans un état d'enfance, avec tous les symptômes de la vieillesse & de la décrépitude.

On voit par cette citation, combien les voyageurs en ont imposé aux Naturalistes, & de quelle conséquence il est pour la vérité, que les hommes qui écrivent sachent observer. Revenons à VENETTE.

Ces démangeaisons & ces chatouillemens dont parle cet Auteur, doivent leur origine à tout ce qui peut troubler l'imagination, & lorsqu'elle est ainsi dans un homme, qui d'ailleurs se porte bien, sa passion sera toujours celle qui naît en nous, & que la Nature avoue; l'amour. Il faut observer, que par un homme qui se porte bien, je n'entends pas parler seulement de l'état d'un homme dont toutes les fonctions animales s'exécutent avec facilité, mais encore de sa disposition morale; car si un tel homme est d'un caractère cruel & féroce, l'ivresse ne le portera pas toujours vers les plaisirs, & on en a des exemples affreux. Lorsque les

(*a*) Cet ouvrage parut en Anglois en 1756, sous ce titre: *The natural histori of Alepo*, &c. Les Auteurs du Journal Encyclopédique rendirent compte de cet excellent ouvrage au mois de Septembre 1756.

Turcs prennent l'opium avant de livrer une bataille, si cette substance avoit le droit exclusif de diriger avec force leurs transports vers les plaisirs, l'honneur, la gloire, la haine, la crainte, rien ne seroit capable de les conduire aux combats; & un camp d'Orientaux offriroit peut-être un spectacle affreux, que l'amour verroit avec douleur, & qui porteroit le frémissement dans le sein de la Nature. Mais, nous dit-on, il arrive tout le contraire; les Turcs, après avoir pris l'opium, sont étourdis dans les combats, & lascifs avec les femmes. Concluons, que l'opium est un poison, qui agit selon les circonstances: un homme ivre chante avec ses amis, se bat contre eux, embrasse sa femme selon la disposition dans laquelle il se trouve.

« C'est un poison pour nous, qui n'y » sommes point accoutumés, à moins que » nous ne soyons aussi sains, aussi robustes, » que l'étoit M. CHARAS, quand il en prit » douze grains. Pour moi, j'ai de la peine à » en donner deux ou trois grains de crud à » mes malades les plus vigoureux, me sou- » venant toujours de funestes effets que j'ai » vu arriver par le mauvais usage de ce re- » mède, & les préceptes que nous donne » ZUINGERUS sur cette drogue ».

L'opium, lorsqu'il n'est pas administré par un Médecin, est un poison pour les hommes de tous les pays; il l'est par consé-

quent pour un Turc la premiere fois qu'il en fait usage; & il en résulteroit des accidens, s'il ne commençoit par une dose très-foible. Sans entrer dans des discussions étendues sur la maniere dont l'opium agit sur l'économie animale, il faut dire une fois, que l'opium agit comme les autres narcotiques. Il raréfie le sang extraordinairement, & par conséquent dilate à proportion les vaisseaux qui ont moins de ressort, tels que sont ceux du cerveau ; d'où il s'ensuit une compression sur l'origine des nerfs, une suspension de la secrétion des esprits animaux, une cessation générale de toutes les fonctions qui dépendent des organes des sens, & une paralysie universelle, mais passagere, de tous les nerfs du corps, à l'exception seulement de ceux qui servent au mouvement du cœur & de la respiration ; car si la compression s'étendoit malheureusement jusqu'à l'origine de ces nerfs, c'en seroit fait de la vie de l'animal (*a*).

Il est aisé de voir que l'opium agit, & doit agir sur les hommes de tous les pays; du moins il doit se manifester dans tous les climats, par des effets plus ou moins sensibles. Le climat chaud, sous lequel vivent les Turcs, peut bien amortir un peu l'action des narcotiques, mais la maniere dont se

(*a*) Cours de Chymie de LEMERI, commentée par M. BARON. Chap. XXV.

conduisent les Musulmans y contribue beaucoup. Les Turcs étant extrêmement sobres & ne passant pas un jour sans se baigner, ils ont les pores de la peau fort ouverts, les fibres fort lâches, & du sang en petite quantité; en conséquence de tout cela, la circulation ne se fait qu'avec lenteur dans de pareils corps, & leurs vaisseaux son très-susceptibles de dilatation : c'est pourquoi leur sang trouve un espace libre pour se raréfier, sans rien forcer, par l'action d'une dose ordinaire d'opium. Il ne leur arrivera donc point de compression sur l'origine des nerfs; à moins que par une quantité considérable d'opium, on n'ait porté la raréaction du sang, jusqu'au point de distendre les vaisseaux autant qu'ils peuvent l'être sans se rompre. Or, la quantité d'opium nécessaire pour produire cet effet, doit être extrêmement grande dans les Turcs, parce qu'avant que leur sang ait pris assez de volume pour occasionner la compression requise, le plus grand effort de la circulation se porte vers la peau, où elle trouve très-peu de résistance dans les pays chauds; par-là, la transpiration est augmentée considérablement, & l'effet somnifere de l'opium est diminué dans la même proportion (*a*).

Ce n'est pas parce que M. Charas étoit

(*a*) Cours de Chymie de Limeri, Chap. XXV.

sain & robuste, qu'il put supporter douze grains d'opium. Les Turcs n'en pourroient eux-mêmes faire usage, si le climat ne les favorisoit un peu, & si, comme on l'a vu, le régime, les bains ne les favorisoient particulierement (*a*). L'usage de l'opium dépend donc de certaines circonstances pour n'avoir pas de suites funestes. J'ai parlé plus haut d'une femme qu'un demi-grain d'opium avoit eu la faculté d'assoupir pendant vingt-quatre heures, il est à croire qu'un grain auroit pu lui causer la mort; & cependant, lorsque l'on eut recours au même reméde, qui avoit si bien réussi pour lui procurer du repos, on eut la témérité de porter la dose jusqu'à une demi-drachme, (36 grains), & cette quantité ne fit dormir la malade que l'espace de douze heures. Pour confirmer encore ce que j'avance, que les hommes forts & sains ne sont pas plus propres à prendre l'opium que les autres, je citerai M. Geoffroi l'aîné, qui dit avoir connu une femme obligée d'en prendre vingt-sept grains par jour, pour calmer les douleurs que lui causoit un cancer. Je ne crois pas que dans nos climats on donne impunément une pareille dose d'opium à un homme, si fort & si sain qu'on le suppose. Tout dépend donc de certaines dispositions actuelles

(*a*) On verra ailleurs combien ils doivent d'avantages à l'habitude qu'ils ont de se mettre dans l'eau fréquemment.

qu'il seroit néanmoins imprudent d'assurer exister, pour donner l'opium à dose considérable.

Venette, comme Médecin, auroit dû nous donner ses observations sur les suites funestes causées par le mauvais usage de l'opium, qu'il a eu occasion de voir. En ajoutant aux histoires malheureuses que nous ont laissées d'excellens Praticiens (a), il eut rendu le récit suivant moins dangereux pour quelques-uns de ses Lecteurs.

« Je ne m'étonne pas si les Turcs & les » autres Orientaux ont une inclination si » déréglée à prendre de l'opium pour jouir » d'une volupté indicible ».

Encore une fois, l'opium est un besoin pour qui y est accoutumé. On commence à en prendre par debauche, & dans les mêmes vues qui font prendre l'électuaire *de satyrio* à quelques débauchés dans notre climat, mais on ne peut se passer d'opium par la suite (*b*). Les couriers en Turquie, qui sont chargé des dépêches pressées, en prennent le long de leur route; ils en font usage quand ils se trouvent exténués, & il

(*a*) Zuincerus, Sthal, Willis, Hoffman, Sennert, Sanctorius, &c. &c.

[*b*] Les Turcs, pour rendre plus délicieux l'opium qu'ils prennent à leur fête, appellée *Biram*, y mêlent quelque chose qui le rend en effet fort gracieux au goût : & c'est-là sans doute ce qui le met si fort en vogue chez eux. Voilà ce qui leur en fait une habitude & une nécessité. *Abrégé des transactions philosophiques.* Vol. 11.

leur redonne de la force & du courage (*a*). Beaucoup parmi nous usent de liqueurs par besoin, d'autres pour le seul plaisir qu'ils y trouvent, mais certainement un étranger, qui n'auroit aucune connoissance de nos boissons, ne manqueroit pas de dire que les François font usage de liqueurs pour le plaisir seulement; peut-être même, diroit-il, pour s'exciter à la débauche avec les femmes, parce qu'il auroit observé que le vin entraîne les hommes vers la volupté; il pourroit penser également que les hommes ivres jouissent d'une sorte de félicité, s'il observoit ceux qui, lorsqu'ils ont bû, exaltent leur bonheur par les chansons les plus gaies & les plus animées. On peut donc dire que cette *volupté indicible*, n'est pas telle qu'on s'efforce de nous le persuader, & qu'elle a plutôt, comme chez nos buveurs, son siége dans l'imagination troublée, que dans une sensation réelle qui affecte l'homme. Je pourrois encore ajouter, pour confirmer ce que j'avance, qu'on a donné quelquefois un quadruple dose d'opium à des Maniaques, sans qu'on ait pu leur donner cette

(*a*) Un courier alloit de Constantinople chez M. SAMUEL BARNADISTON; étant entré sur la route dans une maison, il y tomba comme mort; toute la maison étant surprise & intriguée de cet événement, un des valets qui jugea que cette défaillance venoit de ce que le courier avoit consumé toute sa provision d'opium, lui en fit entrer de force un peu dans la bouche: le courier revint aussi-tôt à lui, & confessa que le valet lui avoit tenu lieu d'un bon Médecin. *Dict. de Méd.* à l'art. *Opium.*

tranquillité d'ame, ces extases, qu'on devroit s'empresser de procurer dans une maladie où les assistans ont tout à craindre de la part du malade.

« Pour moi, qui ai éprouvé les vertus de » cette drogue, dans une maladie presque » désespérée en 1688, je dirai sincerement » ce que j'en ai ressenti. Tous les remèdes » m'étoient alors inutiles dans les vomissemens excessifs, dans le fâcheux cours de » ventre que je ressentois. Je crus qu'il n'y » avoit point au monde d'autre moyen de » me sauver, que de prendre deux grains » d'extrait simple d'opium. Je ne l'eus pas » plutôt pris que je me sentis guéri, comme » par miracle, & que pendant un jour entier je ressentis des plaisirs que je ne saurois exprimer. Une petite vapeur douce » & chatouillante couloit insensiblement, » comme je le pense, par les nerfs & par » les membranes externes de mon corps. » Cette vapeur me causoit une volupté excessive; car depuis la nuque du cou & les » épaules jusqu'au croupion, je sentois un » chatouillement qui me causoit un plaisir » parfait; puis cette vapeur agréable étoit » portée aux pieds & aux genoux, où je » ressentois encore principalement au tour » de la rotule, des chatouillemens inexplicables. Ce plaisir se fit ressentir plusieurs » fois en sommeillant, pendant ce jour-là, » si bien que je ne fus pas marri d'avoir été

» malade », pour avoir ressenti des plaisirs,
» qui sont un ombre de ceux du Ciel & une
» image d'une félicité bien imaginée ».

VENETTE ne donne pas un état assez circonstancié de sa maladie, pour qu'on puisse juger si l'opium étoit indiqué ou non; ce qui est certain, c'est qu'il dit devoir sa guérison à l'opium, ainsi je ne m'arrêterai pas à un objet, qui d'ailleurs s'écarte du mien. Mais cette *beatitude*, *ces plaisirs*, *ombre de ceux du Ciel*, y ont quelque rapport, & VENETTE, en parlant de l'effet, auroit du s'attacher davantage à la cause.

Dans l'état où il se trouvoit, son imagination fut aisément exaltée; & ce qu'un autre auroit peut-être pris pour de la douleur & un mal-aise général, VENETTE le prit pour cette volupté dont il s'efforce de nous donner une idée. Il est constant néanmoins, que lorsque l'opium commence à agir sur les membranes de l'estomac, (partie si délicate qu'elle a été regardée par quelques Philosophes, comme le véritable siége de l'ame), il y cause une sensation agréable, qui par le moyen des nerfs qui en sont affectés, peut se communiquer dans d'autres parties; mais il y a loin de cette sensation à l'espece d'extase, à cette félicité dont il est question. On est obligé de convenir que, si l'opium occasionne dans quelques circonstances, une légere sensation de plaisir, l'imagination a encore beaucoup de chemin à
faire

faire pour conduire l'homme à cette félicité ſuprême. Les charlatans Indiens ſe ſervent de l'opium, qu'ils mêlent néanmoins avec quelqu'autre ſubſtance, pour jetter ceux qui en uſent dans une ſorte de délire, qu'ils prennent pour des extaſes réelles. Ces charlatans annoncent même d'avance, tout ce que l'on verra ou entendra dans l'extaſe, & en effet tout cela arrive ; mais on ne doit pas en être ſurpris.... Combien de gens croient avoir vu le diable, avoir aſſiſté au ſabat, après que leur imagination a été échauffée par quelqu'un de ces impoſteurs qu'on honore du nom de magicien ! Au reſte, cette obſervation de VENETTE, qui à la rigueur devient étrangere à ſon ouvrage, n'auroit pas dû y être inſérée; les gens de l'art la verroient avec plus de ſatisfaction dans un traité qui ne ſort pas du cercle des Savans, que dans un ouvrage fait pour tous les états, & qui par-là même ne ſauroit être trop circonſpect.

Ce que j'ai dit juſqu'à préſent a dû faire connoître, que nous manquions de détails très-exacts ſur l'uſage de l'opium & ſur ſes effets dans l'Orient; en voici quelques-uns qui jetteront un peu de jour ſur cette matiere.

M. TOURNEFORT, & quelques-autres voyageurs inſtruits, ont obſervé que chez les Turcs, les gens ſobres en prennent rarement une quantité conſidérable, & qu'ils ſe contentent d'en mêler quelques grains

dans leur caffé. Dans l'Empire du Mogol, l'opium est aussi commun dans les boutiques, que le tabac l'est dans les nôtres, & les habitans n'en font guere usage qu'après l'avoir mêlangé avec quelqu'autre ingrédient tel que la rhubarbe, ou son extrait.

Prosper, Alpin & Bellonius, disent que les Turcs & les Egyptiens n'usent d'opium que pour se rendre plus joyeux, plus intrépides, plus propres à l'amour; mais ces deux Auteurs remarquent en même-tems, que quoique ceux qui font excès de cette drogue, paroissent jouir d'une bonne santé, ils sont cependant plus froids & moins réglés dans leurs fonctions, paroissent toujours ivres ou assoupis, sont sujets à beaucoup de maladies, stupides, inconstans, niant dans un tems ce qu'ils ont assuré dans un autre, ce qui les rend d'un commerce impraticable. De-là vient, que lorsqu'on veut reprocher à une personne qu'elle se contredit, on l'accuse d'avoir mangé de l'opium, comme nous l'accuserions chez nous d'être ivre.

Le seul effet que produit l'opium sur les Persans, est l'ivresse; & lorsque dans ce pays on veut désigner un homme ivre, on dit qu'il a mangé de l'opium. Le gouvernement s'efforce en vain de proscrire l'usage de cette substance, il ne peut y parvenir. Quelques exemples qu'il y ait que l'opium altere visiblement la santé, les Persans sont

toujours passionnés pour cette drogue, & la prennent en décoction, en pilules, ou la mêlent au tabac qu'ils fument (*a*).

Wedelius nous apprend que l'opium cause, aux personnes d'un tempérament chaud, des pollutions nocturnes & un priapisme continuel, *sur-tout lorsqu'elles ont de la disposition à ces maladies*; aussi, ajoute notre Auteur, est-il un puissant aphrodisiaque, quand on le mêle avec de l'*ambre* ou de l'essence d'ambre. Cet Auteur restreint les vertus de l'opium, en convenant qu'il agit relativement à l'amour sur les personnes qui y sont assez disposées, & en lui donnant l'ambre pour second, lorsqu'il s'agit d'émouvoir le tempérament. Mais on ne donne que rarement l'ambre en substance, à moins que ce ne soit pour aromatiser quelques remédes composés; à l'égard de l'essence d'ambre, elle peut par sa qualité pénétrante & cordiale, réjouir les esprits, & par conséquent disposer à l'amour, sans qu'elle mérite pour cela plus que d'autres compositions le titre imposant d'aphrodisiaque.

Je crois que l'on peut encore diminuer la réputation accordée à l'opium, d'après l'explication que j'ai donnée de sa maniere d'agir. En convenant qu'il raréfie & augmente le mouvement du sang à un degré

(*a*) *Mélanges intéressans & curieux*, &c. tom. VII.

extraordinaire; qu'il gonfle les vaisseaux sanguins, que ceux-ci, dans cet état, pressent les nerfs, & interrompent le cours des esprits & des autres liqueurs contenues dans les vaisseaux plus foibles; on concevra que l'opium & les autres narcotiques peuvent, doivent même donner à l'homme, le signe extérieur qui annonce sa valeur auprès des dames. Mais si on fait réflexion que les nerfs & les autres canaux sont en quelque sorte obstrués pendant l'action de l'opium, (*a*) on conclura que cette substance doit produire de violens desirs, augmentés par un appareil qui semblent annoncer qu'on peut les satisfaire; mais en même tems, une sorte d'impuissance qui a sa source dans la trop grande vigueur du principal organe de nos plaisirs. Ma conjecture est appuyée sur des observations. On nous dit que les Chinois qui sont établi à Batavia, se servent d'un certain électuaire qu'ils nomment *affion* (*b*), pour s'exciter à l'amour; son effet, dit-on, est si violent, qu'il produit en eux une passion brutale qui dure toute la nuit, & qui oblige souvent leurs maîtresses à s'échapper de leurs bras. Je crois que les effets que produit l'*affion*, ne sont autre chose que ce qu'on vient de

(*a*) De l'aveu des Médecins, l'opium arrête toutes les évacuations, celles de la salive, des urines, des selles, &c. il n'y a que la sueur qu'il augmente.

(*b*) Cet électuaire est composé avec l'opium, que l'on donne aussi en liqueur, elle s'appelle *Matach*.

dire. La passion brutale des Chinois est causée par l'état dans lequel ils se trouvent, & qui semble leur annoncer à chaque instant le moment de la jouissance. L'obstacle les irrite, ils persévérent sous les auspices heureux qu'ils croient entrevoir; mais cet état de rigidité n'est pas le seul nécessaire pour s'enivrer des délices de l'amour; ils ne peuvent suppléer à ce qui manque à leur bonheur.... La victime de leurs desirs s'échappe à des caresses brutales qui semblent étrangeres au plaisir; elle fuit un barbare, qui s'annonce dans la lyce amoureuse avec des armes redoutables qui peuvent blesser, sans pouvoir même sentir, ni goûter le prix de la victoire.

Il faut ajouter à cela, que l'on est tellement persuadé que l'opium arrête toutes les évacuations, excepté la transpiration, que d'habiles praticiens ont guéri des hommes, que des évacuations trop fréquentes de la liqueur séminale épuisoit, par le moyen de l'opium. Je sai qu'il seroit dangereux de donner cette substance dans tous les cas où il faut s'opposer à l'amour. M. TISSOT fait même voir qu'il seroit préjudiciable dans plusieurs circonstances; mais il n'est pas moins vrai qu'il en est aussi, dans lesquelles un moyen d'arrêter les pollutions nocturnes, est d'employer des compositions où entrent l'opium, & ces circonstances sont indiquées dans l'*Onanisme*. (Art. IV. Sect. XII.).

Des hommes d'un caractere sombre, & par

conséquent peu communicatif, ont cherché des moyens extraordinaires de se procurer une sorte de sensation voluptueuse qu'eux seuls pussent goûter. C'est un chapitre a placer dans l'histoire des délires de l'esprit humain que les égaremens dans lequel il se plonge pour goûter le plaisir. Un jeune homme de Paris s'enfermoit dans sa chambre, se serroit la poitrine, le ventre, les bras, les poignets, les cuisses & les jambes avec des cordes à nœuds coulans, dont les bouts étoient fixés à des clous plantés dans les quatre murailles. Ce jeune homme, qui fut sur le point de perdre la vie dans une des expériences qu'il faisoit sur le plaisir, avoua que lorsque la compression des ligatures étoit arrivée à un certain point, les souffrances qu'il avoit d'abord essuyées, étoient délicieusement payées par la sensation agréable qui succédoit.

Ce moyen extraordinaire de se procurer du plaisir, ne tentera, je crois, personne. En supposant, & il faut absolument le faire, que la cervelle du Méchanicien fut dérangée, on concevra qu'il falloit peu de chose pour exciter son imagination; ou bien, il faut croire que cet état critique où l'homme a presque toutes ses fonctions suspendues, où il tient encore au monde, en touchant à la mort, offre des délices qu'il n'est pas aisé de concevoir, & que je n'entreprendrai pas d'expliquer. Un Cavalier Irlandois, qui fut retiré du

fond de l'eau ſans connoiſſance, en avouant l'obligation qu'il a à un Maréchal-des-logis, qui fut ſon libérateur, aſſure que ſa préſence lui inſpire une horreur ſecrete & invincible. Ce ſentiment, plus fort que lui, provient, dit-il, de ce qu'il goûtoit dans ce gouffre profond une quiétude délicieuſe & inexprimable *(a)*.

On a auſſi cherché les moyens de ſe procurer les forces néceſſaires pour goûter le plaiſir, dans certaines préparations célébrées par les Alchymiſtes. Frappés par l'éclat de l'or, ſon indeſtructibilité & ſes autres qualités, quelques hommes ſe ſont imaginé que ce métal pouvoit porter dans l'économie animale une ſource de vie intariſſable. Des charlatans ont abuſé de la crédulité des hommes riches & voluptueux, pour leur faire payer bien cher des préparations dans leſquelles on faiſoit, dit-on, entrer l'or ſous différentes formes. J'ai vu dans un mémoire du dernier ſiecle, l'hiſtoire d'une femme, qui, pour ſe procurer un héritier, ranimoit les reſſorts d'un tempérament épuiſé, en prenant tous les matins pour cinquante francs *d'or potable* dans un bouillon. Cette compoſition, qui, pendant quelque tems, jouit d'un certain crédit, n'étoit qu'une teinture tirée de

(*a*) *Anecd. de Méd.* prem. part. Anecd. XX. On peut voir quelques autres obſervations analogues, & l'explication que l'auteur donne de ces phénomenes.

végétaux, ou de mineraux, qui pouvoient fournir une couleur approchante de celle de l'or, mais dans laquelle les charlatans se gardoient bien de faire entrer un métal aussi précieux. Et qu'auroit-il produit? Les Chymistes savent combien sa décomposition est impossible à certains égards; les Médecins n'ignorent pas que l'or ne peut passer dans le sang; & qu'il agit seulement sur l'estomach & les intestins comme un purgatif violent, lorsqu'il est préparé. On a mis en réputation depuis quelques années, une teinture d'or, connue sous le nom *d'or potable de Mademoiselle Grimaldi*, & dont quelques personnes vantent les effets merveilleux dans tous les cas où il s'agit d'animer & de fortifier. M. Baron a démontré que cette liqueur étoit nommée improprement *or potable*, & même *teinture d'or*, puisque l'or ne peut se décomposer par aucune sorte de dissolvant, & que par conséquent toute la vertu médécinale de cette teinture ne peut être attribuée qu'à l'huile essentielle de romarin, à la quantité d'esprit de vin qui fait la base de cette teinture, & enfin, à la combinaison de ces liqueurs avec une portion des acides de l'eau régale qu'on emploie dans cette composition pour dissoudre l'or.

Ce n'est pas dans les entrailles de la terre qu'il faut chercher les moyens de pouvoir s'immortaliser en multipliant son espèce, & c'est ici que l'on peut appliquer ce que disoit un

un homme célèbre de l'art de prolonger la vie. Chercher ce secret, dit-il, dans les minéraux & les métaux, paroît une injure faite à la Nature. Elle auroit renfermé dans les entrailles de la terre un trésor si utile ! Elle, qui veut que tout vive, auroit caché dans des matières si peu propres à être nos alimens, ce qui doit prolonger la vie ! Et ce ne seroit que par les opérations les plus subtiles de la Chymie, qu'on parviendroit à suivre le dessein de la Nature le plus marqué (*a*) ! Gardons-nous de le croire ; si les substances que l'on a tiré des entrailles de la terre, sont de la plus grande utilité pour la conservation des hommes, c'est que les maux auxquels ces substances remédient sont hors de la Nature ; c'est que dans l'état où elle a mis l'homme sur la terre, il pouvoit se passer d'un métal salutaire, qui est devenu, si j'ose le dire, plus précieux que l'or pour une grande partie des hommes. Les maux qu'ils ont accumulés sur eux étant hors de la Nature, ils ont cherché des remedes hors de la Nature, car j'appelle ainsi tout ce qui ne s'offre pas à la surface de la terre, tout ce qui demande certaines préparations. Enfin, la Chymie, art si utile dans les circonstances actuelles, devoit être inconnu à l'homme primitif, parce qu'elle n'avoit aucune relation avec son état. C'est dans les jardins de la Nature, & non pas dans les

(*a*) *Œuvres de M. de* MAUPERTUIS, tom. 2. Let. XIX.

laboratoires de la Chymie, dit M. Clerc, que naissent les secours vraiment fait pour l'homme (*a*).

Cette réflexion appuie encore ce que j'ai avancé ailleurs au sujet des moyens que l'on emploie pour dompter la passion physique de l'amour. Cet effort est désavoué par la Nature; aussi n'a-t-elle répandu sur la terre aucuns végétaux capables de briser le tempérament. On ne trouve pas plus de ressource en pénétrant l'intérieur de la terre, tant la réflexion de M. de Maupertuis est juste... *La Nature veut que tout vive!* Et c'est par cette raison, qu'elle n'a pas produit non plus des substances capables de conduire l'homme à la mort par l'excès des plaisirs.

Elle a répandu sur la surface de la terre, des alimens capables de réparer les pertes que les corps font continuellement, & ceux-là suffisent pour nos besoins de toute espece. Le régime que j'ai proscrit dans le chapitre précédent, convient à ceux qui ont besoin de *stimulant* pour l'amour, & ils trouveront encore d'autres secours dans le chapitre suivant, & dans celui qui a pour objet la stérilité. Le but que je m'étois proposé dans celui-ci se trouve rempli, si j'ai démontré que la Nature ne souffre pas de violence dans les fonctions naturelles, & qu'aucune des substances que

(*a*) *Histoire Naturelle de l'homme malade. Tome premier.*

l'on vante comme capables d'embrâser les hommes de la passion la plus violente, ne se prêtent à seconder les vues de ceux qui les emploient.

CHAPITRE V.

De l'Impuissance.

Vois ces spectres dorés s'avancer à pas lents,
Traîner d'un corps usé les restes chancelans,
Et sur un front jauni, qu'a ridé la mollesse,
Etaler à trente ans leur précoce vieillesse :
C'est la main du plaisir qui creuse leur tombeau,
Et bienfaiteur du monde, il devient leur bourreau [a].

LES qualités nécessaires pour donner naissance à un individu, ont été accordées à tous les êtres animés, & jusqu'aux approches de leur dissolution, ils peuvent, s'ils ont été économes de leurs plaisirs, jouir du plus beau privilége qu'ait accordé la Nature. Un vieillard qui n'a pas abusé du printems de son âge, peut encore offrir quelques sacrifices à l'amour; celui, au contraire, qui a accéléré l'instant de la jouissauce, qui a multiplié ses plaisirs en irritant la volupté, est incapable d'en jouir lorsqu'il touche au terme marqué par la Nature, pour étendre, communiquer, perpétuer son existence. C'est en vain qu'un

[a] M. THOMAS, *Epitre au Peuple.*

tel homme vouloit réaliser les plaisirs qu'une imagination presque éteinte, lui rappelle encore; c'est en vain qu'il auroit recours aux moyens dont j'ai parlé, puisque l'on a vu combien peu il faut y compter. Un homme dans cet état malheureux, a besoin des secours de la Médecine pour conserver son existence, s'il peut aimer la vie étant privé de ce qui en fait souvent le bonheur: traîner des jours tristes; en proie aux remords jusqu'à ce que la Parque termine une vie mêlée d'amertume, est bien assez pour un tel homme. Qu'il ne pense donc pas à laisser à la postérité des descendans, qui, sans être coupables des excès de leur pere, en partageroient la peine. Ce n'est pas pour cet homme que j'écris; mais il en est chez qui des obstacles qu'ils ne se sont pas attirés, s'opposent au bonheur qu'ils auroient d'être peres.

Je suppose un individu auquel la Nature n'a rien refusé de ce qui peut coopérer à la propagation de son espece, mais qu'une foiblesse héréditaire, ou une langueur, suite assez ordinaire des maladies aigues, met hors d'état d'offrir à l'hymen le tribut que tout homme paye si volontiers. Si cet homme, malheureux sans l'avoir mérité, me confie son état; si je puis le consoler, je le ferai. Rien, je crois, ne s'y oppose; il ne s'agit pas de chercher les moyens honteux qu'inventent la débauche pour faire illusion à l'impuissan-

ce : il ne faut que prescrire un régime qui puisse aider la Nature sans la forcer.

Je ne proposerai pas l'exemple de TAMERLAN, pere de cent enfans, & vainqueur de cent peuples, qui se faisoit fustiger par esprit de débauche. Ni celui du philosophe PEREGRINUS, dont LUCIEN nous a conservé l'histoire. Ce Cynique, porté aux plaisirs de l'Amour, se fouettoit en public, & environné d'une foule de peuple, commettoit l'action infâme que l'on a tant reprochée à DIOGÈNE *(a)*. La fustigation doit exciter les parties que l'on cherche à émouvoir ; mais la Religion proscrit ce moyen d'appeller la jouissance : elle ne pourroit être tolérée que dans quelques circonstances où les Médecins l'ordonneroit pour féconder les caresses stériles des époux. CŒLIUS RHODIGINUS rapporte l'observation d'un bomme, qui ne pouvoit consommer la jouissance, s'il n'étoit violemment excité par des coups de fouet qui lui mettoient le corps en sang. OTHCN BRUNSFEID, dit la même chose d'un homme qui de son tems étoit à *Munick*. Un écrivain, qui a traité *des passions des parties génitales*, assure qu'on peut se provoquer à l'amoureux déduit, lorsqu'on se trouve froid à cet égard, en se piquant ces parties avec des orties ver-

(a) Voyez dans la traduction de LUCIEN, par d'ABLANCOURT, tom. III. *le mot de Pérégrinus.*

tes (*a*). Il seroit facile de rassembler plusieurs autres observations, pour prouver l'efficacité de la flagellation dans certaines circonstances, si ceux qui en sont les sujets, n'avoient pratiqué cette manœuvre dans les vues de pousser la lubricité à son dernier excès.... Ce seroit être, en quelque façon, leur complice, que de s'appésantir sur leurs débauches effrénées. Je me hâte de passer à des moyens plus doux & moins répréhensibles de corriger l'impuissance.

En traitant les tempéramens, j'ai fait remarquer ceux qui portoient nécessairement l'homme vers le plaisir. On a vu que le *sanguin*, le *bilieux*, sur-tout, le *mélancolique* même, étoient assez disposés à l'amour, & que le *pituiteux* ou *phlegmatique*, étoient d'une constitution peu favorable à la propagation de l'espece. L'homme qui a ce tempérament, doit donc s'observer davantage que les autres, s'il veut être utile à la postérité. Je ne prétends pas néanmoins que les hommes impuissans ne se rencontrent que parmi les pituiteux : cela se trouve plus généralement; mais les autres constitutions, sans en excepter même la bilieuse, en offrent aussi des exemples; parce que chacune de ces constitutions a des vices, plus ou moins

---

(a) Voyez l'*Histoire des Flagellans, où l'on fait voir le bon & le mauvais usage des Flagellations*, &c. par l'Abbé BOILEAU. Chap. X.

apparens, qui peuvent produire le même effets.

Non seulement l'impuissance a pour cause le physique, mais encore le moral, & elles influent plus ou moins selon le tempérament. Cette idée tient à quelques-autres que je vais développer avant d'indiquer la méthode curative.

Je divise l'impuissance en *habituelle* ou *absolue*, & en *accidentelle* ou *passagère*. Par la première, j'entends l'état d'un homme, qui depuis sa naissance n'a donné aucune preuve de virilité : la seconde est une cessation subite des signes qui annoncent l'habileté à la propagation de l'espèce, & cette sorte d'impuissance est beaucoup plus commune que l'autre; mais aussi on a tout lieu d'en espérer la guérison, ce qui est très-difficile dans la première espèce d'impuissance.

Vouloir définir l'union des sexes, une fonction purement animale, comme le prétendent quelques Philosophes de nos jours, c'est s'efforcer de dégrader la Nature; elle qui ne fait rien dans l'Univers où l'on ne remarque des traits qui annoncent qu'elle unit partout l'agréable à l'utile! L'ensemble du monde physique offre un spectacle enchanteur, que l'on observe avec un plaisir nouveau si on descend dans les détails. N'aurions-nous pas également recueilli des fruits délicieux, quand bien même la Nature n'auroit pas fixé notre admiration par la beauté des fleurs

qui les précèdent ? Ces fruits auroient-ils moins flatté notre appétit, si l'éclat & la variété de leur couleur n'eût prévenu nos yeux ? Enfin, quelques animaux seroient-ils moins sacrifiés à notre délicatesse, si leur forme eût été moins élégante & la beauté répandue sur eux avec moins de profusion ? Pourquoi retrouve-t-on dans tous les êtres cette symmétrie, ces couleurs, la beauté enfin ? C'est que la Nature a voulu faire ensorte, que tout fût vivant dans l'Univers ; que chacun des individus qui y est placé, fût pour le mieux possible, & qu'il pût fixer avec complaisance ses regards sur lui ; dans toutes les gradations par lesquelles il doit passer... L'homme auroit-il été excepté de cette loi générale ? L'auguste fonction qu'il doit remplir, en laissant à la postérité des parcelles de son existence, se feroit-elle machinalement, ou si l'on veut, par le seul instinct ? Et quoi ! la Nature verroit l'homme reproduire son semblable, sans qu'il parut savourer les délices qu'elle attache à ces momens précieux ! Le discernement ne seroit rien pour lui ! Pressé par le besoin, il jouiroit sans connoître la jouissance ! Ses desirs, ou plutôt ses besoins satisfaits, l'image du plaisir ne se retraceroit plus dans ses idées ! La femme qui auroit partagé son bonheur en l'augmentant, lui deviendroit indifférente, dès que l'extase.... Que cette image de l'amour est triste à mes yeux ! Je vois une

draperie sombre qui couvre le plaisir ; je vois la Nature qui commande aux hommes de multiplier, & ceux-ci obéissent comme des esclaves aux volontés du maître impérieux qui les gouverne. Dès-lors tout sentiment délicat cesse ; aucunes de ces tendres émotions qui précèdent & suivent le plaisir ; aucunes de ces douces liaisons dont la durée est une suite de sensations délicieuses ; en un mot, rien à l'imagination, tout à l'instinct.

Voilà les objets que présente l'Amour considéré à la rigueur du côté physique. Il offre peu d'exemples d'impuissance, puisque l'homme ne cherchant qu'à satisfaire sa passion, tout lui devient égal ; & que souvent l'impuissance naît du peu rapport qui existe entre les individus qui sont forcés de s'unir. Semblable aux animaux, il oblige la première femelle qu'il rencontre, non pas à partager ses plaisirs, ce motif ne peut l'animer, mais seulement à céder à la violence des desirs, à l'impétuosité, à la fureur du tempérament.

L'impuissance occasionnée par le moral de l'amour, a sa source dans l'imagination : c'est un malheur pour quelques individus ; mais il résulte, de cet empire de l'imagination sur nos plaisirs, un bien général qui comble de félicité les hommes dont le cœur partage la jouissance. C'est une fleur que la Nature a jetté sur le plaisir, & qui est or-

née de couleurs plus ou moins vives, selon que l'ame sent plus ou moins les transports de l'amour. Dans une union assortie, où les deux sexes desirent également le moment heureux qui doit les couronner, le plaisir s'offre sous les couleurs les plus belles; c'est une rose qui se colore peu-à-peu, qui s'épanouit à la volupté.... D'une alliance cimentée sur des convenances, qui n'existent pas dans la nature d'une union dont les intérêts ne ressentent pas l'allégresse du cœur, il résulte souvent des transports, que l'on me permettra de nommer *mélancholiques*, des extases *sombres*: en un mot, des plaisirs *obligés*, naît l'indifférence; & de-là à l'impuissance, il n'y a qu'un court trajet pour beaucoup d'hommes.

C'est dans ce cas, que l'Amour moral peut occasionner l'impuissance, du moins celle que je nomme accidentelle. Ne voit-on pas des hommes, qui ayant prouvé qu'ils étoient dignes des faveurs de l'amour, ont vu s'éclipser leur réputation sous les drapeaux de l'Hymen? On ne peut apporter trop d'attention dans l'assortiment des mariages; de la négligence sur cet article, suit, & on en a que trop d'exemples, l'impuissance, ou ce qui revient au même pour l'espèce, la stérilité (*a*). Une preuve sensible de l'influence du

(*a*) En supposant que la Nature eut créé primitivement les animaux pour s'accoupler sans choix dans chaque espece,

moral sur le physique dans la jouissance, est l'impuissance accidentelle qui saisit quelques hommes, lorsqu'ils veulent essayer leurs forces dans les réduits consacrés à la débauche. *Ariste* a prouvé sa vigueur en amour, lors que son cœur étoit d'intelligence avec ses sens : un moment d'yvresse le conduit chez *Laïs*; elle expose des charmes redoutables, *Ariste* s'enflamme par les yeux, il va succomber, lorsque l'imagination s'arrête ; & peignant le vuide des plaisirs qui lui sont offerts, *Ariste* est dans l'impossibilité de consommer un acte dans lequel le cœur ne veut point paroître. Si *Ariste* est sage, il fuira un objet témoin de sa foiblesse ; & dans le sein de l'épouse qui le chérit, il ira reprendre la qualité d'homme. S'il s'obstine à lutiner sa foiblesse, si *Laïs* en rougissant du peu de succès de son art, y emploie les dernières ressources, *Ariste* perdant la trace des vrais plaisirs, ne les goûtera plus ; ses organes ne pouvant être émus que par les ressorts qu'emploie la débauche, seront insensibles aux tendres caresses de l'Amour.

---

il faut convenir que parmi ceux qui nous environnent, il y a, quoique l'on en dise, une sorte de discernement en amour. Il tiendra si l'on veut à des rapports, à des convenances physiques ; mais il n'en sera pas moins vrai, que l'Etalon, le Taureau, ne saillent pas avec la même ardeur, indistinctement les femelles qu'on leur présente, & qu'il en est même qu'ils refusent tout-à-fait, & d'autres pour lesquelles ils s'emploient & se fatiguent inutilement. Une chienne choisit entre dix mâles de son espèce qui l'environnent, celui qui doit la couvrir.

Les visites d'experts qui décident de la puissance ou de l'impuissance, doivent être souvent fautives, puisque dans la circonstance que nous venons de supposer, les parties extérieures étant conformées comme elles doivent être, on en portera un jugement avantageux, tandis que l'homme sera impuissant; non pas à la rigueur, mais assez pour être inhabile à la génération. Quoique la débauche soit assez généralement la principale cause de l'impuissance, elle n'apporte pas beaucoup de changement aux parties extérieures de la génération (*a*); elle agit avec force sur celles qui ne sont pas aussi évidentes. Les vaisseaux spermatiques, les vésicules séminales sont affoiblis, relâchées; la liqueur prolifique est trop peu abondante, ayant été filtrée par des organes qui ont perdu leur ressort; les esprits animaux sont en trop petite quantité pour donner de l'action aux muscles érecteurs & aux éjaculateurs; à quoi il faut ajouter une imagination éteinte, incapable de créer même des desirs. Ceux-ci, quoiqu'enfantés par l'imagination, doivent beaucoup aussi à l'état physique, auquel l'imagination ne supplée jamais. Des hommes, qui dans l'âge de la

---

(*a*) On a observé, au contraire, que beaucoup d'hommes, à la suite des débauches qui les avoient épuisés, offroient encore, mais dans un état d'atonie, un spectacle imposant, qui cesse de l'être si ces hommes exigent des effets qui répondent aux apparences.

force n'ont pu constater leur vigueur en goûtant les prémices des plaisirs du mariage, ne manquoient certainement pas de bonne volonté. Il faut s'en prendre aux déréglemens qui ont altéré leur constitution, & à l'habitude où ces hommes étoient de rencontrer le plaisir sans le chercher; habitude qui leur rend impossible l'acte le plus délicat de la volupté.

L'Histoire nous a transmis les noms de quelques hommes célèbres par leurs débauches; elles nous apprend aussi leur impuissance, lorsqu'ils ont eu à lutter contre la virginité (*a*). Est-il besoin d'ouvrir les archives de l'histoire pour y trouver des exemples de la foiblesse des hommes? En jettant un coup d'œil sur la société actuelle, on ne verra que trop de preuves de la dégénération de l'espèce. Combien d'hommes lisent, en rougissant, l'histoire des peuples qui habitent les Isles *Philippines*, chez qui les hommes riches offrent une récompense au pauvre robuste qui doit leur épargner les douceurs qu'on goûte dans la première jouissance.

Une espèce d'impuissance bien différente de celle dont on vient de parler, est l'im-

(*a*) THÉODORIC, Roi de Bourgogne, fut vaillant homme avec les courtisannes, & ne put jamais consommer son mariage avec HERMANBERG, fille du Roi d'Espagne. AMASIS, *Roi d'Égypte, épousa* LAODICE, *très-belle fille Grecque, & lui qui se montroit gentil compagnon par-tout ailleurs, se trouva,* dit MONTAGNE, *fort court à jouir d'elle.*

puissance occasionnée par une passion trop ardente. Un amant après avoir desiré, avec tous les feux de l'amour, la jouissance de sa maitresse, se trouve, dans l'instant où il doit être couronné, incapable de goûter son bonheur. Il n'y a aucun remède à faire pour cette infirmité accidentelle. Ne pas se rebuter, en ne perdant pas la confiance que l'on doit avoir en des organes qui jusqu'alors n'ont pas démenti leur destination ; essayer peu-à-peu de calmer le désordre de l'imagination trop exaltée, voilà ce que l'on peut prescrire dans cette circonstance délicate. Il faut bien se garder de mettre en usage les remèdes capables d'irriter les esprits, qui ne le sont déjà que trop. Ce seroit tout perdre, que de s'obstiner à remporter une victoire que l'on obtiendra lorsque les feux de l'imagination étant plus affoiblis, une partie de ces feux viendra animer les agens de la volupté (a).

On a des exemples singuliers d'une impuissance, qui pour avoir quelque rapport avec les autres, en diffère essentiellement. Elle n'est qu'accidentelle, & la cure en est facile,

(a) *Les maris ; le tems étant tous leur, ne doivent ni presser, ni taster leur entreprinse, s'ils ne sont prêts. Et vaux mieux faillir indécemment à estrenner la couche nuptiale.... que de tomber en une perpétuelle misere, pour s'estre estonné & désespéré du premier refus... Avant la possession prinse, le patient se doit à saillies & divers tems, légérement essayer & offrir sans se piquer & s'opiniâtrer à se convaincre définitivement soi-même.* MONTAGNE, Liv. prem. chap. XX.

ainsi qu'on le verra dans l'observation suivante (*a*).

Un noble Vénitien épousa, à l'âge où l'amour favorise un homme avec complaisance, une jeune Demoiselle très-aimable, avec laquelle il se comporta assez vigoureusement ; mais l'essentiel manquoit à son bonheur : tout annonçoit dans ses transports le moment de l'extase, & le plaisir qu'il croyoit goûter s'échappoit. L'illusion lui étoit plus favorable que la réalité, puisque les songes qui succédoient à ses efforts impuissans, le réveilloient par des sensations délicieuses dont les suites n'étoient pas équivoques sur sa capacité. Cet époux malheureux, rassuré sur son état, vouloit-il prouver efficacement sa puissance & réaliser ses plaisirs ? il en procuroit sans pouvoir les partager ; en un mot, l'érection la plus forte n'étoit pas accompagnée de ce jaillissement précieux qui fait connoître toute l'étendue de la volupté. On fit inutilement plusieurs remèdes pour procurer des plaisirs à un homme qui méritoit de les connoître, & que son amour consumoit depuis assez long-tems. On pria enfin les Ambassadeurs, que la République de Venise entretient dans les différentes Cours de l'Europe, de vouloir bien consulter les plus fameux Médecins des lieux de

(*a*) Elle est rapportée par le Docteur COCKBURN, dans les *Essais de Médecine d'Edimbourg.*

leur résidence, sur la cause de cette incommodité, aussi-bien que sur les moyens dont il falloit se servir pour y remédier. J'attribuai cette impuissance, dit le Docteur COCKBURN, à la trop grande vigueur de l'érection, qui bouchoit le conduit de l'urethre avec tant de force, qu'elle ne pouvoit être surmontée par les moyens qui obligent la semence à sortir des vésicules séminales; au lieu que cette pression étant moins forte dans les songes, l'évacuation se faisoit avec plus de liberté (*a*).

La méthode curative fut aussi heureuse qu'elle avoit été facile à trouver; car quelques légères évacuations secondées du régime, satisfirent entièrement.

L'on sçait que pour procurer les évacuations dans ces circonstances, il faut agir avec douceur. Les purgatifs trop énergiques seroient funestes; au lieu que la saignée y convient mieux, & doit, en diminuant la quantité du fluide qui gonfle les corps caverneux, rendre l'érection moins forte. A l'égard du

---

(*a*) MONTAGNE, [& l'on ne peut trop citer cet Auteur, parce qu'il traite avec sagacité les causes morales de l'impuissance], parle de celle qui provient d'une *contention trop forte de l'ame. J'en sai*, dit-il, *à qui il a servi d'apporter à la jouissance le corps même, demi rassasié d'ailleurs, pour endormir la fureur des transports amoureux; & ceux-là cessent d'être impuissans, dès qu'ils sont moins puissans.* Ce passage démontre clairement que MONTAGNE auroit connu la cause de l'impuissance du Noble Vénitien. Les conseils qu'il auroit pu lui donner, se seroient trouvés différens de ceux du Docteur COCKBURN, mais il auroit également réussi.

régime,

régime, il consiste dans l'usage des substances rafraîchissantes ? les boissons, qui doivent avoir cette qualité, doivent néanmoins être prises avec ménagement ; leur trop grande abondance dans la vessie, suffit, comme je l'ai dit ailleurs, pour exciter l'érection. Les alimens assaisonnés, les liqueurs spiritueuses, enfin tout ce qui porte la chaleur dans l'économie animale, doit être prescrit à la rigueur.

L'impuissance, dont sont attaqués les hommes qu'une sensation douloureuse affecte, n'est encore que passagère ; ils doivent même s'abstenir d'essayer leur vigueur, jusqu'à ce que les parties qui l'annoncent en donnent les signes les moins équivoques. Il ne faut pas s'y tromper ; l'érection accompagne plusieurs maladies, & je connois des hommes qui ne sont jamais affectés par le chagrin, sans ressentir dans tous leurs membres l'érétisme le plus violent, quoique l'expérience leur ait démontré qu'il étoit impossible de tirer parti de la tension qui s'observe à la verge.

Ceux que la mélancolie a jettés dans l'impuissance, doivent mettre en usage tout ce qui est l'antidote du chagrin ; mais éviter néanmoins les excès, qui occasionneroient un ébranlement trop vif dans l'économie animale, & auquel succéderoit un état plus triste encore que le premier. Les Anciens, qui sçavoient aussi bien que nous jusqu'à

quel point la tristesse peut influer sur la population, avoient institué des fêtes pendant lesquelles tout le monde ouvroit son cœur à la joie. Ils avoient, outre cela, des compositions pharmaceutiques, dont la propriété étoit de réveiller les esprits ; on les appelloit *letificantes* (réjouissans). Les Romains avoient encore le *Philonium Romanum* ; les Egyptiens le *Bers* (*a*). Ces derniers craignoient la tristesse au point que pour la bannir, ils avoient recours à des moyens qui jetteroient la crainte & l'horreur dans un autre pays. On apportoit au commencement du festin, un squelette pour avertir les convives de se livrer à la joie & au plaisir, parce que le lendemain peut-être ils n'existeroient plus.

On ne peut guère prescrire un régime général pour dissiper l'impuissance que produit la mélancolie. Chaque homme doit étudier son tempérament, & faire usage des choses dont il s'est bien trouvé, en s'abstenant de celles qui ont trop influé sur lui. Tout ce qui chasse la tristesse combat l'impuissance, puisqu'à mesure que les esprits approchent de la gaieté & du contentement, les fonctions naturelles se rétablissent. Le régime

(*a*) Ces deux compositions étoient des espèces d'électuaires composés avec le saffran, l'opium, le poivre, le nard Indien, &c. Elles excitoient un délire gai & momentané, dans lequel on trouvoit vraisemblablement la même satisfaction monstrueuse que les Européens dans l'ivresse, selon PROSPER ALPIN.

doit être fort exact : tous les alimens de difficile digestion, les farineux non fermentés, les légumes ne conviennent point ici : les viandes tirées des animaux qui ne vivent que d'herbes, & la jeune volaille, doivent être le fond de la nourriture des mélancoliques ; les herbes potageres doivent en faire l'assaisonnement : on peut quelquefois unir à leur nourriture quelques aromates légers, comme la mélisse, la canelle, le mélilot : le vin blanc & léger convient dans ces circonstances, &c. mais le moyen le plus favorable, & sans lequel le régime n'est presque d'aucun effet, est d'aider l'action des alimens par un exercice leger, en respirant un air frais, & en évitant trop de dissipation.

Les personnes dont l'impuissance a pour cause la foiblesse, qui suit ordinairement les maladies graves occasionnées par l'excès des plaisirs, ont besoin des secours de la Médecine ; & c'est aux hommes de l'art qu'il faut recourir. Parmi les moyens qu'ils ont employés avec succès, les plus efficaces sont, sans contredit, le *quinquina* & les *bains froids*. Le premier de ces remedes, dit M. Tissot (*a*), est, depuis près d'un siecle, regardé, indépendamment de sa vertu fébrifuge, comme l'un des plus puissans fortifians, & comme calmant. Vingt siecles d'expériences exactes & raisonnées, ont démontré que les bains froids

(*a*) Voyez l'*Onanisme*, art. III. sect. X.

possédoient les mêmes qualités. L'on doit même remarquer qu'ils ont, ainsi que l'air, un avantage particulier; c'est que leur action dépend moins de la réaction, c'est-à-dire, des forces de la Nature, que celles des autres remedes; ceux-ci n'agissent presque sur le vivant; les bains froids donnent du ressort même aux fibres mortes (a).

L'union du quinquina & des bains froids est indiquée par la parité de leurs vertus, ils opèrent les mêmes effets; & étant combinés, ils guérissent des maladies que tous les autres remèdes n'auroient fait qu'empirer. Fortifians, sédatifs, fébrifuges, ils redonnent les forces, diminuent la chaleur fébrile & nerveuse, & calment les mouvemens irréguliers produits par la disposition

(a) Des Médecins célebres attribuent au peu d'usage que nous faisons des bains, une partie considérable de nos maladies : du moins est-il vrai que les bains froids influent beaucoup sur la constitution des hommes dans les contrées où on les emploie. Les Romains leur durent cette vigueur étonnante qui les tendoit si redoutables. En poursuivant leurs ennemis, rien ne les arrêtoit; couvert de sueurs, on les voyoit se jetter à la nage, & traverser les rivieres & les fleuves. Il seroit aisé de fortifier une Nation, en suivant l'exemple des anciens; mais on n'y pourra parvenir qu'en mettant les citoyens de tous les états à portée de faire usage des bains, sans occasionner une dépense au-dessus de leurs facultés. Il faudroit aussi en écarter les dangers qu'on y pourroit courir. Tous les Romains se baignoient, parce que ce qu'il en coûtoit ne revenoit pas à plus d'un liard de notre monnoie. On trouvoit dans leurs bains toutes sortes de commodités, & même des bibliothéques. Que l'on compare ces établissemens à ceux qui existent parmi nous, & qui y sont relatifs... En 1757, au mois d'Août, on comptoit plus de cent personnes de noyées dans la Seine !

ſpaſmodiques du genre nerveux. Ils remédient à la foibleſſe de l'eſtomac, & diſſipent très-promptement les douleurs qui en ſont la ſuite. Ils redonnent de l'appétit; ils facilitent la digeſtion & la nutrition; ils rétabliſſent toutes les ſécrétions, & ſur-tout la tranſpiration, ce qui les rend ſi efficaces dans toutes les maladies catharrales & cutanées. En un mot ils remédient à toutes les maladies cauſées par la foibleſſe, pourvu que le malade ne ſoit attaqué ni d'obſtructions indiſſolubles, ni d'inflammation, ni d'abſcès ou d'ulcères internes; conditions qui n'excluent, même néceſſairement ou preſque néceſſairement, que les bains froids, mais qui permettent ſouvent le quinquina.

À des préceptes excellens, M. Tissot joint des obſervations qui en conſtatent la ſolidité. Un jeune homme d'un tempérament bilieux, dit-il, inſtruit au mal (la maſturbation) dès l'âge de dix ans, avoit toujours été, dès ce temps-là, foible, languiſſant, cacochyme.... Il étoit extrêmement maigre, pâle, foible, triſte. Je lui ordonnai les bains froids, & une poudre avec la crême de tartre, la limaille & très-peu de canelle, dont il prenoit trois fois par jour. Dans moins de ſix ſemaines, il acquit une force qu'il n'avoit jamais connue auparavant.

L'uſage des eaux ferrugineuſes eſt recommandé, lorſque dans l'impuiſſance il s'agit

de donner du ton, du reſſort aux parties. On emploie les eaux de Forges, celles de Paſſy, & M. TISSOT paroît avoir beaucoup de confiance aux eaux de Spa. Un grand avantage, dit-il, de ces eaux & du quinquina, c'eſt que leur uſage fait paſſer le lait (*a*). M. DE LA METTRIE nous a conſervé une belle obſervation de M. BOERHAAVE. *Ce Duc aimable*, je traduis mot à mot, *s'étoit mis hors du mariage*; *je l'ai remis dedans par l'uſage des eaux de Spa avec le lait* (*b*).

Il n'eſt pas beſoin d'inſiſter pour démontrer de quel ſecours peut être le lait, lorſqu'il s'agit de réparer des pertes conſidérables. C'eſt l'aliment le plus ſimple, le plus facile à aſſimiler (*c*). On fait ordinairement

(*a*) De bons Praticiens ordonnent auſſi, à ceux que le lait incommode, de mâcher pendant quelque tems, un peu de quinquina à midi, & un peu de rhubarbe le ſoir, juſqu'à ce que le lait paſſe avec facilité. Le quinquina donne de la force & de la tenſion aux tuniques des canaux qui portent le chyle : la rhubarbe produit le même effet, & emporte le ſuperflu du lait, avant qu'il s'accumule & s'aigriſſe.

(*b*) *Amabilis ille Dux ſe poſuerat extra matrimonium*; *ego illum repoſui intra.* Supplément à l'ouvrage de *Pénélope.* Voyez auſſi l'*Onaniſme*, art. III. Sect. X.

(*c*) Le lait eſt en uſage chez toutes les Nations du monde; il étoit, dans les premiers ſiècles, l'aliment le plus ordinaire. PLINE & quelques Hiſtoriens parlent de certains peuples qui ne vivoient que de lait. Dans quelques endroits des pays ſeptentrionaux, il ſe trouve pluſieurs perſonnes qui ne mangent toute leur vie que du pain, du beurre, du fromage, & à qui le lait tient lieu d'aliment ſolide & liquide. GALIEN fait mention d'un certain homme qui avoit vécu plus de cent ans, & qui ne s'étoit preſque nourri que de lait.

usage de lait de femme, d'ânesse, de chevre, de vache. Chacun a ses qualités différentes, & c'est la maladie que l'on a à combattre, qui doit décider pour le choix. Le lait de vache paroît assez convenir dans la circonstance qui fait l'objet de cet article ; mais on doit, autant qu'il est possible, lui préférer celui de femme. Cette liqueur est certainement la plus naturelle & la plus analogue à nos corps : nous en ressentons dans l'enfance, dans la jeunesse, & dans les infirmités de la vieillesse des effets salutaires. Il n'y a presque point d'abattement, selon le Docteur CHEYNE (*a*), dont cette liqueur ne puisse relever le corps ; elle produiroit bien d'autres effets, si elle n'étoit point dépravée, ou affoiblie par les alimens rances, âcres, mauvais, dont les nourrices & les personnes de leur état font usage.

M. TISSOT, craint, en ordonnant le lait de femme aux hommes chez lesquels cette liqueur doit réparer les forces sans qu'il leur soit permis d'en faire l'épreuve, un inconvénient qui n'est rien moins que cela dans la circonstance dont il est qustion ici. C'est, dit-il, que le lait de femme doit être pris immédiatement au mamelon qui le fournit... Mais le vase, continue ce Médecin, n'exciteroit-il point des desirs que l'on cherche à amortir, & ne seroit-on point exposé à voir

(*a*) *Maniere de traiter les maladies du corps & de l'esprit.*

renouveller l'aventure du Prince dont CAPIVACCIO nous a conservé l'histoire ? On lui donna deux nourrices ; le lait produisit un si bon effet, qu'il les mit en état de lui en fournir de plus frais au bout de quelques mois, s'il se trouvoit en avoir besoin. Cette observation prouve qu'il est dangereux de faire prendre le lait de femme à un homme chez qui il est essentiel d'empêcher l'acte vénérien ; mais ne prouve-t-elle pas aussi, que c'est un moyen dont on peut tirer parti pour l'impuissance qui a pour cause une extrême foiblesse.

D'ailleurs l'approche du malade, lorsqu'il fait usage de lait de femme, contribue beaucoup, sur-tout si cette femme est jeune & saine, à restituer des forces épuisées. Tout les corps vivans transpirent par des pores innombrables que nous nommons exhalans ; & une autre espèce de pores, en aussi grande quantité, pompe, absorbe une partie des fluides qui s'émanent des corps qui sont les plus près de nous *(a)*. Il est aisé de concevoir qu'une personne foible se trouvera bien d'être à portée d'*inspirer* les germes de santé, si je peux m'exprimer ainsi, qui s'échappent continuellement d'un corps sain & vigoureux. C'est ainsi que l'on explique comment la jeune fille qui couchoit

(a) Selon les expériences de SANCTORIUS, célebre Médecin d'Italie, de huit livres d'alimens, on en perd cinq par la transpiration insensible.

avec DAVID, lui donnoit des forces, dit M. TISSOT; comment cette même tentative a réussi à d'autres vieillards, à qui on l'a conseillé; pourquoi cela affoiblit la jeune personne, qui perd sans rien recevoir, ou plutôt qui reçoit des exhalaisons foibles, corrompues, putrides qui lui nuisent (*a*).

On peut encore expliquer par ce moyen, pourquoi certaines personnes se sont mariées fréquemment avec des personnes très-saines, qui peu-à-peu ont dépéri. On voit des hommes qui ont eu six femmes & davantage, se conserver assez bien, tandis que celles-ci perdoient la bonté de leur constitution qui s'altéroit insensiblement. M. LE BEAU, dans l'*Histoire du bas Empire*, rapporte le triomphe d'un mari sur une femme, qui offrit un spectacle singulier. Rome, dit cet Historien, qui, depuis long-tems avoit perdu l'habitude de voir des triomphes, en vit un sous le règne de THÉODOSE, d'une espèce toute nouvelle, & aussi frivole que Rome elle-même l'étoit devenue, en comparaison de ce qu'elle étoit autrefois. Un homme du peuple ayant déjà enterré vingt femmes, en épousa une qui avoit rendu le même office à vingt-deux maris. On attendoit avec impatience la fin de ce nouveau mariage, comme on attend l'issue d'un combat entre deux

[*a*] Art. II. Sect. VIII.

Athlètes célèbres. Enfin la femme mourut; & le mari, la couronne sur la tête, & une palme à la main, ainsi qu'un vainqueur, conduisit la pompe funèbre au milieu des acclamations d'une populace innombrable.

Il seroit cruel d'exposer la santé d'une personne saine, en la faisant approcher d'un homme dont les pores n'exhaleroient que des fluides putrides & corrompus; cependant, dans le cas d'impuissance causée simplement par la foiblesse, on ne peut pas soupçonner une grande quantité de ces fluides infectes; d'ailleurs dans cet état, la transpiration se réduit à très-peu de chose; on inspire beaucoup plus qu'on ne transpire, ensorte que l'on peut espérer un soulagement sensible, sans que la personne qui le procure en ressente de mauvais effets.

Le Médecin CAPIVACCIO, dont j'ai parlé plus haut, connoissoit bien les effets salutaires de cette transpiration *inoculée*, puisqu'il faisoit coucher son malade entre ses deux nourrices, & qu'il est vraisemblable que l'inspiration de leur expiration contribua beaucoup à rétablir ses forces (*a*).

(*a*) L'imagination doit agir aussi dans ces circonstances. *Simon* THOMAS *étoit un grand Médecin de son tems*, dit MONTAGNE. *Il me souvient que me rencontrant un jour à Toulouse, chez un riche vieillard pulmonique, & traitant avec lui des moyens de sa guérison, il lui dit que c'en étoit un, de me donner occasion de me plaire en sa compagnie, & que fichant ses yeux sur la fraîcheur de mon visage, & sa pensée sur cette allégresse & vigueur qui regorgeoit de mon adolescence, & rem-*

Un autre Médecin, contemporain de Capivaccio, conseilla à une jeune homme, qui étoit dans le marasme, le lait d'ânesse & de coucher avec sa nourrice, qui étoit une femme extrêmement saine & à la fleur de son âge ; ce conseil réussit très-bien, & on ne le discontinua que lorsque le malade avoua qu'il ne pouvoit plus résister au penchant qui le portoit à abuser de ses forces revenues.

On pourroit, selon M. Tissot, conserver un remède utile, & en prévenir le danger, en ne mêlant pas les sexes. Au moyen de cette précaution, éviteroit-on tous les inconvéniens? Il est d'un homme honnête de le croire; mais il est des cas, grace à la dépravation excessive des mœurs, où ce seroit parer à tout que de varier les sexes.

Tandis que l'on travaille à remédier à l'impuissance, les succès s'annoncent par l'augmentation graduée des forces. Les organes de la digestion, & ceux destinés à séparer du sang les sucs spiritueux & nourriciers, exerçant avec facilité leurs fonctions, toutes les parties reprennent, pour ainsi dire, l'état de santé. Néanmoins, celles destinées à la propagation de l'espèce recouvrent leurs forces beaucoup plus lentement,

---

plissant tous les sens de cet état florissant, en quoi j'étois lors, son habitude s'en pourroit amender. Mais il oublioit à dire, continue Montagne, *que la mienne s'en pourroit empirer aussi.* Liv. prem. chap. XX.

sur-tout si elles sont la cause du désordre qui règne dans la machine. Souvent même elles ne les recouvrent point, quoique le reste du corps paroisse avoir recouvré les siennes. L'on peut dans ce cas, selon l'Auteur de l'*Onanisme*, prédire à la lettre, que la partie qui a péché sera celle qui mourra.

Un homme s'étoit tellement épuisé avec une courtisanne, qu'il étoit incapable d'aucun acte de virilité : son estomac étoit aussi extrêmement affoibli, & le manque de nutrition & de sommeil l'avoit réduit à une grande maigreur. Voici la méthode qu'employa M. Tissot, pour procéder à la curation de cette impuissance : à six heures du matin, le malade prenoit six onces de décoction de quinquina, à laquelle on ajoutoit une cuillerée de vin de Canarie : une heure après, il prenoit dix onces de lait de chevre, qu'on venoit de tirer, auquel on ajoutoit un peu de sucre, & une once d'eau de fleur d'orange. Il dînoit d'un poulet rôti, froid ; de pain & d'un verre d'excellent vin de Bourgogne, avec autant d'eau. A six heures du soir, il prenoit une seconde dose de quinquina : à six heures & demie, il entroit dans un bain froid, dans lequel il restoit dix minutes, & au sortir duquel il entroit dans son lit. A huit heures, il reprenoit la même quantité de lait : il se levoit depuis neuf jusqu'à dix. Tel fut l'effet de ces remèdes, dit M. Tissot, qu'au bout de huit

jours, il me cria avec beaucoup de joie, quand j'entrai dans sa chambre, qu'il avoit recouvré le *signe extérieur de la virilité*, pour me servir de l'expression de M. DE BUFFON. Au bout d'un mois, il avoit presqu'entièrement repris ses premières forces.

Il y a presque toujours lieu d'espérer la guérison de l'impuissance accidentelle, au lieu que l'impuissance que j'ai nommée absolue, lorsqu'elle dépend sur-tout d'un vice de confomartion, doit être regardée comme incurrable. Un homme en effet privé de quelques-unes des parties essentielles pour procéder à la génération, en est incapable & le sera toujours. Il est quelques défauts susceptibles d'être corrigés, & c'est ce que j'examinerai ailleurs; mais ils doivent porter seulement sur la conformation des parties extérieures. Il faut nécessairement qu'elles existent : car rien, par exemple, ne peut suppléer aux testicules, lorsqu'elles manquent; ni à l'organe destiné à transmettre la liqueur séminale dans le lieu destiné par la Nature pour la génération.

Il assez commun, cependant, de voir tomber dans l'impuissance des hommes auxquels rien ne manque, si l'on en excepte le bon sens. J'entends ceux qui se croient *maléficiés*; préjugé qui pour être moins général aujourd'hui, l'est encore trop parmi le peuple. Il seroit inutile d'amonceler une infinité de citations, pour démontrer l'igno-

rance & la fausseté de ceux qui s'arrogent le droit de *nouer l'aiguillette* : pour peu que l'on soit instruit, on conviendra qu'il est de toute impossibilité qu'un homme devienne impuissant, par la vertu de certaines paroles mystérieuses, ou de quelques cérémonies ridicules, employées par les esprits foibles & crédules.

Mais, dira-t-on, des hommes n'ont pu consommer leur mariage; on est certain qu'il leur avoit été jetté un sort; ils en étoient menacés? Eh! voilà la cause de leur impuissance! Que l'on se rappelle l'histoire du jeune homme cité au chapitre des remèdes capables de dompter le tempérament; que l'on raproche de cette observation toutes celles du même genre, & on verra que la menace de rendre impuissant un homme dont l'esprit est foible, suffit pour lier ses forces; que cet homme soit averti, seulement qu'il s'imagine avoir des ennemis intéressés à s'opposer à ses plaisirs, il n'en jouira pas. Les prétendus *noueurs d'aiguillettes* sont plus communs dans les campagnes qu'ailleurs, parce que le peuple y est plus crédule, & que les histoires des prétendus sorciers, n'y ont pas, comme dans les villes, des hommes qui en démontrent la fausseté (*a*).

(*a*) Je vis, dans un village de la Picardie, une fontaine entourée de trois arbres, chargés chacun de ligatures mystérieuses, faites avec différentes matieres. On me dit que ces liens étoient autant de *sorts* jettés sur des malheureux; on

Ce seroit vainement qu'on tenteroit de guérir par des raisons seulement, un homme qui croit devoir son impuissance à des causes surnaturelles : j'ai deux fois essayé ce moyen; & j'ai été obligé de *contreminer* les noueurs d'aiguillettes, pour tranquilliser les parties intéressées (*a*). VENETTE nous a laissé une observation, qui prouve combien l'imagination peut influer sur les organes destinées à multiplier notre espèce. Il avoit menacé un Tonnelier de lui *nouer l'aiguillette*, lorsqu'il se marieroit, & ce pauvre homme fut tellement frappé de crainte qu'il fût un mois sans pouvoir s'approcher de sa femme. Il se sentoit quelquefois, dit VENETTE, des envies de l'embrasser étroitement, mais quand il falloit exécuter ce qu'il avoit résolu, il se trouvoit impuissant : son imagination étant alors embarrassée de l'idée du sortilége. Il faut lire dans l'ouvrage, les circonstances de cette impuissance accidentelle, & comment on parvint à la faire cesser (*a*).

MONTAGNE, dans une circonstance à peu-près la même, parvint à guérir de l'impuis-

---

me fit connoitre l'arbre auquel étoit déposée la force des impuissans ; j'exhortai inutilement plusieurs personnes à abattre ces arbres, je me contentai de détruire tous les signes de la puissance du berger de ces cantons, sur les hommes de son village. On admira ma hardiesse.

(*a*) Il fallut prononcer des *paroles*, y joindre des *cérémonies* ; en même tems que je prescrivois au mari de suivre les avis que j'ai rapportés plus haut.

(*b*) *Tableau de l'Amour conjugal*, IV. par. ch. VII. p. 361.

sance momentanée, un Seigneur dont la foiblesse d'esprit avoit influé sur le physique, dans ce moment critique où l'homme a besoin de toute sa fermeté.

Une parente du Comte qui fait le sujet de cette observation, *vieille Dame fort craintive des sorcelleries*, pour me servir des expressions de MONTAGNE, fit part à celui-ci de l'appréhension où elle étoit qu'on ensorcellât les mariés. *J'avois de fortune en mes coffres*, dit notre Auteur, *certaine petite pièce d'or.... où étoient gravées certaines figures célestes, contre le coup du soleil, & pour oster la douleur de tête, la logeant à point nommé sur le mal..... Resverie germaine à celle de quoi nous parlons. J'avisay d'en tirer parti, & dis au Comte qu'il pourroit courre fortune comme les autres, y ayant là des hommes pour lui en vouloir prêter une, mais que hardiment il s'allast coucher : que je lui ferois un tour d'ami, & n'espargnerois à son besoin, un miracle qui étoit en ma puissance.... Seulement comme sur la nuit, on iroit lui porter le resveillon, s'il étoit mal allé, il me fist un tel signe. Il avoit eu l'ame & les oreilles si battues, qu'il se trouva lié du trouble de son imagination, & me fit son signe à l'heure susdite. Je lui dis lors à l'oreille, qu'il se levast.... & print la robe de nuit que j'avois sur moi & s'en vestit, tant qu'il auroit exécuté mon ordonnance, qui fut; quand nous serions sortis, qu'il se retirast à*

tomber de l'eau : dit trois fois telles paroles, & fit tels mouvemens.... Après quelques autres cérémonies, Montagne ordonna à son ami de ceindre les cordons au bas desquels pendoit la médaille, & de la disposer de manière qu'elle fût couchée sur les parties que l'on nommet *émoius* (*testes*) parce qu'en effet elles le sont de la vigueur ou de l'impuissance de l'homme. *Cela fait*, continue notre Auteur, *je dis au Comte, qu'il s'en retournast à son prix fait : n'oubliast de rejetter sur son lit ma robe, en manière que les abbriast tous deux. . . , Ces singeries sont le principal de l'effet ; notre pensée ne se pouvant desmesler que moyens si estranges ne viennent de quelque abstruse science ; leur inanité leur donne poids & révérence. Somme, il fut certain que mes caractères se trouvèrent plus vénériens que solaire, plus en action qu'en prohibition* (*a*).

Ces deux histoires prouvent que si un homme ne peut consommer son mariage, & que l'impuissance ait sa source dans l'imagination, il est facile à guérir, pourvu que l'on obtienne sa confiance. C'est quelque chose de triste que d'être obligé de recourir à la ruse pour y parvenir ; mais il n'y a pas d'autre remède dans ces circonstances, où il faut se résoudre à voir des époux languir, sécher, se consommer dans l'attente

(*a*) Montagne, liv. prem. chap. XX.

d'un plaisir qu'ils se croient interdit par un pouvoir surnaturel.

Il seroit dangereux de vouloir détromper tout d'un coup des hommes foibles, malheureusement trop persuadés du pouvoir des prétendus magiciens sur eux, mais on pourroit y parvenir, en se prêtant à leur démence jusqu'à un certain point. Le Roi de Boutan, dit un Ecrivain célebre, eut un jour besoin d'être saigné. Un Chirurgien Gascon, qui étoit venu à sa Cour dans un vaisseau de notre compagnie des Indes, fut nommé pour tirer cinq onces de ce sang précieux. L'Astronome de quartier cria que la vie du Roi étoit en danger, si on le saignoit dans l'état où étoit le ciel. Le Gascon pouvoit lui répondre, qu'il ne s'agissoit que de l'état où étoit le Roi de Boutan ; mais il attendit prudemment quelques minutes, & prenant son almanach : Vous avez raison, grand homme, dit-il à l'Aumônier de quartier, le Roi seroit mort, si on l'avoit saigné dans l'instant où vous parliez ; le Ciel a changé depuis ce tems-là, & voici le moment favorable. L'Aumônier en convint. Le Roi fut guéri ; & petit-à-petit, on s'accoutuma à saigner les Rois quand ils en avoient besoin (*a*).

(*a*) *Mélanges de M. de* VOLTAIRE. Chap. XIII. Jusqu'à quel point on doit tromper le peuple.



CHAPITRE V.

Du Congrès.

Jamais la Biche en rut, n'a pour fait d'impuissance,
Traîné du fond des bois un Cerf à l'Audience.
Et jamais Juge entr'eux ordonnant le *Congrès*,
De ce burlesque mot n'a sali ses Arrêts [a].

PERSONNE n'ignore que l'infâme usage qui consistoit à faire rendre par un mari, devant plusieurs témoins, le devoir conjugal à sa femme, pour se justifier contre une accusation d'impuissance, subsistoit encore vers la fin du siécle dernier. Il est étonnant, jusqu'à quel point on étoit prévenu que cette preuve étoit la seule admissible, pour constater irrévocablement les attributs physiques de l'homme; tandis que l'expérience démontroit, au contraire, que le congrès étoit ce qu'il y avoit de moins certain pour découvrir la vérité. Une femme, pour trouver un prétexte de divorce, n'avoit qu'à accuser son mari d'impuissance; on ordonnoit cette preuve odieuse, à laquelle sur mille hommes, un seul peut-être sortiroit victorieux. En effet, si, comme je l'ai dit ailleurs, l'union des sexes suppose celles des cœurs, com-

(a) BOILEAU, Satyre VIII.

ment croire que deux époux, dont l'un d mande avec hardiesse la séparation, ce qi suppose le désespoir, la haine, l'horreı dans l'autre, puissent, celui-ci, fut-il u athlete, consommer l'acte le plus sacré d la nature, environnés d'experts attentifs dont les regards curieux, imposans, doiven jetter le trouble & la confusion.

Seroit-ce les femmes, comme le dit Venette (*a*), qui auroient fait naître dans l'idée des Juges d'ordonner *par arrêt de la Cour*, à un homme de forcer la nature dans ce qu'elle a de plus respectable ?

Ou bien, seroit-ce *par une curiosité vaine & indiscrette, où l'esprit humain se laisse emporter pour etendre ses lumières, & soumettre à nos sens le miracle de la génération*, que cette erreur monstrueuse auroit été accréditée, comme on l'a prétendu (*b*).

Ne cherchons pas l'origine de cette coutume honteuse, abolie par un Arrêt de Réglement du Parlement de Paris : donnons un précis de l'affaire qui occasionna cet Arrêt. On aime à voir les motifs qui déterminent les hommes à secouer le joug de l'erreur & des préjugés.

Le 2 Avril 1653, Messire René de *Cordouan*, Chevalier, Marquis de Langey, majeur de 25 ans, épousa Damoiselle Marie de

(*a*) L'*Amour Conjugal*, 4e. part. Chap. 5. art. II. p. 338.
(*b*) Voyez le *Code Matrimonial*, &c. 2e. part. art. *Congrès*.

Saint Simon de *Courtomer*, âgée de treize à quatorze ans. Les commencemens de ce mariage furent heureux. Quand le mari étoit absent, sa femme lui témoignoit aussitôt par ses lettres, l'impatience qu'elle avoit pour son retour, & lui écrivoit toujours avec cette affection tendre, qui sembloit faire honneur à la société conjugale.

Cette parfaite intelligence dura pendant quatre années entières, c'est-à-dire, jusqu'en 1657, que la Dame de *Langey* accusa son mari d'impuissance. Elle porte sa plainte devant le Lieutenant Cilvil du Châtelet, qui nomme des experts pour visiter les parties. Les experts font la visite, & déclarent par leur rapport, qu'ils les ont trouvés l'un & l'autre dans l'état où ils devoient être comme mari & femme. La Damoiselle de *Saint Simon*, pour infirmer ce rapport, prétendit que si elle n'étoit pas fille, c'étoit par les entreprises brutales d'un impuissant, & par l'effort d'un amour également stérile & furieux, qui met tout en usage pour se satisfaire. Le S. de *Langey*, piqué de ce reproche, demanda le *Congrès*; le Juge l'ordonne; la Damoiselle de St. Simon, interjette appelle de sa Sentence, mais elle fut confirmée par Arrêt.

Pour l'exécuter, on chosit la maison d'un nommé *Turpin*, Baigneur. Cinq Médecins, cinq Chirurgiens, cinq Matrones y assistè-

rent (*a*), & le succès n'ayant pas été avantageux au Sr. de Langey, son mariage fut déclaré nul par Arrêt du 8 Février 1659, qui le condamna à rendre la dot, &c. lui fit défense de contracter aucun mariage, & permit à la Damoiselle de St. Simon de se pourvoir ainsi qu'elle aviseroit bon être, comme étant entièrement libre de s'engager par d'autres nœuds.

Le lendemain de cet Arrêt, le Sr. de Langey fait ses protestations devant deux Notaires, déclare qu'il ne se reconnoît point impuissant, & que nonobstant les défenses qui lui sont faites de se marier, il se pourvoira par mariage ainsi & quand il le jugera à propos...

La Dame de St. Simon contracte mariage avec Messire Pierre de *Caumont*, Marquis *de Boësle*, & de ce mariage sont nées trois filles.

Dans le même tems le Sr. de Langey se marie avec Demoiselle *Diane de Montault de Navaille*, & leur mariage est suivi de la naissance de sept enfans.

(*a*) Ce seroit violer les loix de la pudeur, que d'entrer dans un certain détail sur l'inspection scrupuleuse que les parties étoient obligées de subir de la part des experts. La visite de l'homme & de la femme faite séparément, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui, ne présente plus ces obscénités révoltantes, dont les Médecins, les Chirurgiens, les Matrones, chargeoient leurs rapports après l'exécution du Congrès.

En 1670, la Marquise de Boësle décéda, après avoir fait un testament pardevant Notaire, qui porte cette clause. « Veut la testatrice que l'on termine par accommodement le procès indécis entr'elle & Messire René de Cordouan, Marquis de Langey (a); qu'on le règle par l'avis du *Sr. Caillard*, Avocat au Parlement, auquel elle a déclaré ses volontés, qu'elle veut & entend être suivies & exécutées de point en point, sans qu'on y puisse contrevenir sous quelque prétexte que ce soit. » Caillard mourut en 1673, sans avoir rien terminé.

Dans les contestations qui suivirent la mort de la Marquise de Boësle, entre le Marquis de Langey & le Marquis de Boësle, pour décider sur le sort des enfans du premier (circonstances délicates qui plongèrent les Juges dans d'étranges embarras), il fut avancé, que les ordres laissés en mourant par la Marquise de Boësle, *laissent clairement entrevoir la surprise qu'elle avoit faite à la Justice, lorsqu'elle parvint, en 1659, à faire annuller son mariage.*

Le ministère public profita de cette occasion pour demander l'abolition de *la preuve*

(a) Je n'expose pas le Procès qui divisoit le Marquis de Langey de la Marquise de Boësle, après leur séparation ; on doit s'imaginer que la naissance des enfans provenus de ces deux mariages, occasionnerent plusieurs incidens qui ne sont pas de mon objet.

inutile & infâme du Congrès. En conséquence, par l'Arrêt du 18 Février 1767, la Cour *faisant droit sur les conclusions du Procureur Général du Roi* (a), *fait défenses à tous Juges, comme à ceux des Officialités, d'ordonner à l'avenir, dans les causes de mariage, la preuve du Congrès.* (b).

Je vais présenter quelques-uns des motifs qui occasionnerent ce Réglement, d'après le plaidoyer de M. de LAMOIGNON.

Sous quelque point de vue qu'on envisage le *Congrès*, dont le nom ne peut être prononcé sans rougir, tout concourt pour en proscrire l'usage à la postérité.

1°. Cette pratique honteuse est nouvelle & inconnue dans le droit civil & canonique (c). Les loix civiles décident les accusations d'impuissance par le *triennium*, ou par la cohabitation pendant trois ans (d). Le droit canonique

(a) M. DE LAMOIGNON.

(b) Cet infâme usage avoit déjà plusieurs fois soulevé les Jurisconsultes éclairés. Anne ROBERT, l'un des plus célébres Avocats de son tems, un jour qu'il plaidoit dans une cause d'impuissance, qui avoit été portée par appel au Parlement de Paris, osa, sans craindre de déplaire à cette célébre Compagnie, lui représenter avec beaucoup de licence, l'abomination du Congrès, & de la visite qu'elle avoit ordonné. Dans un livre, dont le fameux Achille de HARLAI, accepta la dédicace, il insista encore sur l'horreur de ces abus avec beaucoup de force. Voyez *les Anecdotes de Médecine*, prem. part. anecd. XXXVIII.

(c) Il paroît, selon VENETTE, que le Congrès avoit été en usage avant JUSTINIEN, [vers le Ve. siecle]. Cet Empereur l'abolit comme opposé à la pureté du Christianisme.

(d) JUSTINIEN ordonna qu'un mari pouvoit être répudié sans que la femme perdît sa dot, si pendant deux ans il n'a-

exige

exige l'affirmation des parties avec celle de ſept parens, & à toute extrémité l'inſpection des perſonnes. Les Loix n'en demandent pas davantage, & elles ne parlent en aucune manière du Congrès. Pourquoi donc le ſouffrira-t-on ſous prétexte d'un uſage bizarre, inconſidéré, qui ne doit ſon origine qu'à la fureur, à l'effronterie, & à une eſpèce de frénéſie cauſée par le déſeſpoir? C'eſt ainſi qu'en parlent tous les Auteurs qui ont traité cette matière: comme Vincent TAGEREAU, PELEUS, Anne ROBERT, & ſur-tout Antoine HOTMAN, fameux Avocat au Parlement de Paris à la fin du ſeiziéme ſiécle, lequel aſſure que cette pratique infâme ne s'étoit établie au tems qu'il écrivoit que quatre ans auparavant. Elle a toujours été inconnue dans les autres nations, comment donc a-t-elle pu s'introduire en France? Comment a-t-on pu placer à côté des loix ſaintes & judicieuſes qui la gouvernent, une coutume ſi contraires aux bonnes mœurs, & à la vérité même?

2°. Cette erreur monſtrueuſe a été accréditée par une curioſité vaine & indiſcrette, où l'eſprit humain ſe laiſſe emporter. Il veut toujours étendre ſes lumières.... & forcer,

voit pu conſommer le mariage. Il changea ſa loi, & donna trois ans au pauvre malheureux. Mais, dit M. de MONTESQUIEU, dans un cas pareil, deux ans en valent trois, & trois n'en valent pas plus que deux.

pour ainsi dire, la Nature, jusques dans les abymes où elle est retranchée....

3°. Le Congrès est non-seulement une tentative honteuse en elle-même, mais elle est encore incertaine dans ses effets. L'action qu'il a pour objet, ne se commande pas (*a*); elle n'est point l'esclave de l'Edit du Prêteur; elle est essentiellement libre, capricieuse, ennemie du grand jour, des témoins, & de cette foule de contrôleurs dont la vue suffit pour troubler la vérité de ses opérations; elle cherche les ténèbres & le secret, l'intelligence de deux personnes, & le concert de deux esprits parfaitement unis. Si dans cette occasion il s'est trouvé des hommes assez téméraires pour ne rien craindre des hommes qui les regardoient, ni du soleil qui les éclairoit, ça été par le secours d'une fausse raison, & par une espèce de philosophie qui a retenu le nom de cynique, pour nous marquer le déréglement de ces maximes, qui sont aussi pernicieuses que celles qu'on a voulu autoriser par le Congrès. Cet usage infâme pourra toujours déconcerter tout homme à qui il

---

(*a*) Sur quel fondement, dit M. DE BUFFON, étoient donc appuyées ces loix si peu réfléchies dans le principe, & si déshonnêtes dans l'exécution? Comment le congrés a-t-il pu être ordonné par des hommes qui doivent se connoître eux-mêmes, & savoir que rien ne dépend moins d'eux que l'action de ces organes; par des hommes qui ne pouvoient ignorer que toute émotion de l'ame, & sur-tout la honte, sont contraire à cet état, & que la publicité & l'appareil seul de cette preuve, étoient plus que suffisans pour qu'elle fût sans succès? *Hist. Nat. tom. IV.*

reste des sentimens de bienséance & de pudeur; & les maris les plus puissans, dans un état de liberté où la Nature ne sera pas contrainte, succomberont souvent dans une épreuve, aussi humiliante pour l'humanité, qu'elle est contraire à la raison & à tous les sentimens qui sont inséparables de la vertu. La cause présente en fournit un exemple éclatant dans la personne du sieur de Langey. Persuadé de ses forces, dont il avoit une connoissance intime, il demande lui-même le Congrès; il y succombe, on déclare son mariage nul, & on lui défend d'en contracter un autre. Il proteste contre la défense, se remarie (*a*), & devient le pere de sept enfans, que la vertu de leur mere met au-dessus de tous les soupçons. Quel embarras pour la Cour! Quelle perplexité dans l'esprit des Magistrats! Que d'abymes & de précipices le premier pas n'a-t-il pas creusés par une suite d'événemens, auxquels la raison & la vérité paroissent néanmoins avoir présidé! Les enfans du Marquis de Boësle & ceux du Marquis de Langey, sont tous, en les envisageant sous un certain point de vue, des

(*a*) Le sieur de *Langey* ne trouva pas d'obstacles pour passer à un second mariage, parce que s'étant présenté comme faisant profession de la religion prétendue réformée, & cette religion envisageant les seconds nœuds qui lioient la Marquise de Boësle comme adulteres, & comme ayant rompu le premier mariage du sieur de *Langey* avec elle, il put, conformément à la doctrine de sa religion, contracter une nouvelle alliance.

enfans bâtards & adultérins; & sous un autre, ce sont des enfans légitimes, qui doivent en avoir les droits, les honneurs & les priviléges dans la société ...

4°. L'exemple frappant que cette Cause expose aux yeux du public, découvre l'imposture du Congrès, & met au grand jour les conséquences presque incroyables qu'il est capables d'entraîner après lui. Les Officiaux ont cru que la simple visite du mari & de la femme n'étoient pas une preuve suffisante, si après cela on ne les obligeoit à consommer le mariage en présence des Médecins & de plusieurs témoins.

Mais s'ils fussent bien entrés dans les sentimens de HINCMAR, Archevêque de Reims, qui étoit de son tems un des plus grand génies de l'Eglise de France, tant s'en faut que cette nouvelle maniere de prouver l'impuissance eût été pratiquée; ils n'auroient pas même pris connoissance de ces causes, dont l'objet s'accorde si mal avec la décence de leur caractere. Qu'y a-t il, en effet, disoit ce Prélat, de plus opposé à la sainteté du sacerdoce, que ces questions sales & honteuses, où l'on traite de tout ce qu'il y a de plus secret entre un mari & une femme? Ce n'est point assez qu'un Prêtre ait le cœur pur, il faut qu'il ait aussi les oreilles chastes; & comment peut-il connoître des matieres qu'il est même obligé d'ignorer. Aussi voyons-nous par toutes les loix des Empereurs chrétiens, qu'autrefois

ces matieres n'étoient pas portées devant les Juges eccléſiaſtiques ; & quoiqu'elles aient été agitées dans quelques Conciles de France, ces mêmes Conciles, quoique composés de laïcs en partie, ont ſouvent déclarés qu'ils ne vouloient pas connoître de toutes les cauſes de mariages, mais qu'ils les renvoyoient *ad nobiles laïcos*, principalement quand il s'agiſſoit de queſtions ſemblables à celle-ci.

5°. Il faut donc bannir une bonne fois de tous les tribunaux, le nom odieux de *Congrès*, qui ne peut être prononcé ſans quelque horreur, & qui ne devroit jamais ſortir de la bouche des Eccléſiaſtiques. Il faut abolir pour toujours cet uſage incertain dans ſa preuve, & qui, loin d'être approuvé par les loix & par les canons, leur eſt entiérement oppoſé : uſage barbare en lui-même, dont la ſeule idée ſouille l'imagination, bleſſe le reſpect qui eſt dû à la juſtice, offenſe une religion auſſi chaſte que la nôtre, viole toutes les loix de la pudeur, dégrade la ſainteté du mariage, déshonore l'humanité, & réduit, pour ainſi dire, l'homme à une condition inférieure à celle des bêtes (*a*).

Après ce qu'on vient de lire, n'aura-t-on pas lieu d'être ſurpris en apparence que dans la nouvelle édition du *Tableau de l'Amour Conjugal*, revue, corrigée & augmentée, (à

(*a*) Extrait de l'article *congrès*, du *Code matrimonial*, par M. LERIDANT.

Londres 1764), on trouve l'addition suivante ? (M. de Vandermonde).

« Il n'est point, dit le correcteur de » Venette, en parlant du Congrès, il » n'est point contre la pudeur de se conformer à ce que les Loix ordonnent, à ce » que la religion permet & ce que l'usage » autorise. Ainsi, il n'y a point de honte à » montrer des signes de puissance, & à obliger une fille de se faire voir telle.... L'idée » qu'on se figure du Congrès en augmente » l'horreur. On croit que les mariés sont exposés à cette épreuve en présence de témoins. » Cependant, voici comment le Congrès se » pratique.... Le mari & la femme y sont » dans un lit bien fermé ; à la vérité, il » reste dans la chambre des matrones pour » servir de témoins.... mais tout se passe » d'ailleurs entre quatre rideaux. Lorsqu'il » s'est écoulé un tems suffisant.... la femme » est visitée par les matrones, afin de reconnoître, suivant les regles de leur art, les » vestiges de la consommation, si elle s'est » faite. Ainsi, toutes procédures à ce sujet » sont, non-seulement permises, mais même ordonnées par les saints décrets ».

Si ce passage avoit besoin d'être réfuté, & si je ne m'étois imposé la loi de ménager la pudeur des Lecteurs, je rapporterois des circonstances tirées de quelques-unes de ces abominables épreuves, & que la liberté du siecle a permis à quelques Chirurgiens de dé-

poſer dans leurs écrits. On verroit alors, ſi les Médecins, les Chirurgiens, & ſur-tout les Matrones, étoient toujours exactement ſéparés de l'homme & de la femme dont ils devoient examiner les approches ! On verroit un Acoucheur célèbre, lutter contre une Matrone, qui, par un zèle exceſſif, vouloit abſolument, en voyant les inutiles efforts d'un mari, le mettre hors d'état de jamais tromper une femme; on verroit enfin des horreurs qu'il faut enſevelir dans l'oubli. Au reſte, VENETTE détruit avec force les raiſons qui faiſoient ordonner le Congrès ; pourquoi celui qui a revu l'ouvrage de ce Médecin y a-t-il placé l'addition abſurde qu'on y vient de rapporter, addition qui contredit formellement ce qui la précede & ce qui en eſt la ſuite, & dont l'inconſéquence eſt peut-être ce qu'il y a de moins répréhenſible ?

La maxime du Parlement de Paris eſt, aujourd'hui, de déclarer la femme non recevable à accuſer ſon mari d'impuiſſance, quand il réſulte de la viſite qui a été faite de ſa perſonne, que les parties qui ſervent à la génération, ſont extérieurement bien conformées. Cette maxime eſt à la rigueur trop générale, puiſque le but du mariage étant d'augmenter le nombre des individus, un homme bien conformé en apparence peut être ſtérile, ou même impuiſſant ; mais auſſi par cette máxime, on évite beaucoup d'inconvéniens qui réſulteroient du moyen infâme & incertain de vouloir s'aſſurer de

la virilité d'un homme, ainsi que nous l'avons exposé dans cet article.

CHAPITRE VI.

De la Stérilité.

Ces noms, ces tendres noms & de fils & de pere,
O homme ! seroient-ils étrangers à ton cœur ?
Le sauvage Huron, dans son sanglant repaire,
En connoît la douceur.
Vois l'objet de ses feux sourire à sa tendresse ;
Son pere, à ses côtés, repose en cheveux blancs ;
A son cou suspendu, son jeune fils le presse
De ses bras innocens [a].

ON appelle *stérilité* dans les femmes, ce que l'on nomme *impuissance* dans les hommes. Ces dénominations ne me paroissent pas justes ; je vais exposer ce que j'entends par la stérilité, & en quoi elle differe de l'impuissance.

Par ce que j'ai dit ailleurs, on a vu que l'impuissance est l'état d'un homme qui, soit par un défaut de conformation, ou de quelqu'autre cause, ne peut rendre le devoir conjugal à sa femme : ainsi, toutes les fois qu'il se trouvera un homme duquel on exigeroit inutilement les deux signes de la virilité, on peut déclarer cet homme impuissant, & par

(a) M. Thomas. *Les devoirs de la Société.* Ode.

conséquent

conſéquent ſtérile. Un homme peut néanmoins mériter cette derniere qualité, ſans que pour cela il ſoit inhabile à la conſommation du mariage. Combien de perſonnes jouiſſent preſque pendant toute leur vie des plaiſirs attachés à l'union des ſexes, ſans que de ces ſacrifices réitérés, offerts à l'Amour, il en réſulte de ces gages précieux qui nous rendent immortels.

J'appelle cet état ſtérile, ſans appliquer ce mot à l'un des deux époux plutôt qu'à l'autre; c'eſt leur union que j'enviſage, comme formant un tout incapable de rien produire, par les défauts qui ſont aſſez rarement commun aux deux individus, mais contre leſquels l'un & l'autre doivent ſe réunir. C'eſt donc premiérement les unions infructueuſes qui conſtituent la ſtérilité. Si l'homme eſt impuiſſant, il ſera ſtérile, comme j'ai déjà dit, & ſon mariage ſera auſſi néceſſairement ſtérile, ſans que la femme puiſſe être taxée de ſtérilité.

J'ai cru cette expoſition néceſſaire, avant que d'entrer dans les détails qui doivent faire l'objet de ce Chapitre. Elle l'étoit d'autant plus, que les hommes qui croient prouver efficacement qu'ils le ſont, s'imaginent preſque toujours que l'état oppoſé à l'impuiſſance ſuffit pour la fécondité, & que ſi celle-ci n'a pas lieu, leurs femmes ſont ſtériles.

Dans le Chapitre où j'ai parlé de l'impuiſſance, on a vu ce qui caractériſoit cet état

& les moyens d'y remédier, lorsque cette maladie étoit susceptible de guérison ; on doit supposer actuellement un homme qui s'annonce dans la carriere de l'Amour, avec les talens dont laNature a doué tous les hommes, pour savourer les délices atrachés à la reproduction de son semblable, On doit encore supposer cet homme uni par le cœur à la femme qui lui est destinée, jouissant des droits que lui donne le mariage, s'enivrant dans les bras de la volupté, pleurer sur des jouissances infructueuses, dont rien ne lui rappellera le souvenir. Une situation aussi triste, mérite les attentions de la Médecine : c'est être utile à son siecle, à la postérité, que d'indiquer aux hommes les moyens de se régénérer; & jamais la France n'oubliera que HENRY II seroit mort sans laisser de lui aucun successeur, s'il n'eût eu recours au célèbre FERNEL *(a)*. Ce desir brûlant de laisser après

(*a*) HENRY II ayant épousé la Duchesse d'URBIN, son mariage fut stérile pendant dix ans, au grand regret de HENRY son époux, qui fut sur le point de la répudier. L'impatience du Roi fit qu'on appella à la Cour Jean FERNEL, Médecin Picard, pour traiter la Reine. Etant arrivé, dit DUPLEX, ce Prince lui demanda en souriant: *Ferez-vous bien des enfans à ma femme?* FERNEL lui répondit sagement: *C'est à DIEU, Sire, à vous donner des enfans par sa bénédiction : c'est à vous à les faire, & à moi d'y apporter ce qui est de l'art de la Médecine, ordonnée de DIEU pour donner reméde aux infirmités humaines.* FERNEL rendit la Reine féconde, en donnant à HENRY des conseils qu'il suivit avec tant d'exactitude, qu'il devint pere de dix enfans. La Reine, en reconnoissance d'un si grand bien, donnoit dix mille écus à son Médecin, à la naissance de chacun de ses enfans, outre plusieurs autres grandes récompenses. DUPLEIX, *Hist. de France*, Tom. III.

nous des descendans, n'est pas moins gravé dans le cœur des autres hommes, que dans celui des Rois. L'habitant des campagnes qui enseigne son fils à conduire une charrue, & qui en mourant lui laisse une chaumiere, des bras, de la santé, goûte les mêmes délices dans l'amour paternel, que celui qui pose sur la tête de ses enfans le signe éclatant qui annonce le pouvoir & l'autorité.

Lorsqu'après plusieurs conjonctions, dont les transports mutuels des époux ont certifié l'exactitude, les signes qui accompagnent les commencemens de la grossesse ne paroissent pas, l'homme & la femme doivent s'attacher à découvrir les causes de leur inhabilité à la génération. Les répétitions du plaisir doivent être moins fréquentes, pour donner à la liqueur séminale le tems nécessaire de se perfectionner. On sait qu'elle cesse d'être prolifique, lorsque la soif de jouir interrompt fréquemment les organes qui filtrent & préparent cette liqueur: elle est privée des esprits vivifians auxquels elle doit toute son énergie; les muscles destinés à tendre les ressorts actifs d'où dépend le succès de l'éjaculation, ne se prêtent plus qu'avec foiblesse à ce qu'on exige d'eux; le dépôt précieux qu'ils doivent transmettre dans le champ destiné par la Nature à la génération, n'y peut être jettée avec cette force impulsive qui distingue l'homme robuste de l'homme affoibli par l'excès des jouissances. Une stérilité causée par des excès pas-

ſagers, eſt facile à guérir : la modération en eſt le remède par excellence. Un jeune homme ſe fatiguoit inutilement par des conſommations extrêmes ; excité au plaiſir par un préſent conſidérable que lui avoient promis les parens de ſa femme, ſi elle leur annonçoit, dans un tems donné, qu'elle ſeroit bientôt mere ; ſes exploits amoureux étoient devenus pour lui un objet de calcul qui l'occupoit ſans relâche. Déſeſpéré du peu de ſuccès de ſes efforts multipliés, il croyoit ſa femme ſtérile, lorſque, ſuivant un conſeil ſage, il fit une abſence de douze jours ; ſes forces furent réparées, & de retour chez lui, il prouva que *les abſens n'ont pas toujours tort* (a).

Il eſt encore une cauſe de ſtérilité dans la violence des tranſports qui agitent les époux. Cette cauſe exiſte chez les perſonnes vives, ardentes, qui précipitent les éclairs de la jouiſſance, ſans s'attacher à la fixer un inſtant. Parmi les animaux, la génération n'exige pas des approches réitérées, parce qu'ils jouiſſent, pour la plûpart, avec beaucoup plus de tranquillité que l'homme (b). Celui-ci, en ſe

(a) L'abſtinence du plaiſir quelquefois n'a pas ſuffi pour réparer les déſordres occaſionnés par des jouiſſances exceſſives ; on a vu des perſonnes trouver de la conſolation dans l'uſage du remede ſuivant :

Prenez quatre œufs ; battez-les bien enſemble avec un demi-verre d'écume de Limaçon à coque ; ajoutez-y de Sel,

De Gingembre en poudre, de chacun une pincée,

Vingt grains de Gen-ſeng pulvériſé.

(b) J'entends ſeulement dans le moment de la copulation, qui les animaux ſe paſſe avec aſſez de *ſang froid*, ſi l'on en juge par

livrant trop aux écarts de l'imagination, *volatilise*, évapore ses plaisirs; la compagne qui doit les partager commence à s'y livrer, que l'homme regrette ceux qu'il a pris; de nouveaux efforts le ramenent à la volupté, il presse les instans délicieux!.. C'est en vain, l'harmonie est interrompue, le plaisir voltige & passe de l'une à l'autre! s'ils n'apprennent à le fixer, si le signal heureux qui annonce la volupté n'est point entendu des deux époux, si l'Amour au même instant ne les couvre de ses aîles, ils peuvent craindre de voir la stérilité dans leur mariage; quoique néanmoins ce malheur n'arrive pas toujours, comme on le verra ailleurs.

Il est assez facile de remédier à ces inconvéniens, lorsqu'une fois on les a découverts. La modération en amour, dans les personnes du tempérament sanguin, & dans celles du tempérament bilieux, a suffi pour rendre fertile des unions d'où il ne résultoit que des plaisirs infructueux. J'ai dit, en parlant des témpéramens, que l'homme dont la constitution étoit bilieuse, devoit être regardé comme le plus propre à la fécondité, sur-tout s'il étoit uni à une femme sanguine; c'est assez pour faire entendre que de l'union d'un homme bilieux à une femme de la même constitution, on ne doit pas attendre une

l'extérieur. Les préludes, dans presque toutes les espèces, se font par des combats affreux, pendant lesquels chaque mâle s'efforce de se rendre possesseur de la femelle qui en est l'objet.

nombreuse postérité ; à moins que l'âge rendant plus calmes des transports aussi ardens, les qualités requises pour la fécondité ne se trouvent réunies dans les deux individus. Le mariage entre personnes du tempérament sanguin, est rarement infertile, à moins que quelqu'obstacle particulier ne s'oppose au but de la Nature. On observe que les hommes de cette constitution étant naturellement gais, enclins aux plaisirs, rendent fertiles des femmes, qui ayant jadis épousé des hommes du tempérament bilieux, n'avoient pu laisser d'enfans. Enfin, je préférerois l'homme sanguin aux autres, dans tous les cas où il y auroit à craindre la stérilité de la part de la femme. Ses talens physiques ne sont pas aussi éminens que dans la constitution bilieuse, mais il y supplée par des *riens*, d'où dépendent souvent le succès des embrassemens. Les femmes phlegmatiques ou pituiteuses, ne peuvent être, dit-on, en de meilleures mains qu'entre celles des bilieux, ou même des mélancoliques, si on veut qu'elles soient fécondes : la froideur de leur constitution les rendroit inutiles entre les bras d'un homme dont le tempérament seroit phlegmatique. Je donne encore ici néanmoins la préférence à l'homme sanguin. J'ai une confiance marquée, & que l'expérience a souvent justifiée, dans ses talens physiques & moraux, relativement à l'Amour. Je ne peux mieux me faire entendre que par l'Apologue suivant.

Un Bacha se plaisoit à voir réunies dans ses jardins les plantes les plus curieuses. Il en reçut deux de la même espèce; d'une délicatesse extrême; augmentée encore par le transport, le changement de climat, & la différence du sol. Elles furent confiées à deux esclaves de caractères différens, qui promirent tous leurs soins pour la culture de ces végétaux. Pour encourager nos jardiniers, le Maître jura par MAHOMET de donner la liberté au cultivateur de la plante qui la premiere produiroit des fleurs. On peut juger de leur activité à examiner ce qui convenoit aux plantes dont ils étoient chargés, auxquels ils attachoient le bien le plus précieux. L'une devoit être conduite par un *Indien*, vif, impatient, robuste; l'autre, par un *Européen*, non moins vif, mais aussi moins impatient, & dont la force étoit compensée par l'adresse. L'Indien ne quittoit pas la plante qui lui étoit confiée. A chaque instant nouveau labour, ample arrosement, il n'épargnoit rien... La petite plante fatiguée étoit continuellement transportée d'un lieu à un autre; ici, le soleil est trop chaud; là, c'est le vent qui souffle, tout est perdu! La plante va périr! Et de l'eau, & du labour! .... L'Européen, au contraire, paroissoit moins occupé que son compagnon; mais rien n'étoit négligé, il savoit placer ses soins, & sur-tout attendre les circonstances qui les rendoient nécessaires. La chaleur commençoit-elle à se faire

ſentir à ſa petite plante ! Mon compagnon l'Indien, diſoit-il en riant, a déja rafraîchi les racines de ſon éleve, il ſe hâte de la tranſporter à l'ombre.... Le pauvre innocent ! J'en ſuis fâché ; mais il ne réuſſira pas. Il connoît peu les loix de la Nature ; c'eſt elle qui fertiliſe la terre, & non pas cette poignée d'hommes répandus ſur ſa ſurface. Lorſque les plantes qui végetent, altérées par la chaleur, annoncent aux hommes qu'elles ont beſoin d'eau, la Nature ne ſemble-t-elle pas attendre encore un plus grand degré de chaleur avant d'ordonner les orages ? N'obſerve-t-on pas, qu'avant que les végétaux reçoivent des arroſemens auſſi ſalutaires, tout concourt à les diſpoſer à ſucer avec fruit ces influences bienfaiſantes ? Des nuages légers ſe forment peu-à-peu, adouciſſent, briſent les rayons du ſoleil ; les zéphirs agitent doucement les feuillages des plantes, & ſans diminuer la chaleur, diſpoſent leurs pores à aſpirer les ſucs que la Nature leur prépare. Des vapeurs légères s'élèvent daus l'atmoſphère, & ſemblent deſtinées à adoucir l'impreſſion trop vive que feroit la chûte de l'eau ſur de jeunes plantes ? ... C'eſt alors que le beſoin s'annonce, & qu'il faut y ſatisfaire. En raiſonnant ainſi, notre jardinier phyſicien imitoit la Nature dans ſes procédés, & joignoit l'application au précepte. Auſſi vit-il en peu de tems la plante qui lui fut confiée, développer, étendre ſes rameaux ; de jeunes boutons parurent

à leurs extrémités, & leur épanouiſſement fit place aux fleurs éclatantes, dont la naiſſance devoit procurer la liberté à celui qui avoit ſu les faire éclore. Il n'en fut pas de même de la plante cultivée par l'Indien ; il donnoit ſes ſoins avec trop d'ardeur. Le plus léger changement qu'il croyoit appercevoir dans la plante, lui paroiſſoit de preſſans beſoins, auxquels il s'empreſſoit de ſatisfaire... Elle n'en mourut pas cependant, ſi l'on ne veut appeller mort, l'état d'un être auquel il eſt impoſſible de laiſſer des individus de ſon eſpèce.

En prenant les précautions indiquées au Chapitre des Tempéramens, & celles qu'on a vu plus haut, je veux dire, en ne contractant pas d'unions diſparates, on peut, en quelque ſorte, être aſſuré de laiſſer des enfans, qui perpétueront l'exiſtence des auteurs de leur jour. Mais ceux qui ont eu le malheur de contracter de telles unions, ne doivent cependant pas déſeſpérer de rendre leur mariage fertile, s'ils veulent s'aſſujettir à ce qui a déjà été preſcrit. On a vu que dompter la conſtitution primitive des individus, eſt preſque impoſſible ; on peut néanmoins l'adoucir avec le tems, du moins pour ce qu'il s'agit ici, & les moyens d'y parvenir ne doivent être pris que dans la nature des alimens qui ſont les plus familiers. Le régime doit tendre, par exemple, à rendre moins ardent l'homme bilieux, qui a épouſé une femme

mélancolique ou pituiteuſe, tandis que celle-ci doit faire uſage d'alimens capables de donner plus de ton, plus de reſſort à ſes organes.

Le tempérament ſanguin exige un régime qui rafraîchiſſe le ſang, qui en calme l'effervescence : les perſonnes de cette conſtitution doivent s'abſtenir de tous les mets trop aſſaiſonnés. Les liqueurs trop fermentées, trop ſpiritueuſes, leur ſont contraires. Ils doivent employer les viandes tirées des animaux qui vivent d'herbes & de graines, comme le bœuf, le mouton, le veau & la volaille : les herbes potagères, (ſi l'on en excepte l'ail, l'oignon, la moutarde, les aſperges, les artichaux, le céleri, les choux, &c.) conviennent aux perſonnes ſanguines. Elles doivent ſur-tout avoir ſoin que la tranſpiration ſe faſſe avec liberté ; ſa ſuppreſſion entraîne des accidens graves.

Les hommes bilieux doivent à leurs repas préférer aux autres alimens, ceux qui relâchent les fibres trop tendues, qui humectent, rafraîchiſſent & adouciſſent. Le régime du tempérament ſanguin convient aſſez aux perſonnes de cette conſtitution, leur eſtomac eſt fort, & rien ne leur eſt ſi contraire que l'abſtinence. L'été eſt ſur-tout le tems où ils doivent veiller ſur leur ſanté, éviter les boiſſons ſpiritueuſes, les alimens échauffans, les poiſſons de mer qui tendent à la putréfaction, &c. Ils peuvent remédier aux chaleurs d'entrailles, à la conſtipation, en uſant tous les

matins de quelques verres d'eau, bus à jeun, de demi-heure en demi-heure.

Les perſonnes de cette conſtitution doivent éviter les paſſions fortes qui donnent de violentes ſecouſſes à la machine. La promenade, la muſique, les plaiſirs tranquilles, ſont pour eux des moyens de ſanté; tandis que l'oiſiveté, l'ennui, la longue application & l'opiniâtreté du travail, leur ſont funeſtes.

Tout ce qui appauvrit & qui épuiſe le ſang, peut produire le tempérament mélancolique: (nous avons vu que cette conſtitution n'eſt qu'acquiſitive puiſqu'elle ne ſe déclare qu'à l'âge viril,) auſſi l'abſtinence, un air trop chaud, toutes les liqueurs, les vins fumeux, les longues veilles, les exercices violens, les paſſions vives & fortes, ſont nuiſibles aux mélancoliques. Le régime qui leur convient eſt celui qui peut introduire dans le ſang aſſez de liquide, pour qu'il puiſſe pénétrer les parties du ſang trop raprochées. Le pain bien fermenté, les viandes tirées des animaux herbivores, la jeune volaille, doivent être la baſe de ce régime; les herbes potagères doivent en faire l'aſſaiſonnement, auxquelles on peut quelquefois unir des aromates légers, ainſi qu'on l'a vu au chapitre de l'impuiſſance.

La conſtitution pituiteuſe ou phlegmatique, annonce la Nature défaillante; elle exige dans l'état de maladie, des remèdes qui ébranlent & ſecouent la machine; dans l'état de ſanté, ſi les perſonnes de cette conſtitution

en jouissent, le régime doit remplir les mêmes indications. Tout ce qui échauffe & desseche convient ici, avec les ménagemens & les restrictions que dicte la prudence. Les hommes pituiteux doivent respirer un air sec, faire un usage modéré des liqueurs fermentées, du vin, du café, du chocolat; avoir soin sur-tout de ne pas noyer les digestions par des lavages qui sont tout au moins inutiles; car tout ce qui rafraîchit, qui humecte & relâche, est nuisible. La viande de bœuf, de mouton, la volaille, convient mieux aux personnes de ce tempérament, que les jeunes animaux, qui abondent en humidité, tels que le veau, l'agneau, le cochon de lait, &c. mais ce qu'on ne peut trop recommander, c'est l'exercice; car l'augmentation de mouvement & de chaleur qui en résultent, sont très nécessaires pour faciliter les sécrétions & les autres fonctions naturelles.

D'habiles Médécins ont observé qu'on trouve peu fréquemment des hommes pituiteux parmi les soldats, les laboureurs, & tous ceux qui sont obligés de vivre du travail de leurs mains. Aussi les pituiteux étant moins féconds que les autres hommes, il est aisé de dire pourquoi la population est moins abondante chez les gens du monde qui menent une vie sédentaire & oisive, que parmi les habitans des campagnes & des villes peu considérables.

Chacun étudiant sa constitution d'après le

tableau que j'en ai exposé au chapitre des tempéramens, pourra se servir des moyens proposés ci-dessus pour adoucir les défauts qui concourent à la stérilité, & qui dépendent essentiellement de la constitution de chaque individu. Les qualités qui constituent les tempéramens primitifs, ne se trouvant pas toujours dominer seules dans le même sujet, il en résulte des combinaisons qui modifient les tempéramens de différentes manieres. C'est encore aux personnes qui sont dans ce cas, à étudier les mêlanges de qualités qui exigent quelques changemens dans le régime. Le tempérament sanguin, par exemple, s'unit quelquefois avec le mélancolique, & le pituiteux avec le bilieux : il faut pour lors assortir ensemble les régimes de ces deux constitutions.

Parmi les alimens prescrits dans les moyens de rendre fertiles les mariages, en corrigeant quelques constitutions, j'ai placé deux boissons, le café & le chocolat, regardées par des personnes, sur-tout la premiere, comme peu propres à remplir les vues que l'on se propose. A l'égard du chocolat, c'est une nourriture qui répare & qui fortifie promptement. Il contribue, par ces deux qualités, à féconder les plaisirs du mariage, & il convient surtout aux personnes phlegmatiques qui ont besoin de stimulant. Un Médécin Anglois (a)

(a) *Traité des alimens de* LEMERY, 4e. part. Chap. VIII.

ayant un phtysique réduit à un état pitoyable, lui conseilla l'usage du chocolat : le malade se trouva dans peu parfaitement guéri ; mais ce qui démontre l'efficacité du régime contre la stérilité, c'est que la femme du malade, pour complaire à son mari, s'étant mise aussi à l'usage du chocolat, eut, dans la suite, plusieurs enfans, quoiqu'elle passât auparavant pour être hors d'état d'en avoir. Si le chocolat n'opere pas souvent des effets aussi marqués, c'est que l'on en fait une mauvaise application, ou que les ingrédiens qui le composent ne sont pas d'une bonne qualité. L'usage du chocolat ne doit guère convenir aux tempéramens bilieux ni aux sanguins, puisqu'il échauffe beaucoup les premiers, & qu'il nourrit trop les seconds, en augmentant encore le volume de sang. L'addition de la vanille & de l'ambre que l'on fait au cacao & au sucre dans la composition du chocolat, le rend insupportable & nuisible à toutes les personnes qui sont échauffées, & dont le sang est en agitation. Il faut aussi observer qu'il en est de cet aliment comme de plusieurs autres : il ne faut pas s'y être habitué trop fortement pour qu'on se ressente de ses bons effets ; il devient presqu'indifférent par l'habitude.

Je ne rapporterai pas tout ce qui a été dit pour & contre le café ; il faudroit des volumes entiers. La boisson que l'on fait avec cette graine est, selon de grands Médecins,

un préservatif assuré contre plusieurs maladies; &, selon d'autres, il la faudroit proscrire entièrement de l'Europe. On soutint, en 1695, une thèse dans les Ecoles de Médecine de Paris, dans laquelle on entreprit de prouver que l'usage journalier du café rendoit les hommes & les femmes inhabiles à la génération. Il seroit à souhaiter que cette boisson ne soit pas d'un usage aussi général qu'elle l'est; mais je ne crois pas qu'on puisse, à la rigueur, attribuer au cafe la dépopulation qu'on observe en Europe, depuis qu'il a été mis en vogue. M. HECQUET, dans le *Traité des dispenses du Carême*, rapporte l'histoire suivante, pour prouver l'influence du café sur la propagation de l'espèce. Une Reine de Perse, ne sachant ce qu'on vouloit d'un cheval que l'on tourmentoit pour le renverser à terre, s'informa à quel dessein on se donnoit, & à cet animal, tant de mouvemens. Les Officiers firent honnêtement entendre à la Princesse, que c'étoit pour en faire un hongre. Que de fatigues, repondit-elle! il ne faut que lui donner du café. Elle prétendoit en avoir la preuve domestique dans la personne du Roi son mari, que le café avoit rendu indifférent pour elle (*a*).

(*a*) *Traité des dispenses du Carême.* Edit. de 1719. Dans la seconde édition de son Livre en deux volumes, M. HECQUET a retranché cette anecdote. On lisoit l'ouvrage au réfectoire de Port-Royal, & les Religieuses furent très-scandalisées de ce trait un peu trop gaillard, c'est ce qui le fit supprimer par la suite.

Il est aisé de prouver tout ce que l'on veut, lorsqu'on écarte les circonstances qui affoibliroient les choses que l'on s'efforce d'établir. STENZEL rapporte la même histoire que M. HECQUET ; & les réflexions qu'il y a jointes démontrent qu'il ne faut pas toujours tirer des conséquences générales d'un cas particulier. Quelqu'un osera-t-il soutenir que le café est un vomitif, parce que BOYLE a vu un homme auquel une tasse de cette infusion tenoit lieu du plus fort émétique ?

L'usage du café, dit STENZEL, loin d'affoiblir la force de ceux d'un tempérament vif & robuste, & qui ont les parties de la génération en bon état, sert, au contraire, à les exciter à l'Amour. Il produit des effets contraires dans les personnes foibles qui abondent en phlegme, qui ont beaucoup de particules terrestres superflues, & dont les organes de la génération sont languissans. De ce nombre étoit MAHMUD KASNIN, Roi de Perse, qui étoit grand preneur de café, & qui se trouva hors d'état de s'acquitter du devoir conjugal (*a*).

Je ne prétends pas, comme j'ai dit plus haut, démontrer que l'abus qu'il y a à faire un usage excessif du café, n'entraîne aucun inconvénient. Je sais que des Médecins célèbres (*b*) ont parlé des maladies graves qu'il

(*a*) *Toxicologia* de STENZEL. Voyez *Dict. de Médec.* art. *Caffé.*

(*b*) BOECLER, [SIMON PAULLI], WILLIS, CHEYNE, HOFFMAN, &c.

peut

peut occasionner ; mais il suffit de dire que cette boisson, lorsqu'elle est moins prise par habitude que par besoin, & que l'usage en est modéré, fortifie l'estomac, rend la mémoire & l'imagination plus vive, & donne de la gaieté (*a*). On sait que dans plusieurs alliances, la stérilité est causée par une sorte d'engourdissement mélancolique, qui s'oppose à la réunion des circonstances d'où dépend la fécondité : une boisson qui possede les vertus reconnues au café, peut donc suffire quelquefois pour réunir ces circonstances (*b*). Mais c'est sur-tout chez les personnes phlegmatiques qu'il doit opérer de bons effets, en observant de le prendre en petite quantité, pour éviter le malheur dont MAHMUD nous fournit un exemple ; tandis qu'il doit nuire aux personnes maigres, exténuées, ou dont le sang est dans une agitation violente, en les portant vers l'amour avec trop d'ardeur (*c*).

(*a*) C'est le sentiment de PROSPER ALPIN, de BAGLIVI, de LEFEBRE, de MM. ANDRI, BOURDELIN & de JUSSIEU. Ce dernier soutint en 1716, une these, dans laquelle il conclut que l'usage du café est salutaire aux gens de lettres.

(*b*) Les Turcs regardent le café comme une chose si nécessaire, que les maris s'obligent par contrat d'en fournir à leurs femmes.

(*c*) Les femmes, sur-tout lorsqu'elles sont enceintes, doivent être fort circonspectes sur l'usage du café ; car il peut causer des hémorrhagies, d'où il résulte assez souvent l'avortement. L'abus de cette liqueur affoiblit les nerfs, & dans cet état, la moindre maladie, un accouchement même, présente des symptômes effrayans, auxquels les femmes délicates ont de la peine à résister.

Un embonpoint excessif s'oppose encore quelquefois à la génération & même à l'acte dont elle doit être le résultat : dans cette derniere circonstance, l'homme & la femme ne sont ni impuissans ni stériles, & ne peuvent néanmoins consommer le mariage. Si l'empêchement vient du côté de la femme, elle doit se prêter à ce qu'exige de sa complaisance l'homme qui desire d'avoir des enfans.

On peut, pour faciliter les époux, permettre la situation qui leur est plus commode. La Religion ne s'y oppose pas, lorsque le but où tendent ces efforts est la multiplication de l'espèce. Il est plus contraire à la sainteté des dogmes de la Religion, de jouir des plaisirs stériles, que de chercher à les rendre féconds par les moyens qu'indiquent la Nature & l'instinct à tous les animaux. Je n'entends pas conseiller aux époux ces postures inventées par la débauche & le libertinage le plus effréné, capables de causer la stérilité, bien loin d'y remédier.... Que ces attitudes trompeuses, qui semblent offrir l'image de la volupté aux cœurs corrompus & flétris, restent dans les lieux où l'Amour n'a jamais pénétré sans horreur ; dans ces lieux où le plaisir est un monstre auquel on sacrifie avec les transports de la fureur ! L'hymen, plus attentif à donner de l'énergie à la volupté, qu'à multiplier les sacrifices qui l'appellent, bannit de ses mystères tout ce qui peut effaroucher la pudeur & la décence ;

car il en eſt une, quoiqu'en diſent les cyniques.

Toute poſture qui tend à écarter de la jouiſſance les fruits qu'on a lieu d'en eſpérer, eſt contraire aux loix naturelles; & toutes celles qui applaniſſent les obſtacles qui s'oppoſent à la conception, doivent être admiſes dans les cas qui les exigent.

Le goût fantaſque de quelques hommes, qui célèbrent les myſtères de l'Amour, étant debout, rend néceſſairement ſtérile l'union des ſexes. Nous avons quelques obſervations qui prouvent que cette manière de ſe joindre a réuſſi quelquefois; mais ces cas ſont ſi rares, qu'ils démontrent moins la poſſibilité de la conception dans cette attitude gênante & contraire, que la paſſion forte qui animoit les amans, lorſqu'après avoir vaincu les obſtacles contraires à leurs plaiſirs, ils profitoient de quelques inſtans dérobés & tumultueux (*a*). Outre la ſtérilité qui réſulte de cette manière de s'unir à la femme, la ſanté doit en ſouffrir; car, obſerve très-bien Venette, toutes nos parties nerveuſes travaillent alors, & ſe reſſentent de la peine que nous nous donnons. Les yeux en ſont éblouis, l'épine du dos en ſouffre, les genoux en tremblent.... C'eſt la ſource de toutes nos laſſitudes, de nos

(*a*) Les Auteurs qui nous ont laiſſé leurs obſervations à ce ſujet, ont auſſi remarqué qu'à leur groſſeſſe ſuccède un accouchement preſque toujours contre Nature, & qui expoſe la mère & l'enfant au danger le plus éminent.

gouttes & de nos rhumatiſmes (*a*). L'obſervation ſuivante, tirée de l'Onaniſme (*b*), confirme ce qu'avance VENETTE. Un homme livré, par une eſpece de goût ſingulier, aux *Vénus* du plus bas étage, & ne les connoiſſant guère que dans les coins des rues, & dans la poſture dont il eſt queſtion, tomba dans l'épuiſement accompagné de maux de reins les plus cruels, & d'une atrophie, ou deſſéchement des cuiſſes & des jambes, jointe à une paralyſie de ces parties, qui paroiſſoit être une ſuite de l'attitude dans laquelle il s'étoit livré à ſes ſales voluptés. Il mourut miſérablement, après avoir gardé le lit ſix mois, dans un état également propre à inſpirer la pitié & l'effroi.

Cet exemple ne ſuffit-il pas pour détourner de cette manœuvre les perſonnes qui, par une vanité déplacée, ſe font une gloire de prouver leurs forces par un moyen qui peut avoir des ſuites auſſi funeſtes?

Parmi les autres attitudes dans leſquelles l'homme & la femme s'uniſſent, il faut rejetter, ſi l'on ne veut s'oppoſer à la génération, celles qui peuvent éloigner l'une de l'autre, des parties qui ne peuvent être trop rapprochées. Ainſi, la femme, qui, loin d'attendre mollement entre les bras de ſon mari les careſſes dont il va la combler, s'élance au-

(*a*) *Tableau de l'Amour Conjugal*, 2e. part. chap. VI. art. 2.
(*b*) Art. II. Sect. VIII.

deſſus des plaiſirs, en ſaiſiſſant un place qui ne lui eſt pas deſtinée, trouble l'ordre naturel des choſes. La volupté peut ſourire, en voyant cette métamorphoſe; l'hymen n'aura pas à s'applaudir de la complaiſance de l'homme qui laiſſe uſurper ſes fonctions.

Les tentatives des époux ſacrifiant à l'Amour dans l'attitude qui annonce l'indolence & le déſœuvrement, ne ſont pas ſouvent plus heureuſes. O vous! qui voulez rendre le jour témoin de vos plaiſirs, quittez le ſiége gênant qui, ſans s'oppoſer à vos careſſes, les rendroit moins vives! l'Amour fait un trône de tout ce qu'il rencontre; mais la gêne donne des entraves aux plaiſirs: la poſtérité a des droits ſur eux que vous ne pouvez méconnoître; & c'eſt oublier ces droits que de jouir infructueuſement.

La plûpart des hommes n'ont rien qui les oblige à changer, dans leurs embraſſemens, la loi générale ſuivie par toutes les Nations. Cette maniere uniforme d'agir dit aſſez qu'elle eſt la plus conforme au vœu de la Nature. Si preſque tous les animaux multiplient leur eſpèce dans une poſture oppoſée, c'eſt que plus attachés au plaiſir *ſtrictement* dit, incapables de jouir autrement que par l'organe qui les lie entre eux, l'imagination fait peu de choſe dans leur jouiſſance. Bien différent des animaux, l'homme ſavoure ſon bonheur par tous les ſens: les pulſations de ſon cœur donnent le ſignal du plaiſir à toutes les par-

ties de ſon corps ; ſes baiſers pleins de feu appellent la volupté ; il la voit de ſes yeux colorer de roſes les lys de l'épouſe qui palpite dans ſes bras.... Il jouit avec la jouiſſance !.... Il ſe livre enfin à toute l'étendue de ſes tranſports, lorſque l'Amour, en fermant la paupière de celle qui les excite, annonce qu'il va leur ouvrir les ſources du plaiſir. Quelle ſituation peut être préférable à celle qui réunit tous les acceſſoires de la volupté ? Je ne vois dans toutes celles qu'invente la débauche, qu'une jouiſſance brutale, fatigante, dont la ſtérilité eſt peut-être le moindre inconvénient.

Les hommes qui veulent rendre féconds leurs embraſſemens, (& pourroit-il s'en trouver qui ne le vouluſſent pas ?) ne doivent donc pas s'écarter, autant qu'il eſt poſſible, de la loi générale. Je dis autant qu'il eſt poſſible ; l'union d'une femme extrêmement délicate à un homme diſproportionné exige des attentions auxquelles on ne peut ſe refuſer. La femme doit goûter le plaiſir ſans rien craindre ; & les embraſſemens amoureux n'en ſeront pas moins vifs, pour être donnés d'une manière moins directe.

La ſtérilité, qui a pour cauſe le peu d'étendue de la partie qui diſtingue l'homme de la femme, diſparoît ſi, dans les approches, la femme ſe préſente dans une attitude oppoſée à celle qui eſt généralement ſuivie. La matrice ſe trouve alors dans une ſituation fa-

vorable à la conception ; & la liqueur séminale ne rencontre pas d'obstacles qui puissent l'empêcher de parvenir dans le champ qu'elle doit fertiliser. C'est encore par ce moyen qu'un époux peut jouir des droits du mariage, sans craindre de blesser, ou la mere, ou l'enfant, lorsque la grossesse s'oppose à la situation la plus ordinaire.

Une cause de stérilité plus commune qu'on ne le croit ordinairement, est l'état du prépuce dans certains sujets. Un homme vigoureux savoure le plaisir, en le faisant partager à sa femme, & ne peut réussir à la rendre fertile, parce que l'extrémité de la verge (le gland) est recouverte par le prépuce. Cette incommodité, qui se nomme *phimosis*, n'est pas toujours assez considérable pour exiger les secours de l'art ; mais elle l'est néanmoins assez pour s'opposer à la génération. Un homme étoit marié depuis dix ans, sans avoir pu se procurer un successeur ; fatigué des plaisanteries continuelles qu'il essuyoit, il voulut sérieusement s'occuper du soin d'imposer silence à ses amis. Après quelques consultations, il vit que l'obstacle à la fécondité de son mariage seroit détruit moyennant quelques précautions qu'il pouvoit prendre facilement, lorsqu'il embrasseroit sa femme. (On imagine assez ce qu'il faut faire dans un pareil cas.) Le prépuce ne couvroit pas le gland si étroitement, qu'il ne fût possible de mettre celui-ci à découvert, l'expédient réus-

ſit, & le titre de pere le dédommagea amplement de la petite ſujeſtion à laquelle il s'aſtreignit, pendant qu'il partageoit les tranſports de ſon épouſe. J'ai dit que cet obſtacle à la génération étoit plus commun qu'on ne le croyoit, & les Chirurgiens pourroient confirmer ce que j'avance, par beaucoup d'obſervations qui y ſont relatives, & auxquelles on n'apporte pas ordinairement grande attention, parce que la plûpart des hommes ne ſont pas inſtruits ſur ces objets.

C'eſt pendant que les deſirs n'aiguillonnent pas les époux, qu'ils doivent tenir conſeil ſur leur ſituation, examiner les obſtacles qui s'oppoſent à leur bonheur, & conférer ſur les meſures qu'ils ont à prendre pour réuſſir. Que, dans les tranſports qui précedent & accompagnent leurs careſſes, ils ne perdent pas de vue ce que la génération exige pour avoir lieu, l'intromiſſion de la partie qui diſtingue l'homme, & enſuite le jailliſſement de la liqueur prolifique. Qu'ils ſe ſouviennent ſur-tout, que rien ne doit retarder ce jailliſſement, ni s'oppoſer à ce que la liqueur pénetre juſques dans la matrice. Ces aceſſoires voluptueux, ces plaiſirs ménagés par l'art, en fatiguant les organes, leur font perdre de leur élaſticité. L'homme peut bien effleurer la jouiſſance pour établir l'harmonie qui doit y règner; mais que la femme ne cherche pas à augmenter trop la ſoif qui le dévore, avant que de l'appaiſer. Des deſirs long-temps combattus

battus suit une jouissance presque *spirituelle* où l'imagination a beaucoup plus de part que les sens; & comme ce n'est pas la premiere qui fertilise l'accouplement, on ne doit pas s'étonner si les transports langoureux des amans sont volontiers stériles.

On a vu jusqu'ici que les causes de l'infertilité du mariage sont souvent de nature à être anéanties; il en est d'autres d'autant plus rebelles, qu'elles ont leur siége dans la masse des humeurs : comme, lorsqu'il s'agit d'un vice particulier qui les dénature, les corrompt & les infecte (*a*). Ces maladies sont du ressort de la Médecine; & je crois qu'elle doit plutôt donner ses soins à la maladie essentielle, qu'à la curation de la stérilité, qui seroit impossible, & qui d'ailleurs cessera, dès que la cause principale ne subsistera plus.

Le trop d'embonpoint s'oppose à la fécondité : la graisse, dans les personnes qui ont la fibre lâche, supplée à la liqueur prolifique qui demeure sans action, faute d'être préparée par des organes solides. Il s'agit, dans cette circonstance, de suivre un régime capable de donner du ressort aux parties. Il est d'autant mieux indiqué, que les

(*a*) Les accidens qui accompagnent les maux vénériens peuvent quelquefois rendre inhabile à la génération; la gonorrhée, les fleurs blanches, les maladies qui attaquent les parties de l'un & l'autre sexe, & qui sont les symptômes du vice vénérien, produisent quelquefois cet effet, aussi bien que le vice écrouelleux, scorbutique, &c.

personnes très-grasses sont extrêmement délicates, molles, & ne peuvent supporter aucune fatigue. J'ai vu des femmes qui ont été guéries de la stérilité, en faisant seulement beaucoup d'exercice. Elles souffroient au commencement; mais peu-à-peu elles acquéroient une constitution robuste, si nécessaire lorsqu'on veut remplir les droits sacrés de la Nature.... Combien d'enfans doivent leur naissance aux sages conseils du célèbre TRONCHIN ! On combat encore le trop d'embonpoint, en dormant peu, faisant quelquefois usage d'alimens capables d'échauffer, de vin pur, de liqueurs spiritueuses, mais avec modération; car une des principales causes de la stérilité, est l'abus que l'on fait des liqueurs fortes; il est à craindre, si l'on n'y remédie, que les effets n'en deviennent plus sensibles (*a*).

Les personnes stériles par le trop d'embonpoint ne doivent être saignées que pour des nécessités indispensables, les purgations réitérées, & l'usage des eaux ferrugineuses sont ici très-indiquées; mais, comme on l'a dit plus haut, c'est l'exercice & la dissipation qui doivent concourir avec le plus d'activité à la cure de cette maladie.

(*a*) HIPPOCRATE conseille à ceux qui veulent avoir des enfans, de ne point s'enivrer, de ne point boire de vin blanc, à moins qu'il ne soit naturel & fort. On sait que l'usage de ces boissons ne rend pas toujours impuissans; mais ne cause-t-il pas assez de désordre, s'il répand la stérilité sur les mariages?

Après les purgations & l'usage des eaux ferrugineuses, parmi lesquelles on donne la préférence à celles de Passy & de Forges, on prendra le remède suivant :

Prenez *une once de moëlle de Bœuf,*
Deux jaunes d'œufs frais ;
battez le tout ensemble, & ajoutez-y
Deux grains d'ambre gris,
Une pincée de Gingembre.
Mettez tout dans une assiette, sur un réchaud, & faites-le cuire en consistance d'omelette.

On la mange toute entière le matin à jeun, & l'on boit un verre de vin d'Espagne ou de Canarie par-dessus; il faut continuer pendant huit jours, à moins que l'on ne se sente trop échauffé ; car, comme on l'a dit ailleurs, tout ce qui force la nature doit être employé avec précaution (*a*).

(*a*) On trouve la recette ci-dessus dans le *Dictionnaire de Santé*, à l'article *Stérilité* ; mais quelle faute énorme a-t-on fait ! on y a mis *deux gros* d'ambre gris, [144 grains], tandis qu'on ne se permet guere d'ordonner cette substance à une dose plus forte que quatre ou six grains. Cette édition du Dictionnaire de Santé, est la troisieme, où s'y plaint amérement des *contrefactions qui fourmillent de fautes, qui ont pensé coûter la vie à plusieurs malades*, &c. Cette édition est certifiée *la seule véritable* ; chaque exemplaire est enfin signé de la propre main du Libraire ! qu'on ne dise pas que cette dose d'ambre est trop extraordinaire pour que personne puisse s'y tromper, & ne pas reconnoître une faute d'impression aussi considérable ; un ouvrage destiné à être entre les mains des hommes de tous les états, devient un livre dangereux, s'il s'y est glissé des fautes d'où peuvent résulter des malheurs affreux. L'ouvrage est dans les mains des habitans de la campagne, & les Apoticaires des Bourgs, & mêmes des petites Villes, ne sont guère que des Epiciers igno-

Les bains dont j'ai parlé au chapitre de l'impuissance, concourent encore à bannir la stérilité dans les personnes trop grasses, & qui, par cela même, sont d'une délicatesse extrême. Ils suppléent au défaut d'exercice dans quelques climats. Les femmes Turques sont presque toujours dans l'inaction, & elles doivent leur fécondité à l'usage des bains, qui est un spécifique contre les vapeurs & la plupart des accidens spasmodiques, dont devroient être attaquées des femmes presque toujours couchées sur leur sopha. Si elles passent quinze jours sans prendre le bain, la tête leur fait mal, & tout leur corps souffre un mal-aise, avant-coureur des incommodités qui assiégent les femmes inactives. Il résulte aussi des inconvéniens de l'usage du bain, même dans l'Orient; mais ils seroient faciles à éviter, si la superstition ne s'y opposoit. Leur fréquence est excessive : tout bon Musulman, qui a couché avec sa femme, est obligé de se purifier dans le bain. Un Turc qui n'est pas marié doit aller au bain, si, pendant la nuit, il a été favorisé par un songe voluptueux; les femmes, de leur côté, sont obligées d'aller au bain pour les mêmes causes & sous la même obligation. Elles sont dispensées de se trouver à la mosquée dans le

ans, qui ne connoissent les drogues qu'ils débitent que sur l'écriteau, & qui donnent tout ce qu'on leur demande, sans en connoître ni les doses, ni les vertus.

tems des priéres ; mais le bain eſt un devoir eſſentiel preſcrit par leur religion, & auquel il eſt impoſſible de ſe ſouſtraire (*a*). Les mauvais effets que produiſent les bains, dépendent encore de la qualité de l'eau, & du tems qu'on y reſte. Si l'eau eſt chaude, elle occaſionne des ſyncopes, des vomiſſemens, des vertiges, des cardialgies, &c. D'ailleurs, les femmes Turques reſtent long-tems dans le bain ; elles ſont obligées d'y faire leur toilette ; on les y peigne, on les lave à pluſieurs repriſes, & l'on y treſſe artiſtement leurs cheveux. Indépendamment du tems que cela demande, les femmes font baigner avec elles leurs enfans à qui elles font la même cérémonie. Les hommes, qui ne font qu'entrer dans le bain, s'y laver & en ſortir enſuite, ſe reſſentent de ſes bons effets, ſans y être expoſés, comme les femmes, aux accidens dont j'ai parlé (*b*).

(*a*) Il n'y a pas de village Turc avec une petite moſquée, qui n'ait auſſi un bain public.

(*b*) Les Turcs ne ſont pas les ſeuls qui ſe ſervent fréquemment des bains à Conſtantinople ; les Grecs, les Arméniens, les Juifs, s'en ſervent auſſi. Leurs femmes, de même que celles des Turcs, ne font treſſer leurs cheveux que dans les bains. Les Arméniennes, qui ne changent pas ſouvent de linge, ſont obligées de ſe laver plus ſouvent que les femmes Turques. On trouve dans une *Diſſertation ſur les bains orientaux*, par M. Ant. TIMONY, Médecin à Conſtantinople, inſérée dans l'ouvrage de M. CLERC, que j'ai cité ailleurs, les détails les plus curieux, & en même tems les plus utiles, ſur les avantages & les inconvéniens qui réſultent de l'uſage des bains dans l'Orient.

Il seroit facile de tirer parti des bains dans notre climat, en observant d'écarter ce qui peut les rendre dangereux. Il faudroit surtout ne pas imiter la conduite des Seigneurs Russes, qui, après avoir fait usage du bain, & celui-ci est une fournaise qu'on nomme *bain de vapeur* (a), vont se reposer dans leurs lits, & prennent les cordiaux les plus forts. C'est détruire en un instant les bons effets du remède que l'on vient d'employer; c'est faire éclorre le germe de plusieurs maladies dangereuses, ou du moins s'exposer à passer ses jours dans un état de langueur qui rend incapable de tout.

Ce que j'avance ici n'est point étranger à mon objet. Lorsque des Philosophes célibataires se sont écriés : *Peres & meres, plongez vos enfans dans le Styx !* on a admiré leurs déclamations; mais on a toujours suivi l'ancienne méthode d'élever ses enfans. Lorsque d'habiles Médecins sont venus, accompagnés du raisonnement & de l'expérience, à l'appui des Philosophes; lorsque les Tissot

(a) Ces bains se prennent dans une chambre assez petite, dont le plafond est peu élevé; elle contient un ou plusieurs fourneaux de briques, dont on pousse le feu jusqu'à ce que la pierre large & inclinée qui est à leur sommet, soit brûlante. Quand ceux & celles qui veulent prendre le bain de vapeur, sont dépouillés de leurs habits, on répand sur cette pierre de l'eau chaude ou froide qui s'éleve en vapeurs, & se disperse sur les corps nuds. L'atmosphere de la chambre, dans ce moment, est semblable à celui d'un four ou d'une raffinerie. Plusieurs François, qui ont voulu essayer ce bain en Russie, m'ont assuré, qu'ils n'ont pu y rester une minute.

ont donné des faits, & qu'ils ont dit : Accoutumez *peu-à-peu* vos enfans aux bains froids, beaucoup de perſonnes ont ſenti l'importance de cette méthode de fortifier les hommes, & on a commencé à la mettre en uſage. Mais qu'eſt-il arrivé ? Des enfans que l'on deſtinoit à être plongés dans l'eau froide, une partie le furent dans l'eau chaude ; (& c'eſt par l'eau tiéde que l'on devoit commencer.) On craignit enſuite l'impreſſion trop vive d'une liqueur froide ſur le corps d'un enfant chéri, on continua les bains chauds ; & j'ai vu des enfans qui, grace à la tendreſſe extrême de leurs parens, ne feront jamais que des hommes foibles & maladifs, ſi les infirmités dont ils ſont déja attaqués, leur laiſſent parcourir la durée ordinaire de la vie humaine (*a*).

Les perſonnes foibles, qui, pour combattre la ſtérilité, auroient recours aux bains chauds, tomberoient dans le même inconvénient, ſur-tout ſi, comme les Seigneurs Ruſſes, ils ne s'attachoient pas à rétablir, après avoir pris le bain, le ton, le reſſort des fibres. La force des porte-faix de Conſtantinople (on en raconte des prodiges) s'acquiert & ſe ſoutient par l'exercice que ces hommes

(*a*) Il faut conſulter, ſur la maniere de faire prendre les bains aux enfans, le précepte que donne M. Tissot, dans ſon excellent ouvrage : *Avis au Peuple ſur ſa ſanté.* Vol. II. chap. XXVII.

ſont obligés de faire. Ils ſeroient bien éloignés de cet état, ſi, en ſortant du bain, ils ſe livroient à la molleſſe & à l'oiſiveté. En Ruſſie, le peuple qui ſe conduit, à bien des égards, avec plus de prudence que les gens du monde, mange de la neige ou de la glace étant dans le bain, tandis que ſon corps ruiſſelle de ſueur; & la ſueur n'en devient que plus copieuſe. Quand le *Mougik* (a), dit M. Clerc, a ſué à ſa volonté, il ſort du bain tout nud, le corps fumant, & rouge comme une écreviſſe cuite, & va ſe jetter dans la riviere qui eſt toujours à la proximité du bain. Si les glaces de l'hiver s'y oppoſent, il ſe contente de s'arroſer de la tête aux pieds, à pluſieurs repriſes, avec de l'eau qu'il puiſe dans des trous faits exprès; après cette cérémonie, il endoſſe un habit de peau de mouton, & va boire un gobelet ou deux d'eſprit de grain très-fort: s'il n'eſt pas en état de s'en procurer, il boit d'une forte bière..... Ce bain rend le *Mougik* gai, alerte, & tout prêt à s'acquitter des plus rudes travaux.... C'eſt ainſi qu'on trempe l'acier.

Il réſulte de cette maniere d'agir, que les hommes & les femmes du peuple ſe préſervent & ſe guériſſent ſouvent d'un grand nombre de maladies par l'uſage des bains de vapeurs, ſuivis de l'immerſion dans l'eau

(a) C'eſt le nom générique qui déſigne, en Ruſſie, le ſujet, l'eſclave. *Hiſt. Nat. de l'homme malade.* Vol. II.

froide ; tandis que le beau monde (on a vu plus haut comment il ſe conduit en ſortant du bain) ſe procure des fluxions, des maux de gorge, des rhumes opiniâtres, des catarres qui dégénèrent ſouvent en aſthme, ou qui ſe terminent par la phthiſie, le relâchement, la molleſſe des chairs, un gros embonpoint qui cauſe ſi facilement la ſtérilité. Rien de plus commun que de voir les Dames Ruſſes avec la tête, le viſage ou le cou, enveloppés d'un mouchoir, & de leur entendre dire que leurs indiſpoſitions viennent d'un refroidiſſement.

Il eſt bon que vous ſachiez, dit M. le Comte ALGAROTTI *(a)*, que la coutume du pays (en Ruſſie) eſt de jetter les enfans d'un four, où on les tient un certain tems, dans l'eau froide & dans la glace. C'eſt ainſi qu'on les endurcit au chaud & à la gelée, & qu'on les rend plus invulnérables aux coups des ſaiſons, qu'ACHILLE à ceux des lances & des fléches.... Cependant chaque fantaſſin, outre ſes armes, porte toujours un manteau : au beſoin, il le déploie & s'enveloppe dedans; il dort ſur la neige comme dans le meilleur lit.... La nourriture du ſoldat eſt très-frugale.... Quand il eſt campé, on lui donne de la farine; il creuſe des fours en terre, & y cuit ſon pain. Quand on veut le

---

(a) *Lettres ſur la Ruſſie*, contenant l'état du commerce, de la marine, des revenus, des forces de cet empire, &c. &c

régaler, on lui donne une espèce de biscuit très-dur, qu'il concasse, & fait bouillir avec du sel & des herbes qu'il trouve par-tout. La plus grande partie du tems, il fait abstinence, &c. &c.

Tout ce qui tend à rendre le corps robuste dans un âge encore tendre, fait, dans l'âge mûr, des athletes vigoureux; & des hommes ainsi constitués doivent être aussi excellens dans l'art de peupler le monde, que dans l'affreux métier de le détruire. Il n'y a pas d'apparence que, dans notre climat, il soit jamais nécessaire d'endurcir les hommes, à-peu-près comme on trempe l'acier, par les moyens qu'emploient les Russes; mais, en modérant les expédiens, en les assortissant à notre constitution actuelle, ne pourroit-on parvenir à le remonter peu-à-peu (*a*)? Du moins, il faudra des accidens extraordinaires pour jetter la stérilité sur des individus qui,

(*a*) C'est par l'éducation physique qu'il faut commencer, & les livres excellens, donnés sur cet objet, annoncent qu'il est devenu capital depuis quelques années. On peut citer, parmi ces ouvrages utiles, *l'Education des enfans*, de LOCKE, dans lequel on a puisé des préceptes excellens pour des traités d'éducation qui ont paru depuis. Le chapitre de l'*Institution des Enfans*, dans les *Essais* de MONTAGNE, est encore une source où l'on a puisé des connoissances utiles. Tout le monde connoît l'ouvrage du *Citoyen de Geneve*, qui a aussi l'éducation pour objet. *La Dissertation de M.* BALLEXSERD. *Le Commentaire de M.* VAN-SVIETEN, sur les Aphorismes de BOERHAAVE, qui traite, avec tant de sagacité, les maladies des enfans, & la maniere de les conduire dans les premiers tems de leur vie. *L'Essai sur la maniere de perfectionner l'espèce humaine*, par feu M. VANDERMONDE. *Le Traité de l'éducation médicinale des enfans en bas âge*, par M. DES ESSARTS.

dès leur naiſſance, auront été élevés de maniere à pouvoir compter ſur leurs forces. C'eſt en les exerçant & en les accoutumant à tout, qu'on parviendra à les rendre vigoureux.

Les Anglois formeroient une nation incomparablement plus forte que la nôtre, ſi l'éducation agreſte qu'i's donnent à leurs enfans, n'étoit, en quelque ſorte, perdue pour la plûpart, lorſque, maîtres de leurs actions, ils ſe livrent, à notre exemple, à toute la diſſipation vers laquelle la jeuneſſe ſe porte avec tant de facilité. L'ingénieux Auteur de la *Lettre ſur les Patagons*, nous donne un exemple frappant de l'uſage où ſont les Anglois de fortifier le corps des hommes, tandis qu'il en eſt encore tems. Dans l'idée que notre Ecrivain ſe fait des Patagons, toute leur éducation eſt une gymnaſtique continuelle. « Docteur, dit-il à M. Matti, auroit-on » réſolu en Angleterre d'être Patagons en » quelque choſe ? Vous plongez vos enfans » dans la Tamiſe.... Il y a bien pis : je me » rappelle que, dans mon voyage d'Italie, » je rencontrai à Gènes votre chef d'eſcadre, » M. Harisson ; il eut la politeſſe de m'inviter à voir ſon eſcadre.... Au milieu de nos » propos, dans la chambre du conſeil, entrerent deux enfans avec le tablier de fatigue, couverts de ſueur & de goudron, » vrais mouſſes : ils venoient ſaluer le Commandant ; & ce fut avec un air de con-

» fiance, & presque de familiarité. Qui sont » ces éleves, lui dis-je ?.... *L'un est le neveu » de l'Amiral* HERVEY *& de Milord* BRISTOL; *l'autre m'appartient....* Et quel sera » leur premier grade ? *Matelot, & ainsi de » suite, jusqu'à ce qu'ils arrivent au commandement.* Ils nous quitterent pour grimper » aux mâts (*a*) ».

Indépendamment des progrès que doivent faire des hommes ainsi élevés, on peut dire que s'ils conservent ce précieux germe de force & d'agilité, introduit en eux à l'âge où les facultés corporelles demandent à se développer, ils seront utiles à leur patrie à plusieurs égards. On auroit, à la vérité, lieu de craindre que les jeunes gens dont on a fortifié les organes par beaucoup d'exercice, ne soient portés, avant l'âge nécessaire, vers les plaisirs de l'Amour; mais l'exemple des habitans de la campagne doit nous rassurer. Avec toutes les qualités requises pour prouver leur vigueur, ils sont plus réservés, ils domptent avec plus d'empire les passions violentes que nos jeunes gens inactifs, moins affectés de l'Amour par les sens que par l'imagination. *Je veux qu'en la débauche même*, dit MONTAGNE, en parlant d'un jeune hom-

(*a*) *Lettre au Docteur* MATTY, *Secrétaire de la Société Royale de Londres, sur les Géants Patagons.* Cette brochure, qui est une critique de nos mœurs, offre des vues utiles, & dont on pourroit tirer parti jusqu'à un certain point, pour fortifier le corps des jeunes gens.

me, *il surpasse en vigueur & en fermeté ses compagnons, & qu'il ne laisse à faire le mal, ni à faute de force ni de science, mais à faute de volonté* (a). S'il est nécessaire d'arrêter l'explosion des feux de l'Amour, c'est en démontrant les suites funestes qu'elle doit avoir dans un âge trop tendre, ainsi que je l'ai dit ailleurs. Les anciens athletes s'abstenoient de la compagnie des femmes, afin d'être plus forts & plus vaillans dans les jeux olympiques & dans les gymnases. *Les anciens Gaulois*, dit encore MONTAGNE, estimoient *à extrêmes reproches d'avoir eu accointance de femme avant l'âge de vingt ans, & recommandoient singuliérement aux hommes qui se vouloient dresser pour la guerre, de conserver bien avant leur* pucelage, *d'autant que les courages s'amollissent & divertissent par l'accouplage des femmes.*

Aussi ces hommes formerent-ils une nation courageuse à laquelle rien n'auroit résisté, s'ils n'avoient peu à-peu dégénéré, en se livrant à la débauche excessive qu'enfante le luxe. Les anciens Historiens nous les peignent comme des hommes formidables, en ce qu'ils ne craignent rien, *estimant que fuir étoit chose si honteuse, que même ils ne s'enfuyoient pas des maisons qui s'écrouloient* (b).

Il a donc été possible de donner aux jeunes gens une vigueur peu commune, & d'en

(a) Liv. I. Chap. XXV. *L'institution des enfans.*
(b) *Mémoire des Gaules*, &c. par *Scipion* DUPLEIX. Liv. I. Chap. IX.

fuſpendre les effets, relativement aux plaiſirs, pendant quelque temps. Quels avantages n'en revient-il pas à la Nation, lorſque ces hommes, étant *achevés*, ils dirigent leur force vers l'Amour avec toute l'énergie d'un tempérament robuſte *(a)*.

On obſerve encore une cauſe de ſtérilité qui tient moins à l'homme & à la femme qu'au local qui les environne. Dans le fameux *Traité de l'Air & des Eaux* (*b*), HIPPOCRATE a développé d'une maniere admirable les influences de ces élémens ſur tout ce qui ſe paſſe dans l'économie animale ; &, d'après les obſervations de ce grand homme, on peut rendre raiſon de la ſtérilité d'un pays par rapport à ſa ſituation. Il y a bien de la différence, dit-il, entre une Ville qui eſt au nord, & une qui eſt au midi ; entre une qui eſt au levant, & une qui eſt au couchant. Il n'eſt pas moins important d'examiner la nature du ſol, s'il eſt nu, ſec, couvert, humide, s'il eſt étouffé & dans un fond, ou s'il eſt élevé & froid ; celles des eaux, ſi elles ſont marécageuſes, ſi elles viennent des mon-

(*a*) Les Loix Gauloiſes avoient porté l'attention jusqu'à condamner à l'amande un jeune homme duquel la ceinture auroit excédé une certaine meſure, pour être devenu trop gras ; *ce qui eſt*, dit l'hiſtorien que j'ai cité dans la note précédente, *une marque ordinaire d'oiſiveté & de faiturdiſe.*

(*b*) Voyez *Dict. de Méd.* art. *Air.* On retrouve encore ce morceau précieux dans l'*Hiſt. Nat. de l'homme malade*, tom. II. 4e. part. & c'eſt une obligation que doivent avoir à l'Auteur, les perſonnes qui ne peuvent pas ſe procurer un ouvrage auſſi conſidérable qu'eſt le *Dict. de Médecine.*

tagnes & des rochers ; & enfin, ſi elles ſont dures & crues, douces ou ſaumâtres (*a*), légéres ou peſantes.

Les préceptes donnés par le pere de la Médecine à ceux qui ſe deſtinent à cette ſcience, devroient être ſçus de tous les hommes qui chériſſent la ſanté. Ce ſeroit m'écarter du plan de mon ouvrage, que d'extraire de l'article important dont je parle, tout ce qui pourroit avoir un rapport plus ou moins éloigné à mon objet : il eſt néanmoins quelques obſervations eſſentielles que je vais offrir rapidement à mes lecteurs. Hippocrate conſidere les Nations entières dans ſes obſervations ; mais on doit les rapprocher plus particuliérement des individus ; & alors elles deviennent utiles pour la plûpart, en les appliquant à l'objet que je traite.

Après les connoiſſances préliminaires ſur le climat, Hippocrate veut que le Médecin qui ſe deſtine à y exercer ſon art, s'occupe de la maniere de vivre des habitans ; il obſervera, dit-il, s'ils ſont grands buveurs & grands mangeurs, ou s'ils boivent peu, quoique d'ailleurs ils mangent beaucoup, s'ils ſont pareſſeux & ennemis du travail, ou bien s'ils aiment l'occupation & l'exercice ; c'eſt de-là qu'il doit tirer ſes inductions ſur tout ce qui ſe préſente.

(*a*) On donne ce nom à l'eau des rivieres lorſqu'elle eſt un peu ſalée par le mélange de celle de la mer.

D'après ce que j'ai dit plus haut, il est aisé de sentir qu'un mariage dont la stérilité aura pour cause l'inaction des deux individus, ou des excès dans les alimens, qui dérangent continuellement les fonctions, sera guérie par les moyens que j'ai indiqués, après qu'on en aura reconnu la cause; ce qui sera facile, pour peu que l'on s'examine, en suivant les observations d'HIPPOCRATE.

Toute Ville exposée aux vents chauds, c'est-à-dire aux vents qui s'élevent entre le levant & le couchant d'hiver, & qui est à couvert des vents du nord, est abondante en eaux; mais ces eaux sont impures & pesantes.

Cette observation d'HIPPOCRATE se confirme très-souvent. Des personnes obligées de s'éloigner pour quelque tems du lieu qu'elles habitoient, & où elles faisoient usage des eaux dont parle notre immortel observateur, sont devenues fécondes, dès qu'elles en ont cessé l'usage.

Les Villes qui ont une mauvaise exposition, & qui ont volontiers des eaux marécageuses ou des eaux des lacs, sont exposées à des variétés continuelles. Si l'été y est sec, les maladies y sont courtes; si l'hiver est froid, les hommes y ont la tête fort humide & pleine de pituite..... Ces hommes ont peu de force & de vigueur; ils ne digerent qu'avec peine.... Le moindre excès les incommode.... Les femmes y sont mal saines & sujettes

jettes aux fluxions. Il y en a beaucoup que la maladie, & non pas la Nature, rend stériles, ou fait avorter. Les enfans y ont des asthmes, & tombent dans de fréquentes convulsions.... Quand les hommes ont passé cinquante ans, ils deviennent paralytiques, si le soleil leur donne tout d'un coup sur la tête, ou qu'ils y aient souffert un trop grand froid.

En indiquant ainsi le mal, HIPPOCRATE indique en même tems comment on peut le prévenir. En effet, les variations continuelles de l'atmosphere influeront peu sur les corps, si on y a habitué ceux-ci. Les hommes n'auront rien à craindre des excès, s'ils n'en font aucun : en évitant les maladies, on évitera la stérilité, puisque celle-ci en est la suite, &c.

Quant aux Villes qui, à couvert des vents chauds, reçoivent les vents froids entre le couchant & le levant d'été, les eaux y sont froides, & les hommes communément grands & secs.... Ils mangent plus qu'ils ne boivent, ont la tête saine & forte ; & la plûpart sont sujets à des ruptures de vaisseaux. Ils ont, en été, jusqu'à l'âge de trente ans, de grands & fréquens saignemens de nez, & vivent néanmoins plus long-tems que les autres. La dureté des eaux, leur crudité, leur froideur, rendent beaucoup de femmes stériles, suppriment leurs régles, ou du moins les dérangent considérablement. On attribue encore à ces eaux les difficultés de l'accouchement,

& celles que les femmes éprouvent, lorsqu'elles veulent nourrir leurs enfans, la crudité & la dureté des eaux détruisant le lait. L'enfance, dans ces villes, dure plus longtems qu'ailleurs, & la puberté y est plus tardive.

Les Villes qui sont tournées au levant, sont sans comparaison plus saines que celles qui sont au nord, & que celles qui sont tournées aux vents chauds, quand il n'y auroit qu'une stade de différence. Les eaux qui y reçoivent les rayons du soleil levant, ne sauroient être que très-claires, très-legères & d'une saveur agréable. Les premiers rayons du soleil les purifient; & l'air retient longtems les impressions du matin : les hommes y ont le teint fort bon & fleuri, la voix claire & nette, les passions assez modérées; ce qui est un grand point pour la fécondité : aussi les femmes y sont-elles fécondes, & elles accouchent facilement.

Mais les Villes qui regardent le couchant, de manière qu'elles sont à couvert des vents du levant, & ne reçoivent que les vents chauds où les vents du nord; ces Villes, dit Hippocrate, sont nécessairement mal-saines: les eaux n'y sont pas claires, le soleil n'agit sur elles que lorsqu'il est déjà fort haut. Tous les matins, pendant l'été, il souffle des vents froids, & il tombe de la rosée; le reste de la journée le soleil brûle & desséche les hommes, c'est pourquoi ils n'ont ni force ni

couleur, & font sujets à une infinité de maladies. Ils ont de plus la voix dure & enrouée, à cause de la grossiéreté & de l'impureté de l'air, qui ne peut être purgé par les vents secs du nord, qui n'y sont pas de longue durée; & parce que ceux qui soufflent sont très-humides & très-pulvieux. Les vents du couchant ressemblent parfaitement à ceux de l'automne; & la situation de ces Villes, leur donne une température à-peu-près pareille à celle de cette saison, à cause du changement qui y arrive dans un même jour; le matin & le soir y sont d'une température entiérement opposée.

Rien ne démontre mieux les effets salutaires qui doivent résulter de la situation favorable d'un pays, que la longévité des habitans du *Petit-Clery*, en Clermontois. Quoique ce Village ne consiste qu'en 25 feux, il s'y trouvoit à la fin de l'année 1768, douze personnes en très-bonne santé, qui avoient entr'elles 993 ans 2 mois (*a*). Il est étonnant qu'il se trouve, dans un aussi petit Village, un aussi grand nombre de personnes d'un âge avancé; il faut attribuer ce bonheur à sa position. Il est près de la Meuse, sur une petite montagne, à l'aspect du nord, & au pied de laquelle est une petite prairie, environnée de belles plaines, & éloignée des bois.

(*a*) *Journ. Encyclop.* Décembre 1768. Ces douze personnes sont trois hommes, & neuf femmes ou filles.

Ce qu'HIPPOCRATE a dit des eaux jusqu'à présent, s'est trouvé lié avec ses observations sur la situation & la température des Villes. Il revient ensuite au premier objet, qu'il n'a fait qu'indiquer. Il examine quels biens & quels maux doivent résulter de l'usage des eaux, relativement à leurs propriétés. Je laisse avec regret ce qui paroît s'écarter du plan que j'ai tracé pour ne m'occuper que de ce qui y a un rapport immédiat.

Les eaux des marais, celles des lacs, & en général toutes les eaux croupissantes, doivent être nécessairement chaudes en été, épaisses & de mauvaise odeur, parce qu'elles ne coulent point, qu'elles reçoivent toujours l'égoût des pluies, & qu'elles sont brûlées par le soleil. En hiver, elles seront froides, glacées & troubles, lourdes & grossières. Ceux qui boivent habituellement de ces eaux, sont la proie d'une infinité de maladies. Elles causent des obstructions aux principaux viscères, elles décharnent le visage & amaigrissent tout le corps. Les femmes qui en font usage conçoivent avec peine, accouchent difficilement : elles mettent au monde des enfans fort gros, boursouflés, mais qui dans la suite tombent en consomption, & sont toujours mal sains & sujets à plusieurs accidens. Souvent il arrive aussi que les femmes croient être grosses, & quand le terme est venu, cette grossesse s'évanouit.

Les plus mauvaises eaux, après les précé-

dentes, ſont celles qui coulent des rochers, car elles ſont dures; & celles qui viennent des lieux où il y a des eaux chaudes, & où il naît du fer, du cuivre, de l'argent, de l'or, du ſoufre, du vitriol, du bithume ou du ſalpêtre; ces eaux paſſent avec peine, & empêchent le ventre de faire ſes fonctions.

Les meilleures ſont celles qui viennent des lieux hauts & des collines, qui n'ont qu'une terre ſabloneuſe, car elles ſont douces & limpides; elles ſont chaudes en hiver, & froides en été; ce qui marque qu'elles ont leurs ſources très-profondes. Mais il faut ſur-tout faire grand cas de celles qui coulent vers le levant, & particulièrement vers le levant d'été. Toutes celles qui ſont ſalées, âcres & crues, ſont en général très-mauvaiſes à boire; il y a cependant certains tempéramens & certains maux auxquels elles ſont fort utiles.

On met au dernier rang des eaux, celles qui coulent vers le midi, & entre le levant & le couchant d'hiver; mais elles ſont moins dangereuſes dans les pays froids que dans les pays chauds.

Les perſonnes qui ont le ventre dur, conſtipé & diſpoſé à s'enflammer, doivent uſer des eaux les plus douces, les plus légères; & ceux qui l'ont mou, humide, pituiteux, doivent chercher les plus dures, les plus crues & un peu ſalées, car elles conſumeront cette pituite & cette humidité.

Toutes les eaux qui cuiſent facilement les légumes, qui fondent & pénètrent les viandes, lâchent par conſéquent le ventre, & lui communiquent leurs vertus; celles qui ſont crues & dures, & qui cuiſent difficilement ces mêmes viandes, ne peuvent que deſſécher & reſſerrer.

Les eaux de pluies ſont très-légères, très-douces, très-délicates, très-claires (*a*).

Les eaux de glace & de neige ſont toutes très-mauvaiſes, car toute eau qui a été gelée ne recouvre jamais ſa premiere qualité.

La pierre, la colique néphrétique, la ſtrangurie, l'ardeur d'urine, la ſciatique & les tumeurs, viennent particuliérement aux hommesqui boivent de toutes ſortes d'eau, dont la ſource eſt fort éloignée, ou dans leſquelles d'autres eaux de rivières, de lacs & de marais ſe déchargent. Il eſt impoſſible qu'une eau reſſemble à une autre; l'une eſt douce, l'autre ſalée & allumineuſe; celle-ci eſt froide, celle là eſt chaude, &c. Rien n'eſt plus important que cet examen, continue Hippocrate, & la plus grande partie de nos maladies viennent des cauſes que nous avons ſous les yeux, que nous ſecondons au lieu de les détruire.

(*a*) Ces bonnes qualités dépendent de la pureté de l'air, mais il n'eſt pas toujours dans cet état, & l'eau contient alors des matières groſſières, qui exigent la diſtillation pour la rendre légère & plus pure.

On ne peut se refuser à croire que l'air & l'eau n'aient une action sensible sur la multiplication du l'espèce, & que les différences qu'ils font naître ne soient très-remarquables. C'est ce qui faisoit dire à HIPPOCRATE, en considérant les variétés des saisons & celles des terreins ; il en est de même des hommes, si l'on y prend garde de près ; dans les uns, la Nature est la même que celle des montagnes, des forêts & des lieux arides ; dans les autres, elle est semblable à celle des terres légères & humides ; dans ceux-ci, elle est la même que celle des pays qui ont des prairies & des marais ; & dans ceux-là, on reconnoît la nature des plaines & des lieux découverts & secs : les variétés des saisons, qui changent la nature des choses, sont grandes & en grand nombre ; les diversités qu'elles causent ne le sont pas moins.

Notre observateur, pour prouver à quel point la température du climat influe sur la vigueur, & par conséquent sur la fertilité des hommes, expose les réflexions que lui ont suscitées ses observations. L'Asie, dit-il, diffère de l'Europe, par la nature des plantes & des hommes, car tout vient plus beau & plus grand en Asie qu'en Europe. La température des saisons & leur égalité en sont cause ; or, ce qui contribue le plus à la bonté & à l'accroissement des choses qui naissent dans un pays, c'est la température de l'air. Ce n'est pas que le climat de l'Asie soit égal en tout,

continue notre Auteur, je ne parle que de cette partie qui eſt la plus tempérée.... On y éleve les enfans avec plus de facilité, les hommes y ſont mieux conſtitués, plus beaux, plus grands & mieux faits; quant à la taille & à la beauté de la voix, il n'y a preſque pas entr'eux de différence, de ſorte qu'on peut aſſurer que ce climat approche plus que tout autre de la conſtitution la plus naturelle & la plus tempérée; mais il eſt impoſſible que la force, le courage, la vigueur, & la patience dans les travaux, accompagnent de telles conſtitutions; le goût & l'inſtinct n'y ſont pas conſtans; un ſexe ne ſe borne point uniquement à l'autre, entraîné par la volupté.... Il en eſt de même en Égypte & en Lybie.

En parlant des peuples qui habitent les bords du Phaſe, HIPPOCRATE obſerve que leur pays eſt marécageux, chaud, humide & couvert. En tout tems, dit-il, il y tombe des pluies très-fortes, & ſes habitans vivent dans les marais, & bâtiſſent au milieu des eaux. Ils vont rarement dans les Villes; mais ils courent çà & là dans de petites barques qu'ils font d'un ſeul tronc d'arbres. Ils ne boivent que des eaux chaudes, ſtagnantes, qui ſont corrompues par le ſoleil, & groſſies par les pluies. Le Phaſe même n'eſt qu'une eau dormante; de tous les fleuves, c'eſt le plus tranquille & le plus lent. Les fruits que mangent les Phaſiens, ſont avortés, imparfaits, ſans ſaveur; l'exceſſive humidité ne leur permet

pas

pas de mûrir comme il faut; c'eſt cette humidité qui rend l'air de ce climat fort épais & groſſier; tout cela joint enſemble, fait que les habitans du Phaſe diffèrent des autres hommes par la figure : ils ſont exceſſivement grands & horriblement gros. Ils ſont pâles & défaits comme les malades qui ont la jauniſſe; ils ſont lâches dans les travaux.

A la conſtitution de ces Aſiatiques, HIPPOCRATE oppoſe les Sauromates Européens qui habitent près du Palus méotide. Les femmes montent à cheval, lancent le javelot, & combattent pendant qu'elles ſont Vierges. Il faut qu'elles aient tué trois de leurs ennemis pour obtenir la permiſſion de ſe marier; elles n'habitent avec leurs maris, qu'après avoir fait le ſacrifice ordonné par la Loi. Celle qui ſe marie, eſt diſpenſée de monter à cheval & d'aller à la guerre, à moins que le pays ne ſoit forcé de prendre les armes pour quelque grande néceſſité. Elles n'ont que la mamelle gauche; car pendant qu'elles ſont jeunes, les mères ont grand ſoin de leur brûler la mamelle droite avec un inſtrument d'airain, fait exprès; de ſorte que cette mamelle ne pouvant croître, toute la force & la nourriture ſe portent à l'épaule & au bras droit.

On devoit obſerver beaucoup de différence entre la conſtitution de ces peuples & celle des Phaſiens; la coutume où étoient les premiers, de diſpenſer les femmes de monter à cheval lorſqu'elles étoient mariées, contri-

buoit à la multiplication de l'espèce, car une cause assez ordinaire de la stérilité, est le trop fréquent exercice à cheval ; les Scythes en sont la preuve.

Ces Peuples, qu'on appelle *Nomades*, dit HIPPOCRATE, parce qu'ils n'ont point de maisons, & qu'ils habitent dans des chariots (*a*), demeurent dans un même lieu tant qu'ils y trouvent du fourage; quand ils ont tout consommé, ils décampent & vont ailleurs. Les femmes vivent dans ces chariots, & les hommes les suivent à cheval à la tête de leurs troupeaux & de leurs haras. Il n'y a point de nation moins féconde, & où les animaux soient & moins nombreux & plus petits. Les hommes se ressemblent tous ; ils sont gras & charnus ; leurs jointures sont lâches & abreuvées d'humeurs, comme tout leur corps. Cette masse de chair & cette graisse, sont ce qui les rend tellement ressemblans, qu'un homme n'y diffère presque pas d'un autre homme, ni une femme d'une autre femme. Cela vient aussi en partie, dit encore notre immortel Observateur, de ce que les saisons étant toujours égales, il n'arrive aucun changement physique, ni aucune altération dans la semence, si ce n'est par quelque maladie,

(*a*) Ces chariots ont quatre ou six roues, ils sont couverts de tapis & faits comme des maisons à plusieurs étages. Ces maisons ambulantes sont traînées par deux à trois paires de bœufs.

ou par quelqu'accident fort violent & fort rare (*a*).

Ce que j'ai dit ailleurs de l'humidité & de l'embonpoint excessifs qui causent la stérilité, est confirmé par HIPPOCRATE, au sujet des peuples dont il fait la description. La plûpart des Scythes, & généralement tous les *Nomades*, se brûlent les épaules, les bras, les jointures des mains, la poitrine, les cuisses & les jambes, à cause de l'excessive humidité qui les relâche & les énerve; ils n'ont ni la force de tendre un arc, ni celle de lancer un javelot; mais quand ils se sont brûlés, les jointures sont plus fortes, leur corps devient plus robuste & plus ferme. Ils n'en sont néanmoins pas plus propres à la fécondité; les Scythes sont les plus stériles de tous les Peuples. La plûpart même sont impuissans, s'acquittent des devoirs propres aux femmes, & parlent comme elles, on les appelle les efféminés. Quand ils approchent de leurs femmes, & qu'ils ne se trouvent plus hommes,

(*a*) La situation du pays dont parle HIPPOCRATE, est telle, que les habitans y ressentent toujours les vents de bise, que les neiges, les glaces & les eaux rendent extrêmement froids. L'hiver y est perpétuel; l'été n'y dure que peu de jours, lorsque le soleil, à la fin du solstice d'été, s'approche de ce pays, & alors sa chaleur est tres-foible. Les Scythes ont toujours la même nourriture, & les mêmes habits, hiver & été; l'air qu'ils respirent est toujours le même, épais & humide, & ils n'ont pour boissons que des eaux de neige & des eaux glacées. C'est de cette uniformité générale qu'HIPPOCRATE tire la ressemblance constante des individus au physique & au moral, ainsi qu'on le verra encore bientôt.

ils ne doutent point qu'ils n'aient offenſé les Dieux, qui, pour ſe venger, leur font ſentir ces effets de leur colere. Ils prennent des robes de femmes, & avòuant publiquement leur impuiſſance, ils viven t en femmes, & en font toutes les fonctions.

On retrouve encore ici cette vérité de tous les tems & de tous les lieux, que le peuple eſt la partie la plus ſaine d'un état, pour la multiplication de l'eſpèce. Cette impuiſſance dont nous parlons, n'attaque jamais les pauvres; *il n'y a*, dit Hippocrate, *que les nobles & les riches qui en ſont atteints, parce qu'ils vont toujours à cheval ou en chariots, & que les pauvres vont à pied.* Il obſerve encore, que les Scythes ont le teint & les cheveux roux, & que la fécondité n'eſt pas propre aux tempéramens de cette nature. A l'égard des femmes, leur humidité & leur graiſſe s'oppoſent à la conception, en bouchant l'orifice de la matrice; leurs eſclaves ſont très-utiles à la Nation; chargées de tout le travail, & faiſant un exercice continuel, elles ſont fort maigres, & par-là conçoivent avec une facilité dont la Nation ſe trouve heureuſe. Ces eſclaves empêchent ſeules le dépériſſement trop rapide de l'eſpèce dans ces climats.

Par la force de ſon génie, Hippocrate s'étoit élevé au-deſſus des idées ſuperſtitieuſes de ſon tems, & il en donne la preuve, en voulant diſſuader ſes contemporains de la croyance dans laquelle ils étoient, que l'im-

puiſſance & la ſtérilité étoit une maladie envoyées des Dieux, pour punir les hommes de leurs fautes. Si cela étoit, s'écrie ce Médecin Philoſophe, elle arriveroit aux pauvres comme aux riches, & encore plutôt aux premiers, car les pauvres honorent bien moins les Dieux. En effet, continue-t-il, ce ſont les riches qui leur font des ſacrifices, qui leur élèvent des temples, qui leur érigent des ſtatues, & qui leur font mille offrandes & mille dons; ce que les pauvres ne ſont pas en état de faire. Le plus ſouvent même, ces derniers, au lieu d'honorer les Dieux, murmurent & blaſphêment contre eux, à cauſe du partage ſi inégal qu'ils font des richeſſes. La punition de tous ces crimes devroit donc plutôt tomber ſur les pauvres, que ſur les riches qui n'y ont point de part.... Mais cette maladie ne vient des Dieux que comme les autres, & elles ont toutes leurs cauſes dans la Nature !

C'eſt également à ces cauſes qu'Hippocrate attribue les variétés qui s'obſervent en Europe dans l'eſpèce humaine. Les autres Européens, dit-il, diffèrent entr'eux par la taille & le viſage, à cauſe des variations fréquentes des ſaiſons; en effet, ils ont de longs hivers, & des étés inſupportables; de grandes pluies, de grandes ſéchereſſes & de grands vents, qui produiſent des changemens conſidérables; & ces changemens apportent les différences que l'on remarque dans les générations; car la ſemence n'eſt pas toujours la même dans le

même homme, étant tout autre l'hiver que l'été, & pendant les féchéreffes que pendant les pluies. Voilà pourquoi les Afiatiques fe reffemblent bien plus que les Européens.... Par-là l'on trouve auffi la raifon de la différence des mœurs. Tous ceux qui habitent un pays montagneux, rude, fort élevé, fort fec, éprouvent des changemens confidérables; & par conféquent ils font plus grands, plus agiffans, & plus courageux; & ces fortes de tempéramens ne peuvent manquer d'être cruels & féroces. Mais ceux qui vivent dans un pays enfoncé, étouffé & plein de prairies, plus fujets aux vents chauds qu'aux vents froids, & qui n'ont que des eaux chaudes, font gros & charnus; ils ont les cheveux noirs; ils font eux-mêmes plus noirs que blancs; ils ont moins de phlegme que de bile, & n'ont ni tant de force ni tant de courage que les premiers, à moins que l'habitude ne leur donne les qualités que la Nature leur refufe: mais s'ils ont dans leurs pays des rivières, où ils puiffent faire couler les eaux de pluie & les eaux croupiffantes, ils font fort fains, & leur teint eft fort bon. Si au contraire, ils n'ont point de rivières, & qu'ils foient obligés de boire des eaux croupies & puantes, il eft de toute néceffité qu'ils aient le ventre & les vifcères mal difpofés.

Ceux qui habitent un pays élevé, découvert, expofé aux vents, & où il y a abondance d'eaux, font grands & prefque tous

ſemblables ; mais ils ont moins de courage & plus de douceur.

Ceux qui demeurent dans des pays nus, maigres & ſecs, & qui ne ſont point ſujets à de grands changemens, ont le corps dur & robuſte, & ſont plus blancs que noirs ; ils ſont arrogans, colères, opiniâtres & entêtés.

Par-tout où on éprouve des changemens de ſaiſons très-fréquens, là on trouve des hommes d'une figure très différente, & qui ne ſe reſſemblent en rien, ni pour la complexion, ni pour les mœurs.

Cela vient premièrement des changemens de la Nature, enſuite du terroir où l'on eſt nourri, & des eaux que l'on eſt obligé de boire : on trouvera preſque toujours que les hommes, & pour la figure & pour les mœurs, reſſemblent naturellement aux pays qu'ils habitent. Dans tous les lieux où la terre eſt graſſe, molle, aquatique ; où les eaux ſont ſi peu profondes, qu'elles ſont chaudes en été, & froides en hiver ; où les ſaiſons ſont fort tempérées, les hommes y ſont très-charnus, peſans, ſans force & ſans vigueur, &, pour l'ordinaire, fort brutes ; ils n'aiment qu'à dormir : c'eſt la lâcheté & la pareſſe même, & ils n'ont ni eſprit, ni adreſſe pour les Arts.

Mais par-tout où le pays eſt nud, ouvert & rude, où l'on ſent les rigueurs de l'hiver & les ardeurs de l'été, vous y trouverez des

hommes maigres & tout velus, qui sont vigoureux & robustes, vigilans & laborieux, arrogans & opiniâtres, plus féroces que doux, propres aux arts & nés pour la guerre; en un mot, tout ce qui vient dans quelque terre que ce puisse être, se sent des qualités de la terre qui le produit.

Ces immortelles observations d'HIPPOCRATE, confirmées pour la plûpart depuis plus de deux mille ans, & qui annoncent les vastes connoissances de l'Auteur, ne paroissent être contredites aujourd'hui, que par ceux qui ne font aucune attention aux catastrophes qui ont changés la nature des choses. Sans parler des changemens arrivés sur notre globe, par des causes qu'il renfermoit dans son sein, l'ouvrage des hommes, depuis tant de siècles, a dû occasionner des variations dans quelques contrées. On a vu, lorsque j'ai parlé des tempéramens, que celui qui dominoit chez les habitans des environs de la Grèce, a passé en France; que celui des Suédois est le même; & qu'avant cinquante ans il deviendra la constitution dominante en Russie. Ces changemens, ouvrage d'une longue suite de siècles, ne sont il pas aussi celui des hommes?.... Ils ne tiennent pas, dit plaisamment le P. CASTEL, registre de toutes les singularités qu'ils introduisent dans la Nature. Ne pourroit-on pas dire que les marais desséchés, les vastes forêts abattues, le mélange du peuple des campagnes avec celui

des villes, le changement dans les mœurs, dans les alimens, &c. ont concouru à introduire dans chaque nation des variétés relatives à sa constitution, & qui, peu-à-peu, ont éloigné ou rapproché des hommes de leur constitution primitive ou dominante. Les anciens Romains, par exemple, du peuple le plus foible de l'Italie, devinrent le plus robuste, à force d'exercice & de travail. Il tendoit vers sa première foiblesse, sur la fin de la république; mais malgré cette dégénération, PLINE nous dit que dans le dénombrement qui fut fait des habitans de Rome, sous l'empire de VESPASIEN, il se trouva un grand nombre de citoyens d'une vieillesse extraordinaire, & deux entr'autres, qui avoient 150 ans. Ce phénomène ne parut jamais dans Rome moderne (*a*).

Malgré ces changemens survenus dans la constitution dominante des peuples, changemens dans lesquels la Nature n'est pour rien, si je peux m'exprimer ainsi, & qui sont l'ouvrage des hommes, il faut convenir que de la justesse des observations d'HIPPOCRATE, on doit tirer, à l'aspect seul d'un pays, des conjectures sur la stérilité ou la fécondité de ses habitans. Ces mêmes observations indiquent encore les moyens de remédier à la stérilité, pour peu qu'on y fasse attention; car la cause du mal une fois mise en évi-

(*a*) Voyez *les abus de la Saignée*, &c. Paris 1759, §. 65.

dence, y a-t-il quelqu'un qui ne s'attache à l'anéantir? Ce qu'HIPPOCRATE a écrit pour les Nations, chaque individu en peut profiter : de ce qu'a dit ce grand homme de l'impuissance & de la stérilité des Nomades & des Phasiens, un homme peut répandre la fertilité sur son mariage, si trop d'embonpoint, une constitution phlegmatique, le défaut d'exercice, s'opposent à la conception.

Les mauvaises qualités attribuées à certaines eaux causant la stérilité, on a vu celles dont on devoit faire usage pour entretenir l'équilibre, si nécessaire dans l'économie animale pour l'exercice des fonctions.

On a vu également quels sont les terreins peu favorables à la *végétation* des hommes; (qu'on me permette cette expression,) & de-là on peut connoître quels lieux doivent occuper, de préférence, l'homme & la femme qui desirent laisser à la postérité, des rejetons sains & vigoureux.

Il y a une sorte de stérilité qui ne peut être guérie qu'en s'éloignant du lieu que l'on habite d'ordinaire, quoique l'air qu'on y respire, & l'eau que l'on y boit, n'aient aucune mauvaise qualité. Elle a sa cause dans une sorte d'inaction & d'indolence de l'homme & de la femme, puisque les voyages suffisent pour rendre leurs embrassemens féconds. Mille exemples prouvent la vérité de ce que j'avance. Un homme de distinction marié depuis long-tems, sans pouvoir jouir du plai-

ſir d'être père, le devint après avoir fait près de trois cens lieues pour ſe rendre à une ambaſſade où il avoit été nommé. Il demeure trois ans dans ſa place ſans donner d'autres marques de ſa capacité ; il obtient la permiſſion de revenir dans ſa patrie ; il y eſt à peine, qu'il a de fortes raiſons d'eſpérer que bientôt il ſera père d'un ſecond enfant. Cette ſtérilité eſt triſte, ſans doute, parce qu'on ne peut pas conſeiller à tous ceux qui ſont dans ce cas-là, d'aller eſſayer leurs forces à trois ou quatre cens lieues de leurs pays ; mais la différence des états ſert à rapprocher & réunir les effets. Les perſonnes du peuple ont des pélerinages, où l'homme & la femme ſont obligés de ſe rendre à pied, pour attirer la bénédiction du ciel ſur leur mariage; le Saint qu'ils vont invoquer eſt preſque toujours à pluſieurs journées de leur habitation, & la marche ſalutaire à laquelle ils ſe ſoumettent, compenſe la diſtance des lieux ; enſorte que quarante ou cinquante lieues à pied, équivalent au moins à quatre ou cinq cens, faits avec toutes les commodités que ſe procurent les gens riches.

Tous les peuples que nous connoiſſons, s'exercent le corps certains jours de l'année par des mouvemens, qu'il faut regarder comme ſalutaires ; telle eſt la danſe chez nous. Cet uſage eſt certainement utile parmi toutes les Nations, pour la propagation de l'eſpèce ; & une loi qui interdiroit la danſe dans quel-

ques Royaumes de l'Europe, où il ne reste plus que ce moyen de faire faire un peu d'exercice à une partie des femmes, donneroit atteinte à la population.

Il en est de même de la musique ; on sait que l'action de chanter exerce la poitrine, fortifie les organes de la respiration, atténue les fluides, augmente la chaleur, à cause du mouvement continuel de la poitrine, dans l'inspiration & dans l'expiration, & du choc de l'agitation que l'air y souffle. Il est donc des circonstances où le chant est favorable à la génération; ne feroit-ce que par la gaieté qu'il répand sur les esprits.

Nous avons vu, au commencement de ce chapitre, que les plaisirs de l'Amour trop fréquens causent la stérilité, & on en a des exemples. C'est donc un moyen d'éviter ce malheur, que d'attendre, pour procéder à la génération, des signes non équivoques du besoin de la jouissance. Il est néanmoins pour chaque peuple, ou plutôt pour chacun des individus qui le composent, une saison, un jour, peut-être une heure, où d'heureuses circonstances peuvent influer sur les plaisirs & les rendre féconds.

Si tous les hommes avoient le même tempérament, la manière de vivre uniforme, & que la température de l'air fût égale dans tous les pays, on pourroit, comme cela se pratique dans quelques cantons des Indes, faire usage du *claperman*, pour réveiller les

époux, & les obliger à réunir leurs efforts pour donner des citoyens à la patrie. Mais il s'en faut bien que le devoir du mariage puisse être commandé par un tambour; cette fonction, comme on l'a vu en traitant du *congrès*, est libre, indépendante, capricieuse, quelquefois rebelle à tout, excepté au tempérament qui varie dans tous les hommes. L'air, les alimens, &c. influent à la vérité sur nos fonctions, mais ils n'y causent qu'une variation passagère, & dont il faut profiter si elle s'offre sous des auspices favorables. Il n'en est pas moins vrai, que dans beaucoup de mariages, même très-fertiles, les enfans naissent constamment dans la même saison, & c'est à une certaine disposition du climat, favorable au tempérament des époux, que ces alliances doivent leur fertilité. Pourquoi les saisons n'influeroient-elles pas sur le corps, elles qui ont dans plusieurs sujets une sorte d'autorité sur l'esprit? Le célèbre Thomson ne composoit guère que pendant l'automne; & le fameux Milton avoit le génie brillant la moitié de l'année, depuis la fin de Septembre jusqu'au mois de Mars, & il s'éteignoit en quelque manière les six autres mois, qui forment le printems & l'été.

Il ne peut y avoir un thermometre universel en Amour; la saison pendant laquelle un Européen se livre avec le plus d'ardeur aux plaisirs, est peut-être le tems où l'Africain s'occupe peu de la volupté. Ces différences

peuvent être rapprochées de beaucoup, puiſque ſous le même climat, dans la même ville, le peu d'uniformité qu'il y a entre les tempéramens de chacun des individus, produit des effets différens.

Malgré les exceptions qui ſortent de la loi générale, on peut dire que la plûpart des conjonctions charnelles qui ſe font pendant les ardeurs de l'été, ſont ſtériles. La chaleur, en excitant une tranſpiration abondante, relâche trop les fibres; la liqueur prolifique n'a pas toute ſa perfection, & les efforts réunis de l'homme & de la femme, ſont inutiles (*a*). Ce ſeroit vainement que les Indiens s'efforceroient de multiplier durant les chaleurs exceſſives qu'ils reſſentent quelquefois. Ceux qui habitent l'Iſle de Java, ſont portés vers la jouiſſance avec une ſorte de fureur, les trois quarts de l'année; & en été, les rayons du ſoleil ſont ſi brûlans, que les lions, les léopards, les loups, ſe réfugient dans l'eau, où ils s'enfoncent juſqu'aux narrines, pour ſe mettre à couvert de la chaleur, tandis que les hommes ſont contraints de monter ſur la cime des arbres les plus élevés, pour y reſpirer un air moins enflammé. Ils ne s'occupent alors que de leur conſervation.

L'Automne eſt plus favorable à la popu-

(*a*) Il ne faut pas prendre pour une diſpoſition à la fécondité, la meſure du plaiſir pendant les chaleurs; ſi ce plaiſir paroit ſe prolonger pour quelques perſonnes, c'eſt une marque de plus de la foibleſſe des organes.

lation ; à proportion que les chaleurs vives s'appaiſent, nos organes reprennent du reſſort, & d'ailleurs, les variations qui régnent dans l'atmoſphère pendant l'automne, influent avec avantage ſur les germes qui doivent perpétuer notre exiſtence.

L'hiver eſt nommé le ſommeil de la Nature; il ſemble, en effet, que tous les êtres ſoient engourdis durant cette ſaiſon; & les glaces, les neiges & les pluies froides, doivent amortir les feux de l'Amour. Il s'en faut de beaucoup, cependant, que les hommes qui habitent les grandes villes, & qui y jouiſſent d'une certaine aiſance, ſe reſſentent des rigueurs de l'hiver, comme le peuple qui vit dans les campagnes. Auſſi, on peut dire, que les premiers chez qui tout eſt factice, juſqu'à l'Amour, choiſiſſent pour leurs plaiſirs une ſaiſon qui ne leur eſt pas favorable. L'oiſiveté, le luxe de la table, les moyens qu'on emploie pour s'oppoſer au froid, communiquent au corps une chaleur contre nature, dont les voluptueux profitent. Ils s'épuiſent vainement dans une ſaiſon qui n'eſt pas celle où la plûpart des femmes ſont diſpoſées à concevoir; & ſemblables à ces plantes délicates qu'on oblige à produire des fleurs à l'inſçu de la Nature, leur regne eſt paſſé lorſque celui de tous les êtres revient avec les beaux jours (*a*).

(*a*) La paſſion qui domine les gens riches en hiver, & qu'ils

La Nature, au printems, belle, riche, féconde,
Varie à chaque instant le théâtre du monde.

Tout s'anime, croît & se multiplie pendant cette saison; elle agit sur les animaux comme sur les plantes; c'est elle qui redonne à la terre les beautés que les rigueurs du froid avoient ternies: l'homme sent renaître des desirs qu'il peut satisfaire; tout le porte vers la propagation de son espece.... O vous, qui suivez les loix de la Nature! le spectacle qu'elle présente à vos yeux vous prescrit vos devoirs. Les plantes! Les animaux!.... Pouvez-vous faire un seul pas sans découvrir cette révolution générale qui échauffe la Nature entière?

Dès le premier beau jour que le printems ramene,
Les zéphirs font sentir leur amoureuse haleine;
La terre orne son sein de brillantes couleurs,
Et l'air est parsemé du doux esprit des fleurs.
On entend les oiseaux, frappés de ta puissance,
Par mille sons lascifs, célébrer ta présence:
Pour la belle génisse, on voit les fiers taureaux,
Ou bondir dans la plaine, ou traverser les eaux.
Enfin, les habitans des bois & des montagnes,
Des fleuves & des mers, & des vastes campagnes,

---

prennent pour de l'Amour, leur est très-préjudiciable. Ils sont obligés de rompre l'harmonie qui doit régner entre l'air & les hommes; celui qu'ils respirent dans leurs appartemens est un air *commandé*, qui differe de beaucoup de l'air extérieur auquel ils n'osent s'exposer. Ils ont obligation de leur jouissances à l'habileté de leur cuisinier, aux liqueurs spiritueuses dont ils font usage, aux ingrédiens tirés des quatre parties du monde, qui se trouvent réunis parmi leurs alimens.... C'est ainsi que l'on prétend forcer la Nature à favoriser les passions.

Brûlant à ton aspect d'amour & de desir,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaisir :
Tant on aime à te suivre, & ce charmant empire
Que donne la beauté sur tout ce qui respire (a).

Ces feux qui embrâsent les animaux, indiquent assez que le printems est la saison où les êtres se multiplient avec facilité. C'est le moment où la Nature donne à l'homme l'énergie & la vigueur nécessaires pour la propagation de son espece. L'homme robuste s'apperçoit de l'activité des esprits qui bouillonnent dans ses veines : favorisé par des songes agréables, il s'empresse de jouir des plaisirs qui l'appellent, il s'y livre tout entier.... Il ne calme ses transports que dans la crainte de s'opposer au but où tendent ses embrassemens. N'opposons pas à cet homme ceux qui ont forcé le plaisir durant l'hiver : si le printems fait quelque chose pour eux, c'est en accélérant la végétation ; incapables de sentir ses influences voluptueuses, insensibles au spectacle ravissant de la fécondité universelle, ils attendent tristement que des végétaux salutaires aient réparé les désordres qu'ont excités leurs passions.

On a tellement senti l'influence des saisons sur les corps, qu'on a cru reconnoître que, dans l'espace de vingt-quatre heures, elles reparoissoient, c'est-à-dire, que les quatre par-

(a) Traduction du commencement de LUCRÈCE, par le Sr. d'HESNOT.

ties du jour étoient comparées aux saisons. En conséquence, on a dit que le commencement du jour où l'air est chaud & humide, avoit, dans toute saison, les influences du printems; le milieu du jour étoit comparé à l'été, le soir à l'automne, & la nuit à l'hiver. Ces distinctions, qui influent dans les maladies, peuvent, ce me semble, être négligées par les hommes qui jouissent d'une bonne santé; & ce seroit être esclave de sa pendule, si on avoit besoin de la consulter alors.

C'est le tempérament & les signes qui annoncent le véritable desir, qui doivent nous guider dans les exploits amoureux. Il est des hommes si singuliérement affectés, que les ténèbres qui couvrent la terre, voilent à leur imagination les plaisirs de la nuit; il en est d'autres qui ont besoin de recueillement pour les goûter; ce seroit infructueusement que leur épouse voudroit tirer parti de sa beauté, pendant que le soleil en releve l'éclat. Semblables à ce peintre qui regardoit, pendant quatre heures, les personnes dont il vouloit faire le portrait, & qui, de retour à son attelier, se quissoit & finissoit le tableau; ces hommes puisent leur vigueur dans les yeux de leur femme, & attendent que la nuit en ait caché la beauté, pour se livrer à l'impression qu'ils ressentent (*a*).

(*a*) TAVERNIER dit qu'un Arménien marié depuis dix ans, n'avoit jamais vu sa femme, & ne l'avoit jamais oui parler; parce que quand elle alloit coucher avec son mari,

Nulle regle sur laquelle on puisse statuer pour déterminer l'heure à laquelle les époux, en général, doivent se communiquer leur amour : les exceptions sont infinies, & variées par des circonstances trop nombreuses, pour qu'on puisse en faire mention. Il y a quelques regles générales auxquelles néanmoins je ne conseillerois pas à tous les époux de s'astreindre ; quelques Médecins, par exemple, s'opposent à ce qu'un homme caresse sa femme après le repas, *parce que la semence*, disent-ils, *ne peut produire en ce tems que des enfans mal constitués* (a). Si de l'union des sexes il peut résulter un mal dans ce cas, je crois que l'enfant n'en sera pas la victime : la liqueur séminale étoit préparée avant que l'homme eût donné des alimens à son estomac ; elle étoit dans les réservoirs qui lui sont destinés, & qui n'ont aucune communication immédiate avec l'estomac, qui d'ailleurs ne peut influer sur cette liqueur aussi promptement qu'on voudroit le supposer, & l'altérer au point qu'il dût en résulter un individu *mal constitué.* L'homme seul peut en être incommodé, parce que la digestion, dans beaucoup de personnes, se fait avec peine, & que l'ardeur que l'on apporte

---

elle n'ôtoit son voile qu'après avoir éteint la lumiere, & qu'elle se levoit toujours avant le jour, ne mangeant d'ailleurs jamais avec son époux. [*Voyages. Liv.* 4. *Chap.* 8.]

(a) Nouv. Edit. du *Tableau de l'Amour Conjugal.* Tom. premier, pag. 229.

au plaisir, doit y causer quelque retardement. Il est d'ailleurs des hommes qui n'ont aucune activité en amour, s'il n'ont donné des alimens à leur estomac; & ce seroit vainement qu'on leur offriroit le plaisir, tandis que ce viscere annonce qu'il a besoin de nourriture. Quiconque a faim, ne doit pas travailler (*a*).

Je ne conseillerois pas aux persounes dont la poitrine est serrée, &, par conséquent, foible, de se livrer à l'Amour immédiatement après le repas: la respiration est laborieuse chez ces personnes-là; elle devient encore plus difficile, lorsque l'estomac est plein. Ils doivent attendre que le jeu des organes qui nous font respirer, soit plus libre, & puisse se prêter aux mouvemens qu'ils exécutent toujours avec peu de peine.

D'habiles Médecins assurent aussi que les plaisirs pris pendant le jour sont plus funestes que ceux de la nuit; & il faut convenir que l'Amour nous épuisant, on ne peut mieux réparer les forces que par le sommeil & la tranquillité. Mais il est des hommes qui ont besoin, comme j'ai déja dit, de tout ce qui

(*a*) *Ubi fames, laborandum non est.* HIPPOCRATE. *Aphor.* XVI. Sect. II. L'estomac influe sur la liqueur prolifique, comme sur toutes celles du corps; mais c'est seulement après la digestion faite, & lorsque le chyle, d'où émanent tous nos fluides, a passé dans les vaisseaux. Si l'estomach fait mal ses fonctions, toutes nos parties s'en ressentent, la tête sur-tout, & la machine se dérange; mais encore une fois, un homme peut mourir d'une indigestion, après avoir fait un enfant sain & bien constitué.

est capable d'allumer leurs desirs. Un artisan ne doit pas abandonner son travail pour se livrer à la volupté, tandis que son corps ressent les fatigues qui s'opposent au plaisir : lorsqu'un peu de repos aura rétabli les esprits dissipés durant le jour, il se livrera avec succès aux caresses de sa femme. En effet, dit VENETTE, l'aurore qui répond au printems, paroît plus commode pour la génération ; car, après qu'un homme s'est agréablement diverti avec sa femme, & qu'il s'est un peu endormi après ses plaisirs, il répare ainsi toutes les pertes qu'il vient de faire, & guérit les lassitudes qu'il vient de gagner amoureusement. Après cela, il se leve, & va où ses occupations ordinaires l'appellent, pendant que sa femme demeure au lit pour conserver le précieux dépôt qu'il vient de lui confier. C'est ainsi, continue-t-il, qu'en usent la plupart des artisans qui se portent bien, & qui ont des enfans si bien faits & si robustes; car, après s'être lassés du travail du jour précédent, ils attendent presque toujours que l'aurore commence à poindre, pour embrasser leurs femmes. C'est par-là sans doute qu'ils évitent les incommodités qu'ont les autres hommes qui, sans faire réflexion à leur santé, s'abandonnent, à toute heure, à la violence de leur passion (*a*).

Beaucoup de femmes auroient rarement

(*a*) *Tableau de l'Amour Conjugal*, 2e. part. chap. V. art. 2.

des marques de l'amour de leur époux, si elles repoussoient ses caresses pendant le jour. Bien différent d'un artisan, l'homme oisif est excité par mille objets qui le frappent & accélerent l'heure des plaisirs. L'imagination frappée, il se hâte de mettre à profit les desirs qu'elle fait naître, & qui n'auroient pas assez de chaleur pour reparoître avec avantage dans une autre circonstance. Lorsqu'on est réduit à saisir ainsi l'occasion, les caresses ne sont que trop souvent stériles; & il faut une heureuse harmonie entre les époux pour *vivifier* leurs plaisirs.

Qu'ils tâchent de l'établir par les moyens indiqués dans ce chapitre; mais qu'ils ne s'attachent pas trop scrupuleusement à suivre des loix minutieuses sur un objet auquel les loix ne peuvent commander. On a vu des époux se livrer à de profondes réflexions, consulter les astres, la pluie, le beau tems.... Vous eussiez dit qu'ils agitoient le destin des Empires; ils employoient, en spéculations, des momens précieux faits pour la jouissance! L'acte le plus délicat de l'Amour n'est point un problême à résoudre, & pour lequel il faille consommer un tems utile.

La Nature, dès le commencement du monde, a ouvert le grand livre de la réproduction; tous les êtres vivans y ont lu l'ordre général: CROISSEZ, MULTIPLIEZ. Ces caractères, qui doivent réfléchir sur le cœur de tous les hommes, n'ont pas besoin d'inter-

prétation.... A cette loi ſacrée, promulguée par la Nature, les devoirs du citoyen ajoutent encore; *Soyez utile à la patrie, laiſſez-lui des enfans dont les ſervices, lui rappellant votre exiſtence, feront bénir votre mémoire.* Dans l'une des Iſles Maldives, c'eſt une coutume très-ancienne de marquer de certains caractères en forme de nos zéros, les tombeaux de ceux des habitans qui ne ſe ſont point diſtingués dans l'exercice de leur profeſſion (*a*). Je deſirerois qu'on en fît de même à l'égard des hommes qui, parmi nous, renoncent volontairement au doux nom d'époux & de pere, & que, ſur le tombeau des vrais citoyens, on lût : *Ci git un tel, qui donna des hommes à la patrie.* Quelle épitaphe attendriſſante que celle qu'on voyoit autrefois dans le cimetière des Innocens! *Cy git* JOLLANDE BAILLY, *qui trépaſſa l'an* 1514, *le quatre-vingt-huitieme an de ſon âge, le quarante-deuxième de ſon veuvage, laquelle a vu ou pu voir, devant ſon trépas, deux cent quatre-vingt-quinze enfans iſſus d'elle* (*b*). Quels droits aura ſur la poſtérité M. DENISE, qui, à l'âge de ſoixante-treize ans, ſe trouvoit, en 1770, pere de cent un, tant enfans que petits enfans & arrière-petits-enfans, dont ſoixante-huit étoient vivans (*c*)!

(*a*) Cette coutume eſt établie dans l'Iſle nommée *Iſle des Limaçons. Journ. Encyclop.* prem. Mars 1762.

(*b*) *Eſſai ſur Paris*, de M. de SAINTFOIX.

(*c*) M. DENISE eſt Procureur du Roi en l'élection de Lyon, généralité de Rouen, Paroiſſe de la Feuillée. Les papiers publics ajoutoient que ſix de ſes petites filles étoient enceintes.

CHAPITRE VII.

Du Mariage.

Par-tout où il se trouve une place où deux personnes peuvent vivre commodément, il se fait un mariage (a).

Le grand homme qui a dit cela connoissoit bien l'impulsion que la Nature a donnée aux deux sexes; il auroit dit: Par tout où deux personnes se rencontrent, il se fait une union, s'il n'eût envisagé cette alliance que du côté de l'instinct; mais l'ordre moral & politique a dû établir des loix relatives à la multiplication de l'espece, & le besoin de subsistance a resserré les limites du plaisir. Parmi les Nations mêmes, qui ignorent que les loix gouvernent une quantité innombrable d'hommes, une sorte de convention semble avoir attaché l'homme à la femme par des nœuds plus ou moins serrés, plus ou moins doux, plus ou moins bizarres, mais qui n'en sont pas moins respectables aux yeux de la Nature, si l'homme & la femme s'unissent pour remplir ses vues.

Le mariage existe parmi les Nations dont les mœurs ont le moins de rapport avec les nôtres (*b*); mais la différence des climats y apporte

(*a*) *De l'Esprit des Loix*, liv. XXIII. Chap. X.

(*b*) La société la premiere & la plus naturelle, est celle de

apporte des nuances infinies, à travers lesquelles on reconnoît toujours l'empreinte de la Nature.

Les hommes qui renoncent volontairement aux douceurs que procure l'union des sexes, en se privant des charmes variés qui en résultent, peuvent être comparés à ces statues de marbre isolées que le sculpteur a travaillées avec soin, mais auxquelles il n'a donné aucun caractère des passions. On admire la beauté du marbre, la régularité des traits ; mais cette admiration est froide, comme le sujet qui l'a fait naître ; & c'est vainement que l'Artiste me représente une Vestale avec le feu sacré : mon cœur n'en est pas plus ému. Je n'ai qu'à fixer ces grouppes où tout est vivant & en action, les adieux d'un amant, DIDON qui pleure ENÈE, la douleur de PORCIE après la mort de BRUTUS, le courage héroïque d'ARRIE, ... mes yeux bientôt ne voient plus le marbre, il s'anime ; c'est mon cœur qui voit, qui sent, s'échauffe, s'embrâse, en prenant l'intérêt le plus vif aux situations qui l'agitent. J'entends les complaintes de l'amant qui se sépare de sa mai-

l'homme avec la femme ; les Voyageurs n'ont jamais rencontré de peuples qui l'ait ignorée. Le P. CHARLEVOIX nous représente les habitans du Paraguai, vivant d'insectes & de serpens, sans gouvernement, sans demeure fixe, & n'ayant pour tout langage qu'un espece de sifflement ; ces peuples, néanmoins, ainsi que plusieurs autres Nations de l'Amérique, chez lesquelles il n'y a ni loi, ni regle, contractent des mariages qui subsistent.

treſſe ; je vois dans les yeux de DIDON le feu du déſeſpoir ; je pleure BRUTUS avec PORCIE ; la femme de PETUS parle : j'entends ces mots ſublimes qu'elle adreſſe à ſon époux, en lui préſentant le poignard dont elle s'eſt frappée ; *Petus non dolet* ; *tiens Petus, il ne m'a point fait de mal.*

Le repos, l'inertie n'eſt point dans la Nature ; cette ſtoïcité, ce ſilence des paſſions, tant préconiſé par les Philoſophes, eſt étranger à l'homme ; tout eſt action, mouvement dans l'Univers ; & les êtres, dont la nobleſſe annonce la ſupériorité, bien loin d'étouffer en eux les germes de fécondité qu'ils ont reçus du Créateur, doivent un tribut ſacré à la Patrie, dont la Nature ne diſpenſe jamais. Tout, dans la Nature, annonce à l'homme ſes devoirs ; il ne s'y ſouſtrait que par l'illuſion des préjugés, & l'empire qu'a ſur lui l'amour de l'indépendance, & plus encore les attraits trompeurs du libertinage & de la débauche. Je ne parle point ici du célibat qu'embraſſent les perſonnes qui jurent ſolemnellement de mourir aux paſſions, ou de les éteindre par les jeûnes, les cilices, les macérations : les célibataires criminels, qui, répandus dans la ſociété, la corrompent, en affoibliſſant les liens qui uniſſent les époux, ſont plus dangereux, plus à craindre que les hommes fervens qui fuient les objets capables de s'oppoſer à la tranquillité de leur état. C'eſt aux célibataires, qu'aucuns ſermens n'ont en-

chaînés, que la patrie adresse les reproches que mérite leur ingratitude.

O hommes! leur dit-elle, j'ai tout fait pour vous : en naissant, vous avez trouvé des Loix qui, de leurs remparts, ont écarté l'injustice ou la force qui vouloient vous soumettre à un joug dur & pénible. Votre naissance, vous la devez à ces mêmes loix, qui ont facilité l'union de vos ayeux..... Ils ont entendu ma voix, ils ont augmenté les individus, en vous donnant le jour.... Faut-il que vous ayez à rougir d'être ingrats? Faut-il que dans mon sein, vous jouissiez des priviléges que j'accorde aux vrais citoyens, sans partager leurs travaux? La discorde allume la guerre, la trompette sonne, les hommes se réunissent, ils vont combattre; si les infirmités de la vieillesse retiennent leurs bras, ils ont encore du sang à répandre pour la cause commune. Ce vieillard généreux embrasse ses enfans; allez, leur dit-il, secourir la patrie: que je vous doive la tranquillité qui va régner sur mes derniers momens : puissiez vous, couverts de gloire, venir réjouir mon cœur à la vue des lauriers qui ceindront vos têtes : Et vous, indifférens aux révolutions qui m'agitent, hommes insensibles! qui ne connoissez aucuns des charmes attachés au véritable amour, que m'offrirez-vous? Vos bras affoiblis par la débauche? Vos cœurs flétris, & dans lesquels les passions nobles, d'où naissent les vertus, n'ont jamais pénétré!.... Comment oserez-

vous fixer vos regards sur les héros, dont la valeur assure la félicité publique ? Sur les hommes dont la sagesse maintient les loix dans toute leur force ? Sur l'habitant des campagnes, qui, environné de sa famille, arrache à la terre les moyens de soutenir votre inutile existence ? Si mes intérêts ne peuvent vous toucher, serez-vous insensibles à votre situation personnelle ? Je passe les instans rapides pendant lesquels la volupté moissonne les forces que vous avoit confiées la Nature ; j'arrive aux tristes jours où les douleurs déchirent le voile de l'illusion ; une vieillesse hâtive introduit la mort dans vos membres affoiblis ; vos yeux laissent couler des larmes..... Malheureux ! vous insultez la Nature ! elle a prévu tout le mal qui pouvoit arriver sur la terre ; la douceur du printems succede aux rigueurs de l'hiver ; à la plante la plus dangereuse, elle a opposé une plante salutaire qui en affoiblit les effets vénéneux ; elle a uni la femme à l'homme pour qu'ils tarissent les larmes que fait couler la douleur ou l'infortune.... Quels droits avez-vous de répandre des larmes ! c'est moi qui dois en verser sur votre vie. Que n'avez-vous cherché à former des nœuds qui feroient la consolation des derniers instans de vos jours ?

. . . . . Quand l'homme qui succombe,
Desséché dans sa fleur, se panche vers la tombe ;
Qu'il est doux qu'une épouse, en ces momens d'horreur,
De son cœur déchiré suspende la douleur ;

Il semble qu'en ses bras, il reprenne la vie.
Les pleurs sont moins amers, quand l'Amour les essuie.
Cette jeune beauté le serrant sur son sein,
De son fils au berceau le sourire enfantin,
Ses cris embarrassés de joie & de tendresse,
Cette main foible encor, qui mollement le presse,
Tout porte dans son ame une nouvelle ardeur (a).

C'est sur-tout dans ces derniers instans que l'homme est ému par l'amour paternel; les mains qui essuient ses larmes sont guidées par la Nature; tandis que le célibataire ne voit autour de son tombeau que d'avides héritiers, sur lesquels règnent les basses influences de l'intérêt.

L'homme qui dédaigne les douceurs produites par l'Amour conjugal, mérite des reproches; il est ingrat envers la patrie, cruel envers lui-même. Les enfans nés d'un commerce illégitime sont l'opprobre de leurs peres; presque toujours destinés à ramper dans l'obscurité, un cercle les circonscrit, eux & les auteurs de leurs jours, dans un espace isolé où jamais on n'entend le doux nom de pere & de fils; noms sacrés qui causent cette douce émotion de l'ame! Les plaisirs du cœur sont proscrits de cette triste enceinte: aucun rapport n'y lie dans la société l'enfant qui vient de naître à l'auteur de son existence; celui-ci n'a pas même la confiance de

(a) *La nécessité d'être utile*, Poëme qui a concouru au prix de l'Académie Françoise en 1768, par M. le Prieur, Avocat au Parlement.

la loi; elle veille à la conservation de l'individu, & force un pere & une mere à lui répondre de la vie de l'être qu'elle ne leur permet pas de nommer leur fils (*a*) !....

S'il est un supplice pour les célibataires, dont le cœur n'est point dépravé, c'est sans doute le spectacle attendrissant d'une famille dont tous les membres sont liés par la Nature & les Loix. Quelle source de sensations délicieuses offrent au laboureur, sa femme, ses enfans!

Vous le rendez heureux, volupté douce & pure!
Attachée à l'himen, aux nœuds de la Nature,
L'épouse qu'il choisit partage ses travaux;
De l'ami de son cœur, elle adoucit les maux,
Ses enfans sont sa joie, ils seront sa richesse;
Il verra leurs enfans entourer sa vieillesse,
Et sur son front ridé, rappellant la gaieté,
Prêter encore un charme à sa caducité (*b*).

Les travaux champêtres offrent aussi des

(*a*) Nos Rois, par les Réglemens les plus sages, ont pourvu à assurer la naissance des enfans illégitimes. HENRI II, par l'Edit du mois de Février 1566, porte la peine de mort contre la femme qui se trouveroit *dûement atteinte & convaincue d'avoir célé, couvert & occulté, tant sa grossesse que son enfantement, sans avoir déclaré l'un ou l'autre, & sans avoir prins de l'un ou de l'autre témoignage suffisant, même de la vie ou mort de son enfant, lors de l'issue de son ventre*..... CHARLES IX, HENRI III, HENRI IV, LOUIS XIII, LOUIS XIV, LOUIS XV, ont porté leur attention sur ces objets. La forme des mariages, les peines portées contre le concubinage, celles contre le rapt, &c. &c. sont statuées dans les Edits & Déclarations que M. LERIDANT a rassemblés dans son *Code matrimoniale*, imprimé en 1766.

(*b*) *Les Saisons*, Poëme par M. de SAINT-LAMBERT. II. Chant.

plaisirs, & on les retrouve par-tout où la Nature conserve ses droits. Lorsque les bleds, prêts à être ensevelis sous les plantes stériles, demandent le secours du laboureur, celui-ci voudroit

. . . . Délivrer le froment opprimé,
Et par d'autres emplois son tems est consumé.
Il consulte au matin sa COMPAGNE fidelle :
Elle assemble aussi-tôt ses enfans auprès d'elle ;
L'aîné, le fer en main, va devancer ses pas ;
Le plus jeune sourit emporté dans ses bras.
Ils partent pleins de joie, ils vont loin du village
Retrancher aux sillons leur inutile herbage.
L'enfant laborieux, mais novice en son art,
Suit sa mère en aveugle, & l'imite au hasard,
Et le fer que conduit sa main mal assurée,
Blesse la jeune plante à CÉRÈS consacrée,
Il voit autour de lui ses freres empressés,
Rassembler en monceaux les cailloux dispersés.
Chacun dans ce moment croit sortir de l'enfance.
Chacun de son travail relève l'importance.
La mère d'un souris flatte leur vanité,
Applaudit à leur zèle, excite leur gaité ;
Et d'un œil satisfait les voit sur la verdure
S'agiter, se jouer, croître avec la Nature (a).

Si l'homme avoit besoin d'encouragement pour faire son bonheur, & se rendre utile à la société, ce seroit dans son cœur qu'il faudroit qu'il le cherchât ; mais s'il a besoin de loi pour prendre une compagne, si l'intérêt de l'Etat s'oppose au grand nombre de célibataires qui lui sont inutiles, c'est aux gou-

(a) *Les Saisons*, Ier. Chant.

vernemens à faciliter les mariages dans quelques climats, & à les ordonner dans d'autres.

Les Peuples de la Guinée, en Afrique, respirent un air mal-sain; & le cours de leur vie, en général, n'y est pas long: il est donc essentiel que, dans ce pays, les Peuples soient forcés au mariage. Chaque année, à certain jour fixé par la Loi du Pays, le Roi rassemble les jeunes garçons & les jeunes filles de ses Etats, & les marie tous (*a*). L'Isle de Sénégal, terrein naturellement aride, qui ne produit qu'à force de culture & d'engrais, contient néanmoins, dans un espace très-borné, plus de 3000 habitans; on sera surpris peut-être que cette contrée ingrate & mal-saine dans tous les tems soit aussi peuplée qu'elle l'est; mais la loi y facilite la population, en permettant aux hommes d'avoir autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir: leur Isle n'est abondante qu'en maïs & en poissons; mais ces alimens disposent à la fécondité les douze femmes à qui chaque homme se borne assez généralement (*b*). Une maladie contagieuse ayant ravagé, en 1707, une grande partie des habitans de l'Islande, le Roi de Dannemark, à qui cette Isle appartient, prévoyant l'extinction des Islandois, fit une ordonnance par laquelle, pour

(*a*) *Journal Encyclopédique*, Juillet 1763.

(*b*) *Journal Encyclopédique*, Avril 1764.

engager ſes ſujets à paſſer en Iſlande, il autoriſa les filles de cette Iſle à faire juſqu'à ſix bâtards, ſans porter atteinte à leur réputation. Cette ordonnance eut ſon plein effet; & ces bonnes filles montrerent tant de zéle à repeupler leur patrie, qu'on fut bientôt obligé de révoquer un réglement qui leur avoit paru ſi agréable, & même de ſtatuer une peine de la nature du crime, que la pudeur, dit M. Anderson, m'empêche de nommer, & qui même eſt, en quelque façon, incroyable (*a*). Les Spartiates inſtituerent une fête où ceux qui n'étoient pas mariés étoient fouettés par des femmes, comme indignes de ſervir la République, & de contribuer à ſon honneur & à ſes progrès.

Les loix de Licurgue n'étoient pas moins rigoureuſes contre ceux qui s'obſtinoient à vivre dans le célibat; elles les excluoient des emplois civils & militaires: ils étoient même, comme les Spartiates, expoſés, tous les ans, à une petite cérémonie aſſez déſagréable.

Les femmes de Lacédémone alloient les prendre chez eux le premier jour du printems, les conduiſoient au Temple de Junon, en les accablant de plaiſanteries, & leur donnoient le fouet au pied de la ſtatue de cette Déeſſe (*b*). Les anciennes Loix de Rome chercherent beaucoup à déterminer les ci-

(*a*) *Hiſt. Nat. de l'Iſlande, du Groënland,* &c. tom. I.

(*b*) *Eſſais Hiſtoriques ſur Paris*, par M. de Saintfoix, tom. II.

toyens au mariage. Les Censeurs y eurent égard selon les besoins de la République, & ils y engageoient par la honte & par les peines. CESAR donna des récompenses à ceux qui avoient beaucoup d'enfans; il défendit aux femmes qui avoient moins de quarante-cinq ans, & qui n'avoient ni maris ni enfans, de porter des pierreries, & de se servir de litiere. Méthode excellente, dit M. DE MONTESQUIEU, d'attaquer le célibat par la vanité. Les Loix d'AUGUSTE furent plus pressantes : il imposa des peines nouvelles à ceux qui n'étoient point mariés, & augmenta les récompenses de ceux qui l'étoient, & de ceux qui avoient des enfans. La Loi d'AUGUSTE trouva mille obstacles; &, trente-quatre ans après qu'elle eût été faite, les Chevaliers Romains lui en demanderent la révocation. Il fit mettre d'un côté ceux qui étoient mariés, & de l'autre ceux qui ne l'étoient pas : ces derniers parurent en plus grand nombre; ce qui étonna les citoyens, & les confondit. AUGUSTE, avec la gravité des anciens Censeurs, leur parla ainsi :

« Pendant que les maladies & les guerres » nous enlevent tant de citoyens, que deviendra la Ville, si on ne contracte plus de mariages? La Cité ne consiste point dans les » maisons, les portiques, les places publiques; ce sont les hommes qui font la Cité. » Vous ne verrez point, comme dans les fables, sortir des hommes de dessous la terre,

» pour prendre ſoin de vos affaires. Ce n'eſt » point pour vivre ſeuls que vous reſtez dans » le célibat : chacun de vous a des compa- » gnes de ſa table & de ſon lit, & vous ne » cherchez que la paix dans vos dérégle- » mens. Citerez-vous ici l'exemple des Vier- » ges Veſtales ? Donc, ſi vous ne gardiez pas » les loix de la pudicité, il faudroit vous punir » comme elles. Vous êtes également mauvais » citoyens, ſoit que le tout monde imite vo- » tre exemple, ſoit que perſonne ne le ſuive. » Mon unique objet eſt la perpétuité de la » République. J'ai augmenté les peines de » ceux qui n'ont point obéi ; &, à l'égard des » récompenſes, elles ſont telles que je ne ſa- » che pas que la vertu en ait encore eu de » plus grandes : il y en a de moindres qui por- » tent mille gens à expoſer leur vie ; & cel- » les-ci ne vous engageroient pas à prendre » une femme, & à nourrir des enfans (*a*) ? »

Les Loix qui nous gouvernent n'ont jamais forcé la liberté d'un homme, pour lui faire contracter un mariage (*b*) ; elles ont ſuppoſé l'amour de la Patrie gravé dans le cœur des

(*a*) *De l'Eſprit des Loix*, Liv. XXIII, chap. XXI.

(*b*) Je ne regarde pas comme libre celui qui s'eſt mis dans le cas d'être contraint par les Loix d'épouſer une perſonne qu'il a abuſée. A Paris, c'eſt dans l'Egliſe de *Sainte Marine*, qu'on marie ceux que l'on condamne à s'épouſer. Anciennement on les marioit avec un anneau de paille ; étoit-ce, demande M. DE SAINTFOIX, pour marquer au mari que la vertu de celle qu'il épouſoit étoit bien fragile ? Cela n'étoit ni poli ni charitable. *Eſſais Hiſtoriques ſur Paris*, tom. II.

François assez profondément, pour qu'ils n'aient pas besoin que la crainte des Loix les porte vers l'union la plus douce de la société. Louis XIV se contenta d'encourager les mariages, & de récompenser les peres de familles qui auroient un certain nombre d'enfans nés en légitime mariage. « *Nous voulons*, dit il, *que dorénavant tous nos sujets taillables, qui auront été mariés avant ou dans la vingtieme année de leur âge, soient & demeurent exempts de toutes contributions ou tailles, impositions & autres charges publiques, sans y pouvoir être compris ni employés qu'ils n'aient vingt-cinq ans révolus & accomplis..... Comme aussi voulons que tout pere de famille, qui aura dix enfans vivans, nés en loyal mariage, non Prêtres, Religieux ni Religieuses, soit & demeure exempt de la collecte, de toute taille .... & autres impositions, contributions .... guet, gardes, & autres charges publiques; si ce n'est qu'aucun desdits enfans soit mort portant les armes pour notre service, auquel cas, il sera censé & réputé vivant.... Voulons .... que les gentilshommes & leurs femmes, qui auront dix enfans, non Prêtres, ni Religieux, ni Religieuses ..... jouissent de mille livres de pension par chacun an; comme aussi, ceux qui en auront douze, de deux mille livres de pension.... Voulons pareillement, que les habitans des Villes franches de notre Royaume, bourgeois non tail-*

» *lables, ni nobles & leurs femmes, qui auront dix ou douze enfans comme dessus, jouissent de la moitié des pensions accordées aux gentilshommes & à leurs femmes; qu'ils demeurent en outre exempts, &c. &c.* (*a*). »

Cet Edit n'eut son exécution que durant l'espace de dix-sept ans. Tous les priviléges & exemptions qu'il renfermoit furent révoqués par une Déclaration où sont exposés les abus qui s'étoient introduits dans l'exécution de l'Edit (*b*). On voit d'ailleurs que les priviléges accordés à ceux qui se marioient à l'âge de vingt ans & *au-dessous*, devoient nécessairement exciter au mariage des personnes dont la constitution pouvoit être encore trop foible, pour donner des citoyens à la Nation. A l'égard des peres de famille que l'Etat récompensoit pour leur zéle à propager l'espèce, ils devoient être rares, aussi, dit M. de Montesquieu, il n'étoit pas question, pour encourager la population, de récompenser des prodiges. Pour donner un certain esprit général qui portât à la propagation de l'espèce, il falloit établir, comme les Romains, des récompenses générales, ou des peines générales (*c*).

Il est aisé de s'appercevoir que par-tout où les mariages sont encouragés, la population augmente. La Hollande est, relativement à

(*a*) *Edit de* Louis XIV, en Nov. 1666.
(*b*) *Déclaration* du 13 Janvier 1683.
(*c*) *De l'Esprit des Loix.* Liv. XXIII. chap. XXVI.

son étendue & à la nature de son sol, plus peuplée qu'aucun autre Pays de l'Europe. On observe tout le contraire en Angleterre, parce que le nombre des célibataires y est considérable. J'entends par ces célibataires, des hommes qui ne sont rien moins que chastes, & qui, par-là même, énervent la population, en introduisant le désordre dans la société. On trouve, selon M. de BEAUSOBRE, un plus grand nombre de garçons en Angleterre, de l'âge de quarante ans, qu'on en trouve de l'âge de vingt-cinq dans toute la Hollande : aussi compte-t-on que Londres tire annuellement cinq mille ames des Provinces de l'Angleterre ; & cependant le nombre des habitans n'augmente pas. Dans les Etats du Roi de Prusse, il est né, depuis 1750 jusqu'en 1756, année commune, quarante-un mille personnes de plus qu'il n'en est mort. Il y a des Pays Protestans, où, sur cinquante-trois, & même sur soixante, il n'y en a qu'un qui se marie. Dans les Pays Catholiques, cela est encore pis (*a*).

Un examen réfléchi de la population d'un Etat est ce qui peut seul guider le Gouvernement sur les encouragemens qu'il doit accorder aux mariages. Je dis un examen réfléchi ; car ce n'est pas la Nation en corps qu'il faut toujours regarder ; ce sont les familles

(*a*) *Introduction générale à l'étude de la politique des finances & du commerce.* Amsterdam 1765, tom. 2.

qui la composent, dans lesquelles on doit porter un œil qui sache observer. C'est par-là que le Gouvernement est à portée de savoir si le nombre des habitans augmente ou diminue. S'il y a des obstacles à la population qu'il est aisé d'écarter, il y en a auxquels il est plus difficile de remédier : ce sont des vices cachés qui tiennent à la constitution de l'Etat ; & souvent ce n'est qu'en détaillant ses observations, qu'en les dirigeant plutôt vers les habitations séparées, peu nombreuses, que vers les grandes & opulentes Villes, qu'on découvre le ver qui ronge les hommes, si je peux m'exprimer ainsi (*a*).

Un des plus grands obstacles à la population est le défaut de subsistance. C'est lui qui fait pousser les cris de la douleur à un pere de famille, plongé dans l'indigence ; & c'est du fond des retraites obscures, plutôt que des Villes, que s'éleve la voix des hommes malheureux.

(*a*) Ceci n'est point un paradoxe. Supposons que le luxe soit la source de la misere d'une partie des habitans des villes & des campagnes ; alors, en fixant la capitale d'un Royaume, & ne sachant pas combien d'individus souffrent, gémissent du luxe qui y brille, j'admirerai l'opulence de l'Etat, si le luxe l'annonce toujours : ce n'est qu'après avoir jetté les yeux sur les objets plus éloignés, que l'illusion tombe. La magnificence qui m'a frappé perd son éclat dès que je sais que, pour la soutenir, il faut lui sacrifier la subsistance des malheureux. En supposant toujours que le luxe fasse beaucoup de mal dans cet Etat, il aura néanmoins des apologistes, & ces apologistes seront des hommes que le luxe aura éblouis, & qui n'auront jamais jetté les yeux sur d'autres objets. *En voyant la maison d'un paysan*, disoit un ami de l'humanité, *je dirai à quel degré le luxe est monté dans la Capitale.*

Hélas! *disent-ils*, ces doux liens qui seuls charmoient
nos peines,
Ne font plus aujourd'hui qu'augmenter nos douleurs ;
A nos tristes enfans nous léguons nos malheurs ;
Tourmentés de leur sort, fatigués de notre être,
Nous pleurons auprès d'eux de les avoir fait naître (*a*).

Le Gouvernement peut seul tarir les larmes de ces infortunés : eh ! n'avons-nous pas lieu de tout espérer de la bienfaisance du Monarque qui règne sur nous ?

Les coutumes barbares, qui avoient lieu autrefois dans les mariages, sont anéanties : le maître ne peut forcer son vassal à s'unir à une femme contre sa volonté ; il n'est point le maître de vendre les fruits du mariage de ses vassaux, ni de les faire racheter par le pere & la mere, &c. &c. Ces marques d'un pouvoir tyrannique ont été abolies, à mesure que l'esprit a éclairé le cœur des hommes qui commandoient ; & quelquefois aussi ces abus n'ont cessé que par la punition que les Rois ont infligée aux Seigneurs qui faisoient trembler leurs *Vassaux* & leurs *Serfs* sous le poids de la tyrannie.

On peut juger de l'état des *Serfs* en France, par une Chartre rapportée dans les *Essais sur Paris*. On y voit un GUILLAUME, Evêque de Paris, consentir qu'une fille & un garçon s'unissent, à condition que les enfans qui naîtront de ce mariage, seront partagés entre

(*a*) *Les Saisons*. III. Chant.

Guillaume

Guillaume & l'Abbaye Saint-Germain des Prés (*a*). Comme, parmi les enfans, il y en a de mieux conſtitués, de mieux faits, ou qui ont plus d'eſprit les uns que les autres, les Seigneurs les tiroient au ſort. Ces hommes aſſervis compoſoient les deux tiers & demi des habitans de la Nation ; ils ne pouvoient diſpoſer d'eux, ſe marier hors la terre de leur Seigneur, ſans ſa permiſſion ; il étoit le maître de les donner, de les vendre, de les échanger & de les revendiquer partout. L'Abbé de *Saint-Denis*, en 858, fut pris par les Normands : on donna pour ſa rançon ſix cens quatre-vingt-cinq livres d'or, trois mille deux cens cinquante livres d'argent, des chevaux, des bœufs, & *pluſieurs Serfs de ſon Abbaye, avec leurs femmes & leurs enfans. Hugues de Champ-Fleuri*, Evêque de Soiſſons, en 1155, cherchant un beau cheval à acheter, pour faire ſon entrée en cette Ville, on lui en amena un pour lequel il

(*a*) *Qu'il ſoit notoire à tous ceux qui ces préſentes verront, que nous* Guillaume, *Evêque inſigne de Paris, conſent qu'*Odeline, *fille de* Radulphe Gaudin, *du Village de* Céres, *femme de corps de notre Egliſe, épouſe* Bertrand, *fils de défunt* Hugon, *du village de* Verrieres, *homme de corps de l'Abbaye de* St. Germain-des-Prez ; *à condition que les enfans qui naîtront dudit mariage, ſeront partagés entre nous & ladite Abbaye ; & que ſi ladite* Odoline *vient à mourir ſans enfans, tous ſes biens mobiliers & immobiliers nous reviendront ; de même que tous les biens mobiliers & immobiliers dudit* Bertrand *retourneront à ladite Abbaye s'il meurt ſans enfans. Donné l'an douze cent quarante-deux.* Eſſais hiſtoriques ſur Paris, vol. II. pag. 129, 130.

donna cinq Serfs de ses terres, *deux femmes & trois hommes* (a).

Les Seigneurs exigeoient, dans leurs domaines, la première nuit des nouvelles mariées; mais peu-à-peu ce droit, aussi honteux qu'injuste, a été converti en des prétentions modiques. Les Chanoines de la Cathédrale de Lyon prétendoient aussi qu'ils avoient le droit de coucher, la première nuit des nôces, avec les épousées de leurs *Serfs* ou *hommes de corps* (b). Ce qui se pratiquoit sous le règne de *S. Louis* étoit plus décent: les Ecclésiastiques faisoient acheter aux mariés la permission de coucher ensemble la première nuit des nôces & même les deux suivantes (c). Mais, dit M. de Montesquieu, le Parlement corrigea tout cela.

Cette autorité sans bornes qu'exerçoient les maîtres sur leurs esclaves, produisoient quelquefois des scènes extraordinaires. Un Seigneur, qui possédoit une terre considérable dans le Vexin Normand, se plaisoit à faire parler de lui par ses idées singulières & bizarres Il assembloit, au mois de Juin, tous ses *Serfs* de l'un & de l'autre sexe, en âge d'être mariés, & leur faisoit donner la bénédiction nuptiale; ensuite on leur servoit du vin & des viandes: il se mettoit à table,

(a) *Idem.* Pag. 131. Vol. V. pag. 153.
(b) *Idem.* Vol. II. pag. 137.
(c) *De l'Esprit des Loix.* Liv. XXVIII. Chap. XLI.

buvoit, mangeoit & se réjouissoit avec eux; mais il ne manquoit jamais d'imposer aux couples, qui lui paroissoient les plus amoureux, quelques conditions qu'il trouvoit plaisantes. Il prescrivoit aux uns *de passer la première nuit de leurs nôces au haut d'un arbre, & d'y consommer leur mariage*; à d'autres, *de le consommer dans la rivière d'Andelle, où ils se baigneroient pendant deux heures, nuds en chemise*, &c. Il avoit une nièce qui aimoit un jeune homme de son voisinage, & qui en étoit éperdument aimé; il déclara à ce jeune homme, qu'il ne lui accorderoit sa nièce qu'à condition *qu'il la porteroit, sans se reposer, jusqu'au sommet d'une montagne qu'on voyoit des fenêtres de son château*. L'amour & l'espérance firent croire à cet amant que le fardeau seroit léger : en effet, il porta sa *bien-aimée*, sans se reposer, jusqu'à l'endroit indiqué; mais il expira, une heure après, des efforts qu'il avoit faits : sa maîtresse, au bout de quelques jours, mourut de douleur & de chagrin; l'oncle, en expiation de leur malheur qu'il avoit causé, fonda sur la montagne un Prieuré qu'on appelle *le Prieuré des deux Amans*; il est à une lieue du Pont de l'Arche, & à quatre lieues de Rouen (*a*).

Il y eut quelquefois des circonstances qui excitèrent les Papes à excommunier un Royaume entier; & alors le mariage étoit

(*a*) *Essais sur Paris*, Tom. V.

interdit. PHILIPPE AUGUSTE ayant voulu répudier INGELBURGE, pour épouſer *Agnès de* MERANIE, le Pape mit le Royaume en interdit : les Egliſes furent fermées pendant près de huit mois ; on ne diſoit ni Meſſes ni Vêpres ; on ne marioit point ; *les œuvres du mariage étoient même illicites* ; il n'étoit permis à perſonne de coucher avec ſa femme, dit M. de SAINTFOIX, parce que le Roi ne vouloit plus coucher avec la ſienne ; & la génération ordinaire dut manquer en France cette année-là. (*Tom.* 2. *pag.* 127).

Cet Auteur ingénieux, en parcourant les mœurs & uſages des François ſous la première race, nous apprend qu'un homme, quoique marié, pouvoit être promu au Diaconat, à la Prêtriſe, & devenir Evêque, en déclarant qu'à l'avenir, il ne vivroit plus avec ſa femme que comme avec ſa ſœur : ſon fils obtenoit ordinairement la ſurvivance de l'Evêché. Il n'étoit pas permis d'épouſer la délaiſſée d'un Prêtre ou d'un Diacre (*a*). Il paroît que les choſes n'allèrent pas toujours à la bonne foi ; car la plûpart des Chanoines & des Curés ſe marioient. Le Pape CALIXTE II, dans le Concile de Reims de l'année 1119, excommunia tous les Eccléſiaſtiques mariés, les priva de leurs bénéfices, défendit d'entendre leur Meſſe, déclara leurs enfans bâtards, & crut devoir porter la rigueur contre

(*a*) *Idem.* pag. 74.

ces êtres innocens, jusqu'à les livrer en proie à l'avarice des Seigneurs : il permit de les réduire en servitude, & de les vendre (*Id.* 123).

Les Eccléſiaſtiques cherchèrent auſſi à rendre les mariages plus difficiles, en les défendant entre parens juſqu'au ſeptième degré. Le mari & la femme ne devoient ordinairement approcher des Sacremens, qu'après s'être abſtenus du devoir conjugal au moins pendant huit jours. On tâchoit de noter d'infamie ceux & celles qui ſe marioient en troiſièmes nôces : les ſeconds mariages ont été même regardés, pendant long-tems, comme une *fornication tolérée.* Le Concile de Sarragoſſe, en 692, défend aux Reines de ſe remarier, & à tout Prince de les épouſer; il ordonne même qu'elles ſe faſſent Religieuſes (*Idem.* 134 *& tom. V. pag.* 136).

La ſuperſtition avoit introduit anciennement un uſage ſingulier dans le mariage. La troiſième fête de Pâques, au rapport de *Jean* BELET, la femme, dans pluſieurs Provinces, battoit ſon mari, &, le lendemain, le mari battoit ſa femme. La raiſon qu'il en donne étoit que cette pratique indiquoit l'obligation dans laquelle ſont les époux de ſe corriger l'un l'autre, & afin d'empêcher auſſi que, dans le ſaint tems de Pâques, le mari ne pût exiger le devoir conjugal de ſa femme, ni la femme de ſon mari (*a*).

(*a*) *Récréations hiſtoriques, critiques, morales*, &c. par M. DU RADIER, tom. I.

Après avoir essuyé ces différentes révolutions, le mariage devint en France ce qu'il est aujourd'hui, un état respectable, d'où sont exclues les personnes qui se consacrent à la Religion, comme incompatible avec les fonctions du ministère. Excepté ceux que leur état sépare du mariage, je ne crois pas que les autres hommes aient des raisons assez plausibles pour s'en dispenser, à moins que la Nature n'y ait mis obstacle par quelque accident. Les femmes, disoit Bacon, sont nos maitresses dans la jeunesse, nos compagnes dans l'âge mûr, & nos nourrisses dans la vieillesse. On a donc, à tout âge, des raisons pour se marier. On peut dire aussi que, dans tous les états, les hommes ont des raisons pour s'attacher une épouse. Les personnes riches n'ont peut-être que cette seule manière d'être dans la Nature : les Magistrats ont besoin de toutes les douceurs de la société, pour adoucir l'austérité que l'on contracte dans l'étude des loix ; & la société elle-même a besoin que les hommes, dont les idées peuvent influer sur elle, sachent ce que signifient les noms de *pere* & d'*époux*.

Indépendamment des états qui obligent au mariage, il y a encore des raisons, je ne dis pas de tempérament, j'ai examiné cela ailleurs, il y a encore, dis-je, des raisons de caractères. Un homme mélancolique a certainement besoin de compagnie : celui dont la gaieté annonce le contentement est encore

dans le même cas. J'ai observé plusieurs de ces hommes joyeux ; ils le sont de bonne foi pendant un certain tems ; mais, parvenus à un âge mûr, l'allégresse les abandonne, surtout lorsqu'ils sont seuls, ou avec les personnes qu'ils ont coutume de voir ; leur gaieté, leurs saillies sont commandées pour *les grands jours*, &c ; le reste du tems, ils deviennent, pour la plûpart, mélancoliques, misantropes, ou bien ils s'efforcent de retenir la joie par la débauche ; &, dans ce cas, on sait bien que les choses doivent aller encore pis.

Une classe d'hommes auxquels le mariage convient, pourvu qu'ils en modèrent les plaisirs, ce sont des hommes de lettres. Mais le tempérament doit moins les porter au mariage, que la nécessité d'adoucir les travaux de l'étude par les charmes attachés à la société d'une épouse chérie. On a observé que les mariages des *gens de lettres* n'étoient pas ceux qui rapportoient le plus à l'Etat. J'ai lu dans une Fable inconnue aux Anciens, a dit Dufresni, qu'Apollon s'étant marié un jour, l'Hipocrène tarit le lendemain. Un génie marié est un génie stérile. En effet, continue Dufresni, les productions de l'homme sont bornées : il faut opter, de laisser à la postérité, ou des ouvrages d'esprit, ou des enfans (*a*). Cette plaisanterie est vraie jusqu'à un certain

(*a*) *Amusemens sérieux & comiques.* Amusement XIe.

point : on ſe moquera toujours d'un homme qui ſe propoſera de ne point quitter ſon cabinet, & qui ſe propoſera auſſi de laiſſer de nombreux rejettons à la poſtérité, parce que ces deux genres d'occupations deviennent incompatibles dans beaucoup d'hommes. Mais ce qui éloigne une partie des gens de lettres du mariage, eſt, s'il le faut dire, une ſorte d'indolence, l'amour de l'étude, & par conſéquent, du repos & de la tranquillité phyſique; un éloignement, je ne dis pas pour les plaiſirs, mais du moins pour ceux qui attachent & peuvent diſtraire trop fortement. On a néanmoins des exemples d'hommes célèbres qui ont cru devoir prouver à leur ſiécle, que les travaux littéraires n'avoient point étouffé les ſentimens du citoyen. Il ſeroit ſingulier que l'occupation qui flatte le cœur, l'échauffe, lui donne un plus grand degré de ſenſibilité, en banniſſe les penchans qui peuvent augmenter notre bonheur ! Leibnitz, au milieu des épines de la Philoſophie, de la Métaphyſique, diſputant avec les Anglois touchant l'invention du calcul différentiel, Leibnitz, âgé de cinquante ans, voulut ſe marier : on lui demanda un délai ; & il en profita pour faire des réflexions qui le détournèrent du mariage. Quelles que fuſſent ſes réflexions, on peut préſumer que ſon âge & la goutte à laquelle il étoit ſujet, les lui ſuſcitèrent : il eſt conſolant pour la ſociété, que ce grand homme ait ſenti qu'il ſe devoit

à

à la patrie autrement que par ses ouvrages. M. Halley, disciple du grand Newton, vint à Calais observer la fameuse comète qui parut en 1680, & sur laquelle on a tant écrit. De retour à Londres, il se dispose à mettre ses observations en ordre; il commençoit déja, lorsqu'à travers des calculs arides & immenses, l'Amour lui fit voir *Marie Tooke*; il en devint amoureux; mais il vouloit finir ses calculs; ce qui lui fut impossible. Il épousa *Marie Tooke* en 1682, pour se mettre en état de travailler, & reprit ensuite ses occupations (*a*). L'Amour peut mettre cette victoire parmi celles qui lui font le plus d'honneur.

On doit à M. Tissot un excellent Mémoire sur la santé des gens de lettres, dans lequel on trouve plusieurs exemples des mauvais effets que produit le trop d'attachement au travail. On peut voir, dans cet Ouvrage, le régime que doivent suivre les hommes studieux pour conserver leur santé dans le meilleur état qu'il soit possible, & la réparer lorsqu'elle est chancelante. M. Tissot veut rapprocher les hommes de la Nature pour le bien-être physique : il y a du chemin à faire pour les hommes de lettres; mais les avantages réels qu'ils doivent en retirer, surpassent tous les autres, qui le plus souvent ne sont qu'imaginaires. Dès qu'un homme

(*a*) *Histoire des Philosophes modernes*, &c. par M. Saverien

de lettres eſt véritablement malade, dit M. Tissot, la première ordonnance qu'on doit lui faire, c'eſt une ceſſation abſolue de toutes ſes études..... Il faut qu'il oublie qu'il y a des ſciences & des livres; la porte de ſon cabinet doit être fermée pour lui, & il doit ſe livrer uniquement au repos, à la gaieté, aux plaiſirs de la campagne, & devenir ce que la Nature a fait les hommes, laboureur ou jardinier: il n'y a que ce moyen de les tirer de leurs méditations; & on ne les rétablit point tandis qu'ils continuent à méditer. Si l'on pouvoit trouver un remède qui ſuſpendît, ſans danger, la faculté de penſer, ce ſeroit le ſpécifique des maladies des gens de lettres (*a*).

Je regarde un ſtudieux dans ſon cabinet comme un citoyen utile, ſur-tout s'il dirige ſes travaux ſur des objets qui ont pour but le bonheur de ſes ſemblables; mais il n'eſt pas moins vrai que cet homme eſt hors de la Nature, & qu'on peut regarder les occupations littéraires comme une maladie qui attaque l'eſpèce humaine, en minant peu-à-peu la population. Je deſirerois qu'un homme de lettres fût marié, parce que tous les hommes, excepté les Miniſtres de la Religion, devroient l'être, & encore parce que les douceurs de l'union conjugale peuvent calmer la teinte ſombre qui empreint l'imagination

(*a*) *De la ſanté des Gens de Lettres*, 1768, p. 221.

d'un homme qui se livre trop au travail. Mais il faut qu'il oublie qu'il est homme de lettres, lorsqu'il approche sa compagne : il seroit dangereux de porter dans le sein des plaisirs une imagination affaissée sous le poids fatigant de l'étude. Qu'il se regarde comme un homme malade, & qu'en suivant les sages conseils que j'ai donnés d'après M. Tissot, il se rapproche de la Nature, pour pouvoir travailler à la reproduction de son être.

Après la classe des hommes de lettres, dont la plûpart évitent les nœuds du mariage, il en est encore une beaucoup plus considérable qu'on ne s'imagine, dont le célibat arrête la population ; c'est la classe des personnes qu'une imagination ardente entraîne dans des lectures continuelles. Peut-être, dit M. Tissot, que toutes les causes qui ont nui à la santé des femmes, la principale a été la multiplication infinie des Romans depuis cent ans. Dès la bavette jusques à la vieillesse la plus avancée, elles les lisent avec une si grande ardeur, qu'elles craignent de se distraire un moment, ne prennent aucun mouvement, & souvent veillent très-tard, pour satisfaire cette passion. Une fille qui, à dix ans, lit au lieu de courir, doit être à vingt une femme à vapeurs, & non point une bonne nourrice (*a*). Les causes qui influent tant sur le physique, affectent également le

(*a*) *Idem.* pag. 184.

moral. J'ai connu des personnes de l'un & de l'autre sexe, dont la constitution avoit été robuste, s'affoiblir peu-à-peu par l'impression trop forte que faisoient sur leur esprit des lectures passionnées. Les Romans tendres s'opposent plutôt aux mariages qu'ils n'en font contracter. Une femme, lorsque son cœur, ou plutôt son esprit, est échauffé par les langueurs de l'Amour, ne cherche pas un époux; c'est un héros qui peut seul lui plaire : le feu de l'Amour n'échauffe pas son cœur; il n'enflamme que l'imagination. Le célèbre MOLIÈRE a bien connu cet Amour *spiritualisé*, lorsqu'il fait dire à *Clitandre*, par une de ses femmes savantes....

Appellez-vous, Monsieur, être à vos vœux contraire,
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire;
Et vouloir les réduire à cette pureté,
Où du parfait Amour consiste la beauté?
Vous ne sauriez pour moi tenir votre pensée
Du commerce des sens nette & débarrassée:
Et vous ne goûtez point dans ses plus doux appas,
Cette union des cœurs, où les corps n'entrent pas.
Vous ne pouvez aimer que d'une Amour grossière,
Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matière:
Et pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut un mariage, & tout ce qui s'ensuit.
Ah quel étrange Amour! & que les belles ames
Sont bien loin de brûler de ces terrestres flammes!
Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs.
Comme une chose indigne il laisse là le reste,
C'est un feu pur & net comme le feu céleste;
On ne pousse avec lui que d'honnêtes soupirs,

Et l'on ne penche point vers les ſales deſirs,
Rien d'impur ne ſe mêle au but qu'on ſe propoſe.
On aime pour aimer, & non pour autre choſe.
Ce n'eſt qu'à l'eſprit ſeul que vont tous les tranſports;
Et l'on ne s'apperçoit jamais qu'on ait un corps (*a*).

Des ridicules que MOLIÈRE a frondés, celui-ci eſt peut-être le ſeul qu'il ait attaqué ſans un certain ſuccès; du moins il reparoît avec force de nos jours, & c'eſt à la honte de l'humanité. Je ne ſuis point ſurpris que ceux qui ſe plaiſent à la lecture des Romans triſtes, dans leſquels l'Auteur s'eſt plut à raſſembler un enchaînement de malheurs & de crimes, paroiſſent s'éloigner du mariage. L'imagination ſombre que font naître ces lectures doit peu diſpoſer à une union douce & tranquille. Ce ſont les Auteurs de ces livres dangereux qui cauſent tout le mal, en faiſant perdre à la Nation peu-à-peu cette gaieté ſi néceſſaire pour conduire au mariage. Que feroit-on à un homme qui, d'un coup de baguette, auroit le pouvoir de pétrifier, au milieu d'un bal, toutes les perſonnes qui s'y réjouiſſent, & qui feroit ſuccéder un état d'inertie aux danſes gaies qui amuſoient l'aſſemblée?

Il eſt encore un genre de Romans, (& ceux-ci paroiſſent d'abord utiles) qui ſem-

(*a*) *Les femmes ſavantes*, Acte IV. Scène 2.

blent faits par des hommes enivrés des douceurs de l'Amour conjugal & de l'Amour paternel. Ces livres seroient de la plus grande utilité, si ceux qui les lisent ne vouloient en connoître les Auteurs. Qu'arrive-t-il? Celui qui a chanté l'hymen, la volupté, est un triste célibataire, qui puise dans son imagination le feu qui devroit échauffer son cœur; c'est un Général d'armée, qui encourage ses soldats, & qui craint la mort.... Que ceux qui chantent l'Amour soient amoureux; que celui qui exalte les douceurs du mariage puise dans les caresses de son épouse, dans celles de ses enfans, les chants qu'il consacre à l'Amour conjugal & paternel. Que ceux qui offensent la Nature, en décrivant des mystères auxquels ils ne veulent pas être admis, craignent que, pour se venger, la Nature ne leur donne, un instant seulement, le cœur d'un homme sensible! Un écrivain que son éloquence, ses mœurs, ses malheurs même ont rendu célèbre, a décrit avec beaucoup de feu les plaisirs que peuvent goûter l'homme & la femme dans l'union que produit le mariage. On verse des larmes délicieuses en parcourant les tableaux qu'a fait ce grand maître..... Une réflexion m'a souvent attristé, en admirant l'expression, la chaleur, les transports du célèbre Citoyen de Genève; j'ai dit cet homme sensible, qui a su chanter l'Amour & l'Hymen avec tant d'énergie; cet homme

dont l'éloquence fait palpiter les entrailles paternelles dans presque tous ses écrits.... qu'il étoit à plaindre ! lorsqu'après avoir allumé dans son cœur les feux sacrés de la Nature, il ne pouvoit presser dans ses bras une épouse, des enfans !

Felices ter & amplius,
Quos irrupta tenet copula, nec malis
Divulsus quærimoniis
Supremâ citiùs solvet amor die.

HORACE, *liv. prem. Ode* XIII.

Fin de la premiere Partie.

TABLE DES CHAPITRES

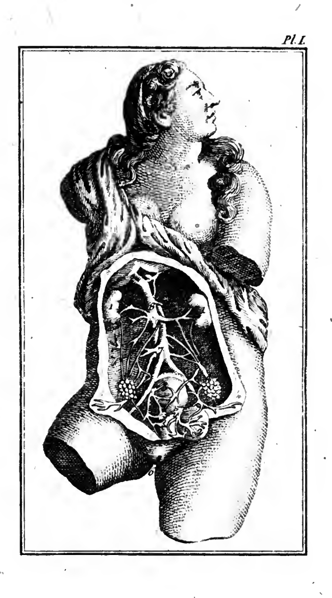
Contenus dans cette premiere Partie.

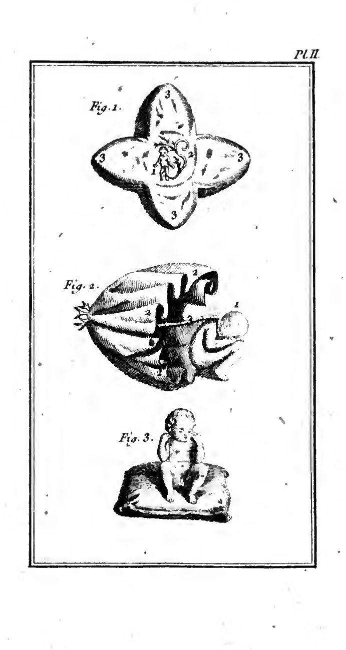
Fin de la Table de ce Volume.

N.B. Aux pages 155, 168 & 240, *lisez:* CHAPITRE VI. CHAP. VII. CHAP. VIII.



Pl. I




Pl. II.
Fig. 1.
3
3
2
3
1
3
Fig. 2.
2
1
2
3
2
Fig. 3.

